



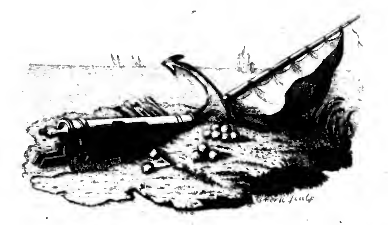



# HISTOIRE
## DES PROGRÈS
### DE LA
## PUISSANCE NAVALE
### DE
## L'ANGLETERRE.

# HISTOIRE
# DES PROGRÈS
*DE LA*
# PUISSANCE NAVALE
*DE*
# L'ANGLETERRE

*Suivie d'observations sur l'*Acte de navigation , *& de pieces justificatives.*

TOME I.



YVERDON

MDCC. LXXXII.





# PRÉFACE

Éclairés par le flambeau de l'hiſtoire, nous liſons dans le paſſé, nous voyons le préſent & nous jugeons l'avenir. Ainſi les limites de notre être ſont reculés : ainſi nous jouiſſons de l'expérience de pluſieurs ſiècles. Mais ces leçons en deviennent plus aiſées, lorſque nous trouvons réunis les évènemens qui ont un rapport ſenſible les uns aux autres. Notre vue s'égare d'autant moins, qu'elle en ſaiſit ſans peine l'enſemble. L'intérêt croît à meſure que nous ap-

*

percevons mieux toutes les parties qui concourent à le produire. Dans les circonſtances préſentes, quel ne doit pas être celui de ſuivre & de conſidérer les progrès de la Puiſſance navale de l'Angleterre !

Remplirions-nous cet important objet, ſi nous nous contentions de donner l'état des forces maritimes de ce Royaume, en différentes époques ? Comment pourroit-on juger des efforts qu'elles ont coûté, ſavoir les viciſſitudes auxquelles ils l'ont expoſé, obſerver les fautes de ſon gouvernement, & ſe prémunir contre ſes deſſeins, ſans entrer dans des détails hiſto-

riques? Plus ils ſont nombreux, moins il eſt difficile d'être conduit par la connoiſſance des effets à celle des cauſes dont l'influence arrête ou retarde, précipite ou change le cours ordinaire des choſes.

Nous diviſerons cette hiſtoire en quatre livres. Le premier ne finira qu'à la priſe de Calais par les François, ſous Henri II. Dans ce long eſpace de tems, l'Angleterre n'eut d'abord que de frêles barques pour ſe garantir des invaſions des peuples du Nord; ſi dans la ſuite elle raſſembla des bâtimens pour le tranſport de ſes troupes, ce ne fut toujours qu'avec peine & jamais ſans avoir recours à ſes voiſins. Quel-

ques autres navires foibles, mal armés ne prouvent certainement pas que sa marine fût alors considérable ; & des avantages infructueux ou passagers, que l'empire des mers lui appartînt. Elle parut au contraire le céder à la France, sous le règne de Charles V & au commencement de celui de Charles VI.

On verra dans le second livre que la vraie origine de la Puissance navale des Anglois remonte au tems fortuné d'Élisabeth. La vengeance ambitieuse de Philippe II en fit éclore le germe que la foiblesse de Jacques I & les malheurs de son fils auroient étouffé, si Cromwel n'eût

pas profité de cette énergie que les diſſentions domeſtiques donnent ordinairement à une nation, pour déployer toute l'activité des forces de la ſienne, contre les Hollandois.

Après trois guerres conſécutives, où les Anglois ne triomphèrent pas ſans péril, & leurs ennemis ne combattirent pas ſans gloire, le ſceptre des mers paſſa entre les mains des premiers. La France l'en arracha un moment, & ne l'y laiſſa raffermir qu'en ſe ſignalant encore ſur un élément qui lui doit aujourd'hui ſa liberté. Le récit de tous ces exploits mémorables eſt la matière du troi-

fième livre, qui fe termine à la paix de Rifwick.

Depuis cette époque jufqu'au traité de Paris, fi la Grande-Bretagne a fait des efforts ruineux pour conferver la prépondérance maritime, du moins ont-ils prefque toujours eu le fuccès que fon ambition pouvoit en attendre. Ses ennemis, les François & les Efpagnols, ne l'ayant jamais combattue qu'avec des forces inégales, fes triomphes ont donc été plus affurés, fans être auffi glorieux. Les détails en rempliront le quatrième livre de cette hiftoire, & feront indubitablement ceux des

derniers progrès de la Puiſſance navale des Anglois, le terme en étant poſé par la révolution actuelle de l'Amérique, ſur laquelle nous finiſſons par jetter un regard intéreſſant.

Placés entre notre ſiècle & la poſtérité, pouvons-nous mettre dans la balance des égards, le poids de la vérité? Non ſans doute; mais pour ménager nos contemporains, nous ne ſommes pas obligés de les flatter. Ce ſont moins les faits que leurs circonſtances qui bleſſent. Il faut donc ſe contenter d'énoncer les uns & de taire les autres, ſur-tout en approchant davantage du moment où l'on vit.

Ce parti ſage eſt celui que nous prendrons, enviant au tems le privilége de ne rien cacher & la liberté de nous inſtruire.

Un faiſeur de libelles croît avoir l'un & l'autre, lorſqu'il ne cherche qu'à alimenter la malignité par ſes ſatires ou ſes menſonges, & qu'il ne craint pas de lèſer la majeſté, oſons-le dire, de l'hiſtoire, par l'indécence ou la témérité de ſes réflexions. Les ſeules que nous nous ſommes permiſes pour remplir des vides néceſſaires, nous ont été inſpirées par un amour éclairé de la patrie, & non dictées par le triſte plaiſir d'une cenſure indiſ-

crète. Il ne nous a point guidé dans les obſervations ſur le fameux Acte de Navigation qui termineroient cet ouvrage, ſi nous n'avions pas cru devoir y ajouter des pièces juſtificatives & quelques notes.

Le nombre de celles-ci auroit été conſidérable, ſi nous les avions deſtinées à des diſcuſſions hiſtoriques. Combien n'en offrent pas l'obſcurité, les contradictions, les erreurs, les préjugés & la partialité des écrivains qui ont parlé des actions maritimes ? La plûpart ſemblent croire que pour être *diſpenſateur* de la gloire, ils n'ont que, tantôt à diſſimuler les principaux

faits, tantôt à en altérer les circonſtances eſſentielles, ſuivant leurs caprices, ou leur inclination particulière. Souvent ils diffèrent entr'eux, de manière qu'on a peine à ſe perſuader qu'ils aient voulu nous raconter le même évènement. Ruiner en idée les affaires de la nation ennemie & la combattre par de fauſſes relations, c'eſt pour l'ordinaire où tendent leurs efforts. La politique des Cours y a non ſeulement applaudi, mais encore s'eſt plue à les ſeconder. Plus elles ont eu d'intérêt à ménager l'opinion publique, plus elles ont cherché à la ſéduire. Ne devroient-elles pas

s'appercevoir que l'art de tromper les hommes devient toujours nuisible, parce que ce funeste moyen de les gouverner, celui de la foiblesse ou de la crainte, n'est pas durable? A la fin l'illusion se dissipe, la vérité éclate, l'imposture se découvre & la honte reste.



# HISTOIRE DES PROGRÈS DE LA PUISSANCE NAVALE DE L'ANGLETERRE.

## LIVRE I.

L'ÉTAT précaire & la foiblesse des anciens habitans de la grande-Brétagne leur faisoient négliger les avantages que leur offroit l'heureuse position de cette isle. Contents de recevoir des Phœniciens, des Carthaginois, des Grecs & des Gaulois,

les marchandifes que de nouveaux befoins leur rendoient nécefſaires, ils regardoient avec indifférence ces étrangers venir s'enrichir à leurs dépens & profiter de leur ignorance. Lorfque l'efprit inquiet des Belges les porta à s'établir fur les côtes de ces Infulaires, pour fe livrer plus aifément & fans danger à la piraterie, ceux-ci ne s'y oppofèrent pas, & fe retirèrent dans le fein des terres (1). Dans la fuite, aguerris par leurs quérelles particulières, ils ofèrent réfifter à la fortune de Céfar; mais ce ne fut pas avec des forces maritimes. Ils n'en avoient point alors (2); ils ne fe fervirent long-tems que de frêles canots d'ofier, extérieure-

(1) *Jul. Caf.* de bell. gall. l. V. c. XXII.

(2) *Eumen. Conftant.* panégyr. II. p. 213, ed. plant.

ment enveloppés de cuir (1), & assez ressemblans à ceux dònt les Groenlandois ont conservé l'usage.

Toutes les fois que les Romains menacèrent les anciens Brétons des fers, ceux-ci ne pensèrent jamais à prévenir ce malheur, en armant des vaisseaux, en cas de défaite; leurs asyles étoient toujours des cavernes, dont se trouvoit rempli l'intérieur de leur isle (2). Ce fut dans ces tristes retraites que les Saxons, les Juttes, les Anglois &c., vinrent les poursuivre, après avoir dévasté impunément toutes leurs côtes. Ces derniers donnèrent leur nom à une partie de la Grande-Brétagne, qu'ils divisèrent en sept royaumes. Offa, roi de Murcie & le plus puissant des princes de

(1) *Plin.* hist. nat. l. IV. c. xxx. *Avien.* or. marit. v. 104, 105, 106.

(2) *Dion Cass.* hist. l. LXII. n°. 5.

cette eptarchie, paroît être le premier qui ait eu quelque prétention à l'empire des mers. On dit qu'il osa le disputer à Charlemagne. Ce grand monarque ne dédaigna pas de rechercher son alliance; peut-être dans l'espérance que le secours des forces navales d'Offa lui seroit un jour utile pour garantir ses États des entreprises des Normands.

Alfred, dont la sagesse égaloit l'amour qu'il avoit pour ses peuples, n'oublia rien pour les mettre à l'abri des ravages des Danois & des autres nations septentrionales. Non-seulement il augmenta le nombre de ses vaisseaux; mais encore il en perfectionna la construction. Une flotte de cent vingt voiles veilloit sans cesse à la sûreté de ses côtes. D'habiles matelots étrangers, parmi lesquels les Frisons méritent d'être remarqués, entrèrent à son service & initièrent

ses sujets dans l'art nautique. Quand les Estangles & les Northumbres eurent fait construire des bâtimens plus forts & plus légers que les siens, il leur enleva ce nouvel avantage, en mettant presqu'aussitôt à la mer des vaisseaux à cent vingt rames (1), en tout supérieurs aux leurs, & aux premiers dont il s'étoit servi (*b*). Par ce moyen, ce grand prince rendit impuissans les efforts de ses ennemis, battit leur flotte & les chassa de son royaume, qu'il eut la gloire d'avoir retiré de l'abyme des calamités, soit domestiques, soit étrangères. En mourant, il desira que les Anglois pussent être après lui toujours aussi libres que leurs pensées : vœu sans doute inconsidéré, mais qui décèle

(1) *Bromton* Chron. p. 813.
(2) *Asser.* de vit. Alfr. p. 9. chron. Sax. p. 99.

les ſentimens magnanimes de ſon cœur.

Moins vertueux, mais auſſi habile & plus redoutable que le grand Alfred, un de ſes ſucceſſeurs, Edgar raſſembla un nombre prodigieux de navires que les uns font monter à 3600, & d'autres à 4000. Un ancien écrivain ſe contente d'aſſurer que ce prince avoit la flotte la plus conſidérable qu'ait jamais eu l'Angleterre (1). On s'en formera une juſte idée, lorſqu'on ſaura que les plus gros vaiſſeaux contenoient à peine cinquante hommes. Tous les ans, quatre eſcadres, compoſées chacune de cent voiles, étoient armées pour croiſer ſur les côtes & veiller à leur conſervation. Enorgueilli de cette appareil de forces, Edgar crut

(1) Chron. Sax. p. 137.

être le maître de la mer, & prit les titres fastueux *d'empereur, de seigneur de tous les rois de l'Océan & de toutes les nations qu'il renferme* (1). Étant un jour à Chester, il s'embarqua sur la Dée, & força huit rois ses tributaires à ramer sur une barque, dont il tenoit lui-même le gouvernail. Les triomphes de l'orgueil sont toujours des outrages.

Les successeurs d'Edgar n'eurent ni les mêmes prétentions, ni les mêmes forces maritimes. Les Danois profitèrent de leur foiblesse pour faire de nouvelles invasions

---

(1) *Alti tonantis Dei largifluâ clementiâ qui est rex regum, ego Edgardus, Anglorum Basileus, omniumque regum, Insularum Oceanique britanniani circumjacentis, cunctarumque nationum quæ infrà eam includuntur, Imperator Dominus, &c. Ex chart. eccles. Wigorn.*

& porter de toute part le fer & le feu. Sous le règne d'Ethelred, les Anglois firent cependant un effort : ils raſſemblèrent une flotte de huit cents bâtimens, équipés aux dépens des grands propriétaires. Cet armement, après avoir été diſperſé par les vents, devint encore inutile, & tout le royaume tomba au pouvoir des princes Danois. On conclut un traité honteux avec les vainqueurs qui s'engagèrent à entretenir quarante cinq vaiſſeaux armés pour la garde des côtes, à condition qu'on leur payeroit un tribut annuel connu ſous le nom de *Danegeld* (1). Ils le recevoient à Grenwich ; & on le percevoit en Angleterre, à raiſon de douze deniers par hyde, ou journée de terre. Le clergé fut ſeul exemt de cet

(1) Ce mot compoſé ſignifie *argent Danois.*

impôt, parce que, dit un hiſtorien, on avoit plus de confiance en ſes prières qu'aux armes de ſes propres défenſeurs (1). Un des plus illuſtres & le plus puiſſant des princes Danois, fut Canut, roi de Danemarck, de Norvège & d'Angleterre. Cette triple couronne ne peſa point ſur ſa tête & n'enfla point ſon cœur. Ses courtiſans lui ayant dit que ſa puiſſance n'avoit point de bornes, pour toute réponſe, il les invita à une grande pêche, à l'iſſue de laquelle il fit préparer un feſtin ſur le rivage de la mer, & ſe mit à table à l'heure du flux. Bientôt ſes convives ſe ſentant gagner par les eaux ſe levèrent ; mais le roi s'arrêta pour

(1) *Quia magis in eccleſiæ confidebant orationibus, quàm in armorum defenſionibus.* Rog. de Houeden. *annal.* p. 603.

ordonner aux vagues de ſe retirer. Comme elles avançoient toujours, & qu'il en étoit déja mouillé, il s'écria : eſt-ce donc là le reſpect que l'Océan doit à ſon maître ? Se tournant enſuite du côté de ſes courtiſans, il leur fit remarquer que celui qui tient en ſes mains les extrêmités de la terre, a ſeul le droit de commander aux élémens & de preſcrire aux flots des limites.

Après avoir étendu celles de ſes États, le ſage Canut ne penſa qu'à entretenir des vaiſſeaux pour protéger leur communication & les mettre à l'abri de toute invaſion. Une prévoyance auſſi ſalutaire n'entra point dans la politique des princes ſes ſucceſſeurs ; ils négligèrent entièrement leur marine. Harold parvint néanmoins à raſſembler une grande flotte dont la fortune de Guillaume ſembla ſe jouer. Ce

conquérant, à la tête de ſes braves Normands, effectua ſans obſtacle ſa deſcente. La victoire d'Haſtings mit le comble à ſes vœux, & briſa le ſceptre que les Saxons avoient gardé pendant ſix cents ans. Cet évènement mémorable donna à l'Angleterre une ſi violente ſecouſſe & y fit une révolution ſi ſoudaine dans les propriétés, que la nation ne ſongea plus au commerce ni à la navigation.

Ce royaume ſe trouva ſi dépourvu de vaiſſeaux, quand Richard entreprit de paſſer à la Terre Sainte, qu'il fut obligé d'avoir recours aux étrangers. Ils lui fournirent la plus grande partie de ſa flotte, qui ſe trouva compoſée de cent cinquante voiles, & défit celle de Saladin. Les forces navales du comte de Flandre furent néceſſaires à Jean, fils de Richard, pour combattre celles que Philippe

Augufte avoit raffemblées dans la Seine & qui montoient à dix-fept cens bâtimens. Lorfqu'on fait attention à leur foibleffe & à leurs défauts, ce nombre ceffe d'étonner. La plûpart n'étoient que des *Barges de Côtiers*, c'eft-à-dire, de grandes chaloupes, ou barques à trois mats. Les autres ne confiftoient qu'en quelques galies ou galées, efpèce de vaiffeaux de guerre à voiles & à rames. Cependant il pouvoit y en avoir d'affez gros, puifque dans une expédition de la Terre-Sainte, on s'étoit déjà fervi d'un navire que fa capacité avoit fait nommer le monde. Vers le milieu de ce treifième fiècle, on vit encore un bâtiment, dans lequel huit cents hommes entroient (1). Ces exemples font rares; encore ne fe trouvent-ils que dans

(1) *Joinville*, vie de St. Louis p. 130.

la Méditerannée, où les Vénitiens, les Gènois & les Pifans avoient hâté les progrès de la marine. Plus elle s'eft perfectionnée, plus les flottes ont diminué en nombre.

Celle de Philippe-Augufte s'étant rendue en Flandre, fous les ordres de Savari, fameux corfaire Poitevin, fe trouva trop nombreufe pour être contenue dans le port de Dam, quelque fpacieux qu'il fût. Une partie mouilla le long de la côte, près de cette ville, & excepté les matelots, tous ceux qui s'y trouvoient, defcendirent à terre pour piller (1). Les comtes de Boulogne & de Salisbury qui commandoient l'armée navale de Jean, informés que les vaiffeaux françois étoient dépourvus de fol-

(1) *In ipfâ omni ferè cuftodiâ, exceptis marinis, carere....* &c. Math. Paris. p. 166.

dats, vinrent les attaquer, les abordèrent presque sans obstacle, coupèrent leurs cables, en emmenèrent trois cens chargés d'approvisionnemens & en brulèrent cent autres. Le reste qui étoit dans le port auroit eu le même sort, si Philippe, occupé alors au siège de Gand, ne l'eût pas abandonné pour voler à son secours. Il força les Anglois de se rembarquer avec une perte de 2000 hommes tués ou noyés, & après avoir retiré toutes les munitions de guerre & de bouche de ses vaisseaux, il les livra, ainsi que la ville de Dam, en proie aux flammes (1).

Quoique cette espèce de victoire navale fût entièrement due au secours & aux avis du comte de Flandre, Jean s'enorgueillit au point de croire que désormais ses

(1) *Rigord* ap. *Duchesne*. tome V. p. 54.

ordonnances maritimes feroient refpectées de toute la terre. Il en avoit fait une, la feconde année de fon règne, pour exiger le falut de tous les vaiffeaux étrangers, enjoignant, s'ils n'obéiffoient pas à fes officiers, de les y contraindre, même d'en châtier les capitaines, foit par la prifon, foit par des punitions corporelles (1). Le ridicule & l'injuftice des

---

(1) *En contre fur la mer aufcunes nefs ou veffeaux chargés, ou voiles qui ne veuillent avaler & abeiffer leurs triefs au commandement du lieutenant du Roi, ou de l'admiral du Roi, ou de fon lieutenant, mais combattant en contre ceulx de la flote, que s'ilz puent eftre pris, qu'ilz foient réputés come enemies, & leurs nefs, veffeaux & biens pris & forfaits, comme biens des ennemies, tant foit que les maiftres ou poffeffeurs d'iceux voudroient venir après & alléguer mefmes les nefs, veffeaux & biens eftre biens d'amies du Roi noftre Seigneur & que la mainie etant*

prétentions deviennent ſouvent le partage de la foibleſſe. Que penſer d'un prince qui, prêt à deſcendre du trône, oſoit s'arroger l'empire des mers ?

Lâche, perfide, cruel, il ſouleva contre lui tous ſes ſujets, & fut obligé, pour les appaiſer, de leur accorder la *grande Charte*, dont le nom ſeul rappelle celui de la liberté Britannique, à qui elle ſert de baſe, ou plutôt d'un ferme rempart cimenté par de ſanglantes révolutions, fortifié par le tems, & conſervé par d'heureux préjugés. La foi des tyrans eſt momentanée ; ils ne la gardent qu'autant qu'ils craignent. Jean, échappé au premier danger, manqua à la ſienne, & révoqua l'acte célèbre qu'il venoit de paſ-

---

*en iceulx, ſoient chaſtiez par empriſonnement de leurs corps par leur rebellite par diſcrétion.*

fer. Les Anglois en furent ſi outrés, qu'ils choiſirent pour maître Louis, fils de Philippe-Auguſte. Ce jeune prince défit les troupes de ſon rival,qui expira bientôt après dans une retraite ignominieuſe. Sa mort fit ſuccéder à la haine de ſa perſonne, la pitié pour Henri III. Un nombreux parti ſe déclara en ſa faveur, & le porta ſur le trône de ſon père. Louis ayant profité d'une trève pour repaſſer en France, les villes maritimes d'Angleterre, connues ſous le nom des cinq ports, armèrent contre lui une flotte de quarante vaiſſeaux dont elles confièrent le commandement à Philippe d'Albeney. Ce général rencontra celle de France compoſée de quatre-vingts bâtimens, & étant parvenu à gagner l'avantage du vent, il l'attaqua avec courage. Il ne dut la victoire qu'à un ſtratagème ſingulier : il imagina

de faire jeter une grande quantité de chaux en poudre aux yeux des François qui se battoient bord-à-bord avec leurs ennemis. Poussés par le vent, elle les aveugla & les empêcha de manoeuvrer, malgré toute l'habileté d'Eustache leur commandant. Cet avanturier flamand, fatigué de la contrainte du cloître, s'étoit fait pirate, avoit commencé de servir l'Angleterre, ensuite s'étoit mis aux gages de Philippe, à qui il fournit des vaisseaux. Celui qu'il montoit dans cette action, étant tombé au pouvoir d'Albeney, il se cacha dans la cale, où on ne le découvrit pas sans peine. Envain fit-il valoir ses anciens services, & offrit-il, pour racheter sa vie, des sommes considérables; la lâcheté est rarement persuasive; les Anglois n'écoutèrent point un homme qu'ils regardoient comme un traître & un

odieux brigand (1); ſa tête ne put éviter le coup que lui donna Richard, fils naturel du feu roi, dans le tranſport d'une juſte indignation.

Cette bataille acheva de ruiner les affaires de Louis, qui fut obligé de quitter l'Angleterre. Henri ſon compétiteur ne monta néanmoins ſur le trône que pour le voir chanceler ſous ſes pieds. Les troubles qui agitèrent ſon règne n'étoient favorables ni au rétabliſſement du commerce, ni aux progrès de la marine. Les habitans des cinq ports (2) crurent devoir profiter de ces malheu-

(1) *Monachus proditor Regis Angliæ & pirata nequiſſimus.* Math. Paris. p. 206.

(2) Haſtings, Romney, Hith, Douvres & Sandwich, villes qui jouiſſoient de pluſieurs priviléges & étoient obligées par leur Chartre d'équiper cinquante ſept vaiſſeaux pour le ſervice du Roi.

reuses circonstances pour s'adonner à la piraterie la plus atroce. Ils s'emparèrent des vaisseaux de toutes les nations & en précipitèrent les équipages dans la mer. Les marchands étrangers, n'osant plus aborder aux côtes d'Angleterre, la disette s'y fit vivement sentir. Ces pirates poussèrent l'audace jusqu'à armer une flotte pour soutenir les barons révoltés; & sous les ordres de Simon de Montfort, ils vinrent brûler la ville de Portsmouth. Si de pareils forfaits restèrent impunis, du-moins cessèrent-ils par le rétablissement de l'ordre.

Le maintien en fut dû à la sagesse d'Édouard I. Occupé à faire la guerre aux Gallois & aux Ecossois, ce prince n'en songea pas moins à étendre son autorité sur les mers qui baignent l'Angleterre. Il défendit aux Flamands d'y pê-

cher ſans une permiſſion expreſſe de ſa part. Les termes de ſon édit montrent juſqu'où il pouſſoit ſes prétentions (1). Les Anglois les croient juſtifiées & reconnues par un prétendu arrêt donné par des arbitres Gènois, Catalans, Allemands Zéelandois, Friſons, Danois & Norvégiens. Ils avoient été choiſis pour terminer un différend qui s'étoit élevé entre Édouard & Philippe le Bel, à l'occaſion d'un amiral que ce dernier avoit nommé pour exercer cette charge dans la *mier d'Angleterre.* Le mo-

(1) Il enjoint dans cet édit ou ordonnance, à ſes officiers *eſpecialement de retenir & maintenir la ſovereigneté que ſes anceſtres, Royes d'Engleterre ſoloyent avoir en ladite mier d'Engleterre quant à l'amendement, déclaration & interprétation des loix par eux faits à governer toutes maners dez gentz paſſantz par ladite mier.*

narque Anglois se crut par-là insulté, & demanda justice. Les arbitres décidèrent en sa faveur, & déclarèrent que ses prédecesseurs avoient été de tout tems souverains de cette mer sur laquelle les rois de France ne pouvoient avoir aucun amiral, mais seulement un maître ou chef de flotte. L'original d'un pareil acte devoit être bien cher à la vanité nationale, & après celui de la grande Charte, méritoit d'être conservé avec autant de soin que de vénération. Cependant on ne le trouve plus dans les archives de la tour de Londres, d'où (1) quelques sa-

(1) M. de Bréquigny n'a pu découvrir cette pièce dans les recherches exactes qu'il a faites à la tour de Londres par ordre du gouvernement de France; long-tems avant lui, le laborieux Rymer paroît n'avoir pas été plus heureux, ou l'avoir reje-

vans (1) aſſuroient dans le dernier ſiècle l'avoir tiré pour le publier, le traduire & le commenter : honneur qu'une ſi rare pièce partage avec tant d'autres ni plus authentiques ni moins inutiles.

Comment Édouard oſoit-il ſe flatter de faire reconnoître ſon autorité maritime dans un tems, où ſes ſujets l'entraînèrent malgré lui dans une guerre dont la haine nationale fut la première cauſe, & une quérelle de particuliers, l'occaſion ou le prétexte? Des jalouſies de commerce rendoient alors ennemis les Normands & les Gaſcons, & des rixes continuels entr'eux faiſoient craindre depuis long-tems qu'ils n'en vinſſent à des hoſtilités ouvertes. Pour les éviter, ils avoient

---

tée comme un titre ſuppoſé.

(1) *Buroughs* lex merc. p. 8. *Coxe* inſt. p. 142. *Selden* mare clauſ., &c.

fait entr'eux un traité ou un accord sur les moyens de prévenir & de punir les délits respectifs (1). Nous ignorons si la licence ne franchit cette barrière qu'au moment qu'une légère étincelle causa un embrasement général. Deux matelots, l'un Normand & l'autre Anglois, s'étant rencontrés à Bayonne près d'une fontaine, & chacun voulant y boire le premier, en vinrent aux injures, ensuite aux mains. Le Normand tire son poignard, veut en frapper son adversaire, fait un faux pas, & se perce lui-même (2). Ses compatriotes crurent qu'il avoit été assassiné & demandèrent justice de ce

(1) Ce traité est de l'an 1376 & se trouve dans les archives de la tour de Londres.

(2) *Thomas Walsingham* p. 58. *Henr. Knyghton*. c. VI.

prétendu

prétendu meurtre, à Philippe, leur Roi, qui non feulement leur permit d'en tirer vengeance, mais même le leur ordonna (1), felon le témoignage de fes ennemis.

La vengeance n'a pas befoin d'ordre; un fignal lui fuffit, & malheureufement Philippe le Bel le donna. Auffitôt les Normands coururent les mers, prirent ou coulèrent bas tous les vaiffeaux anglois qu'ils rencontrèrent; après les avoir pillés, ils en mettoient quelquefois les équipages à mort. Ils attendoient à l'entrée de la Garonne tous les bâtimens qui en fortoient; ils les pourfuivoient dans tous les ports & fur les côtes. Le connétable de Guyenne, voulant arrêter ce brigandage, leur

(1) *Rex verò juffit nautis fuis ut ubicumque obviarent Anglicis de nece confocii caperent ultionem.* Walfing. p. 58.

fit promettre de cesser leurs hostilités ; mais à peine eurent-ils mis à la voile de Bordeaux, qu'ils les recommençèrent avec une nouvelle fureur.

Cependant les deux monarques convinrent de défendre à leurs sujets toute représaille & tout acte de violence. Des hérauts publièrent leurs ordres, qu'on ne respecta guères, parce qu'ils n'avoient pris aucun moyen efficace de les faire exécuter. Peut-être, ni l'un ni l'autre, n'en avoient-ils l'envie. Dans cette conjoncture, les Normands ayant rencontré, à la hauteur de S. Malo, vingt navires marchands d'Angleterre, en saisirent deux, & de quatre-vingts hommes dont leurs équipages étoient composés, ils en écorchèrent une partie, & les pendirent tous, pêle & mêle avec des chiens, aux vergues de leurs vaif-

ſeaux (1). Après cette ſanglante exécution, on ne garda plus de part ni d'autre aucun ménagement. Tout rétentit des cris de la vengeance, & la haine nationale aiguiſa ſes poignards, dont la diſcorde ſembloit vouloir armer l'Europe entière. Aux Gaſcons & aux Anglois ſe joignirent les Irlandois & les Hollandois; aux Normands & aux Picards, les Flamands & les Génois. La mer ſe trouva bientôt couverte de navires ennemis, ſans que les ſouverains fuſſent encore entrés dans cette guerre, d'autant plus animée qu'elle ne ſe faiſoit ni par eux ni pour eux.

Les habitans des cinq ports, dédaignant de porter aucune plainte, à Édouard, voulurent eux-mêmes ſe ſatisfaire ſans ſon ſecours. Ils armèrent des bâtimens en courſe,

(1) *Voyez* la note I.

prirent, pillèrent, coulèrent à fond tous les navires françois qu'ils découvrirent & maſſacrèrent la plus grande partie de leurs équipages. Par-tout les ſujets de Philippe furent maltraités, empriſonnés & même condamnés à la potence par les tribunaux anglois, ſans qu'on eût égard ni à leur plainte, ni à leur appel. A Bordeaux, on pouſſa même la barbarie juſqu'à couper au milieu de la place publique, un Normand en quatre morceaux qu'on jeta enſuite dans la rivière (1). Les côtes de France ſe trouvèrent expoſées à un brigandage inhumain. Une flotte de deux cents bâtimens marchands ne put y être à l'abri des attaques des Anglois (2). Après un

(1) *Rymer*, T. p. 617.

(2) Suivant ces derniers, leurs vaiſſeaux étoient à l'ancre, & les François furent les agreſſeurs.

long combat, donné à la pointe de S. Matthieu, ils tombèrent presque tous au pouvoir d'une escadre de soixante vaisseaux, du nombre de ceux qu'Édouard préparoit pour secourir Acre, assiégée par les Sarrasins. Enhardis par ce succès, les armateurs de Bayonne vinrent se joindre aux vainqueurs, firent ensemble une descente près de la Rochelle, en dévastèrent le territoire & en égorgèrent plusieurs habitans. Enfin, Robert Tiptot, Amiral de ce prince, coula bas quantité de barques, ou de navires marchands, à l'embouchure de la Seine; en falloit-il davantage pour allumer la colère de Philippe le Bel?

Ce prince demanda à Édouard la restitution des bâtimens qui avoient été pris, & des dédommagemens pour les ravages faits à la Rochelle, menaçant de lo

citer à la cour des Pairs, s'il ne le satisfaisoit pas. Le monarque anglois répondit avec fierté, & Philippe n'obtint rien. Peut-être s'y attendoit-il, & ne cherchoit-il qu'à gagner du tems pour faire des préparatifs. Dépourvu de vaisseaux, il eut d'abord recours à Eric VIII. Roi de Norvège, qui promit de lui fournir deux cents galéres & cent autres navires armés, moyennant la somme de 30000 livres sterlings, payables tous les ans, pendant les quatre mois que cette flotte devoit tenir la mer. Cette convention n'ayant point été exécutée, Philippe chargea un Chanoine de Senlis, Geofroi de Cormici, de faire construire & équiper à Calais des galères (1). Dans les ports de son Royaume, l'ordre

(1) Voyez *les régistres de la chambre des Comptes de Paris.*

fut donné de rassembler tous les bâtimens qui s'y trouveroient (1). Matthieu de Montmorenci & Jean d'Harcourt prirent le commandement de cette flotte avec laquelle ils brulèrent Douvres. Cette expédition répandit tellement la consternation en Angleterre, qu'on auroit pu y faire une invasion avec succès, si on eût osé l'entreprendre (2). Le saccagement de l'abbaye de Cherbourg fut la seule vengeance que les Anglois tirèrent de cette insulte. Les Écossois s'étant déclarés contre eux, coulèrent à fond quatre de leurs vaisseaux, qui vou-

(1) Leur fret & la solde des équipages montèrent à 60000 livres tournois, somme alors très considérable, lettr. pat. de l'an 1295, adressées à Jean d'Harcourt & à Matthieu de Montmorenci.

(2) *Guill de Nangis*, chron. ad ann. 1295.

loient pénétrer dans le port de Berwick, & obligèrent le reſte de l'eſcadre à gagner promptement le large.

Quoiqu'Édouard eût déja porté la guerre en France pour recouvrer la Guyenne, il craignit néanmoins d'être encore inſulté dans ſon propre royaume (1); il équipa trois eſcadres pour veiller à la ſûreté de ſes côtes & paſſa lui-même en Flandre pour faire une diverſion. A peine y eut-il débarqué, qu'il s'éleva une violente diſpute parmi les matelots de ſa flotte; ceux d'Yarmouth & des cinq ports d'une part, & le reſte des marins anglois de l'autre. En vain Édouard envoya-t-il des ordres, en vain voulut-il interpoſer ſon autorité, les eſprits étoient trop échauffés; on ſe bat-

(1) *Thom. Walſingham.* p. 62.

tit avec fureur, & vingt-cinq vaiſſeaux d'Yarmouth furent brûlés ou détruits (1). L'armée navale étoit menaçée du même ſort à Dam par les François, ſi elle n'eût pas appareillé promptement & manœuvré avec célérité.

Les finances d'Angleterre ſe trouvoient alors dans un grand épuiſement, ce qui faiſoit deſirer au Roi la fin d'une guerre ruineuſe. Il obtint une trève & la reſtitution de la Guyenne. Pour ménager l'orgueil de Philippe, on convint que cette province ſerviroit de dot à ſa fille Iſabelle, femme qui mérite d'être vouée à l'exécration de tous les ſiècles. Elle épouſa Édouard II, dont la foibleſſe & le goût pour les favoris devinrent la cauſe des troubles qui agitèrent ſon malheureux règne. Ils ne ceſſèrent de l'oc-

(1) *Id.* ad ann. 1298, p. 72.

cuper depuis ſon commencement jusqu'à ce qu'il fût détroné, enſuite mis à mort par un des plus horribles attentats, dont les annales du monde nous aient conſervé la mémoire.

Ce Prince ſe trouva expoſé aux inſultes de la France. La mer qui baignoit ſes États fut couverte de navires françois armés en guerre. Du ſeul port de Calais, il en ſortit quinze, qui menaçoient toutes les provinces ſeptentrionales. Jean de Sturmyn fut chargé de protéger avec une eſcadre le commerce de la nation, tandis qu'Édouard aſſembla lui-même à l'embouchure de la Tamiſe une flotte aſſez nombreuſe pour arrêter les ravages des Normands, dont il s'étoit attiré la vengeance par la priſe de cent vingt vaiſſeaux marchands ſans aucune déclaration préliminaire de guerre (1). Ces armemens ne lui

(1) *Thom. Walſingham.* p. 122.

permirent de faire partir qu'un fort petit convoi pour la Guyenne, où il transporta peu de troupes, des munitions & quelque argent.

Le célèbre Édouard III, en montant sur le trône, après la déposition de son père, conclut la paix avec Charles le Bel, qui fit briller, dit un judicieux écrivain, durant le cours de ces différends, la fermeté, la modération, la justice & la sagesse, qui le caractérisèrent toujours. Il n'abusa ni de la foiblesse d'Édouard II, ni de la jeunesse d'Édouard III, ni des troubles d'Angleterre pour porter ses prétentions au delà des justes bornes (1).

Le nouveau monarque anglois n'imita point un pareil exemple. On sait qu'après s'être d'abord dé-

(1) *Mém.* de M. de Bréquigny *sur les différends entre la France & l'Angleterre, sous le règne de Charles le Bel*, Acad. des inscr. T. XLI, p. 670.

terminé à rendre hommage pour la Guyenne à Philippe de Valois, il ne voulut pas ensuite se reconnoître vassal de ce prince, & prit le titre de roi de France. Enfin, se laissant séduire aux instigations d'un faussaire, d'un prince transfuge, le trop fameux Robert d'Artois, il commença cette longue & terrible guerre qui fit germer dans le cœur de deux peuples également estimables, les semences de divisions sanguinaires & de haine implacable que, ni le tems, ni la raison, ne sauroient étouffer. Hélas! la nature a mis dans le cœur de l'homme des sentimens d'humamanité que les rivalités nationales détruisent ; puisqu'il est impossible de les en arracher, laissons à une politique éclairée le soin d'en tirer quelqu'avantage, celui d'échapper aux atteintes de la corruption, ou du moins de nous

préserver long-tems de ses funestes effets, la lâcheté & l'asservissement.

A peine la guerre fut-elle déclarée, que Behuchet & Barbevaire qui *gardoyoient*, dit Froissard, *les détroits & les passages entre Angleterre & France à grand navire*, parurent sur les côtes de ce premier royaume & attaquèrent Portsmouth qu'ils réduisirent en cendre. Ensuite ils débarquèrent à Southampton ; profitant du moment où les habitans étoient à la messe, ils entrèrent dans cette ville, la pillèrent, y massacrèrent plusieurs personnes, *violèrent pucelles*, comme s'exprime l'historien déjà cité, & *efforcèrent femmes.* Après cette cruelle expédition, favorisés du vent & de la marée, ils mirent à la voile, & arrivèrent avec leur butin à Dieppe, où ils en firent le partage. (1).

(1) *Froissard*, t. 1. C. XXXVI. La

Ce succès encouragea beaucoup les équipages de la flotte de France composés de Gènois, de Normands & de Picards. Malgré l'ordre qu'Édouard donna à Barthelemy de Burgliersh, amiral des flottes occidentales, & à Gauthier de Mauny, Amiral de la flotte du Nord, d'assembler des forces navales, capables de mettre ses États à l'abri de semblables ravages (1), ils re-

prise de Portsmouth est de l'an 1336, & celle de Southampton de 1337. *Thomas Walsingham*, p. 136, & 146. Cette dernière année, Édouard prit le titre de roi de France, mais il ne déclara la guerre qu'en 1339.

(1) *Lettres* d'Édouard III adressées à ces deux Amiraux, *M SC.* de la tour de Londres. On observera que depuis le règne d'Édouard I, il y avoit deux amiraux en Angleterre, l'un du Nord & l'autre de l'Ouest. Sous Henri IV, le duc de Clarence fut amiral des deux départemens, *admirallus utriusque*

commencèrent de nouveau. Les François continuèrent à faire des descentes à Hastings, dans la province de Cornouaille, dans celle de Dévonshire près de Bristol, enfin, à l'isle de Guernesei, où ils livrèrent aux flammes presque toutes les villes & les villages. Ils se saisirent d'un grand nombre de vaisseaux, entr'autres de *l'Édouard* & du *Christophe*, les deux plus forts vaisseaux de guerre qu'eût alors l'Angleterre (1).

Ces descentes & ces invasions passagères démontrent combien la marine d'Édouard étoit peu formidable. Ce ne fut pas sans peine

---

*partis*; ensuite le Comte de Sommerset prit le titre d'amiral d'Angleterre, *admirallus Angliæ*, dont la charge depuis ce tems n'a plus été donnée qu'à une seule personne.

(1) *Lédiard*, hist. nav. d'Angl. L. I. C. 12.

qu'il parvint à avoir une flotte de trois cents voiles, ou de deux cents quarante, comme le disent quelques historiens. Il en prit lui même le commandement, pour s'opposer aux entreprises de celle de Philippe, son ennemi, composée de quatre cents bâtimens (1), dont cent vingt étoient remarquables par leur grandeur. On prétend que celle-ci avoit d'abord été destinée pour une croisade, & qu'on y avoit fait embarquer 40000 hommes, ce qui n'est point vraisemblable. Le monarque anglois appareilla avec sa flotte d'Orewel dans la province de Suffolck, & parut le 24 juin, 1740, devant le fort de l'Écluse, près duquel se trouvoit rassemblée la nombreuse

(1) Le recit de Froissard en suppose d'avantage, & *convint*, dit-il, *les Anglois endurer grand'peine, car leurs ennemis étoient quatre contre un.*

armée des François. A sa vue, le prince demanda „ au patron de sa nave,
„ dit Froissard, quelles gens ce pouvoient être, & il repondit qu'il
„ cuidoit que ce fust l'armée des
„ Normans, que le roi de France
„ tenoit sur mer, qui plusieurs
„ fois lui avoient fait moult grand
„ dommage, & ars la bonne ville
„ de Hantonne, & conquis Christofe son grand vaissel. Lors, repondit le Roi, j'ai de long-tems
„ desiré que je les peusse combattre, si les combattrons, s'il plaist
„ à Dieu & à S^t^. George, car
„ vrayment ils m'ont fait tant de
„ contrarietez que j'en veuil prendre vengeance, s'y puis advenir.

La flotte Angloise s'avança le même jour (1) en bon ordre sur

---

(1) M. Dacier qui travaille à une édition de Froissard, m'avertit ici qu'il y a une erreur de date sur le

deux lignes, la première composée des plus forts vaisseaux, avoit aux deux extrémités des bâtimens chargés d'arbalétriers. Des gens d'armes montoient ceux du centre. Un certain nombre d'autres formoit l'escadre de réserve (1). Cette armée arrivoit avec l'avantage du vent, que celle de France ne chercha jamais à lui disputer, parce que, resserrée dans un petit espace, elle ne pouvoit ni se développer,

---

jour de cette bataille, dans le récit de la plûpart de nos historiens. Édouard partit d'Angleterre le 22 Juin, avant veille de St. Jean Baptiste, & non la veille de cette fête, comme on le voit dans toutes les éditions de Froissard; la bataille se donna le jour même de St Jean & non la veille comme le dit encore Froissard, ni le lendemain comme l'avance l'auteur des Chroniques de France. *Voyez* Rymer t. II. part. IV. p. 79.

(1) Voyez la note 11.

ni même manœuvrer avec facilité. D'ailleurs la marée lui étoit contraire & la mer si houleuse, que ses bâtimens à rames ne furent d'aucun usage. L'action commença avec fureur : on se battit bord à bord. Un vaisseau sur lequel étoit l'élite de la noblesse angloise fut pris par les François qui perdirent bientôt après le *grand Christophe* dont nous avons déja parlé. La victoire paroissoit encore incertaine, lorsque les Flamands, sortant précipitamment de leurs ports, vinrent se joindre à Édouard, qui défit ses ennemis dans un combat aussi inégal qu'opiniâtre.

Peut-être dut-il moins ce succès à son habileté qu'à la mésintelligence qui règnoit entre les amiraux françois. Ils étoient trois, Barbevaire qui commandoit les Génois, Hugues Quïeret & Nicolas Behuchet, ayant sous leurs ordres

les Normands & les Picards. Le premier marin consommé, (1) qui s'étoit acquis beaucoup de réputation par ses exploits dans la Méditérannée & dans l'Océan, vouloit que la flotte françoise cinglât en haute mer; ses collégues ayant refusé d'y consentir, il se retira avec quatre galères. Il avoit peu de confiance aux équipages que Behuchet avoit composés de misérables pêcheurs & de matelots sans expérience. Ce choix lui avoit été dicté par son avarice (2) dont il ne tarda pas à être la victime. Il fut pris

(1) Villani l'appelle, *da porto venere grande corsale.*

(2) *Il ne voulut oncques souffrir gentilhomme ou bon sergent, parce qu'il lui sembloit qu'ils vouloient avoir trop grands gages, & pour avoir bon marché, prit pauvres poissonniers & pauvres mariniers & de telles gens feit son armée.* Chron. de Fland. p. 152.

& pendu au mat de ſon propre vaiſſeau, en punition, ſelon quelques-uns, des cruautés qu'il avoit commiſes ſur les côtes d'Angleterre. D'autres prétendent qu'Édouard ne commit cet acte de cruauté que pour inſulter Philippe ſon adverſaire (1). Le premier motif ne le juſtifie pas, le ſecond aggrave ſon crime. Combien les ſouverains ne s'en permettent-ils pas dans la guerre, croyant uſer des droits qu'elle leur donne!

Le vainqueur ne perdit que 4000 hommes dans cette fameuſe journée qui en coûta 30000 & 200 vaiſſeaux aux François, ſuivant le récit d'un ancien hiſtorien anglois (2), que la plûpart des écrivains

(1) *In deſpectum regis Franciæ, ad malum navis ſuſpenderunt.* Nangis contin. ad ann. 1340.

(2) *Thom. Walſingham*, p. 148.

modernes ont ſuivi ſans examen. La manière vague dont Froiſſard s'exprime à ce ſujet, ne peut les diſculper (1). Le témoignage de Villani, étranger & contemporain, méritoit plus de crédit. Il ne fait monter la perte des vaincus qu'à 10000 hommes (2), ce qui, ſelon nous, paroît encore exagéré. Quelques troupes que l'on ſuppoſe avoir été embarquées ſur les deux flottes, leur nombre doit être néanmoins relatif à la capacité des navires aſſez déterminée par la quantité de leurs matelots. Nous voyons que vingt-cinq hommes ſuffiſoient à leur manœuvre.

---

(1) *Et furent les Normands & tous les autres François déconfits, morts & noyés : & oncques pié n'en échappa que tous ne fuſſent mis à mors.* c. LI.

(1) *Gian. Villani.* hiſt. L. XI. C. 109.

Les évènemens heureux femblent former une chaîne dont la fortune multiplie, fépare, rejoint & brife à fon gré les anneaux. Le commencement du règne d'Édouard en annonçoit une longue fuite. Deux ans après la victoire navale de l'Éclufe, ayant époufé les intérêts de la comteffe de Montfort, il envoya en Bretagne Mauni pour les foutenir contre Charles de Blois que protégeoit Philippe; celui-ci avoit fourni à fon allié un corps de troupes aux ordres de Louis d'Efpagne (1) qui prit Dinant &

(1) Louis de la Cerda, prince des isles fortunées, comte de Talmond & amiral de France, étoit frère aîné du connétable Charles de la Cerda qui fut affaffiné par le roi de Navarre. Ils defcendoient l'un & l'autre des rois de Caftille par l'Infant Ferdinand, fils d'Alphonfe X. & étoient petit fils

Guérande; ayant trouvé dans le port de cette dernière ville un grand nombre de vaiſſeaux, ce général s'en ſervit pour faire une deſcente à Quimperlé où Mauni, ſecondé des gentilshommes Bretons du parti de la comteſſe, ſurprit la flotte françoiſe dégarnie de ſoldats & s'en empara. Il défit enſuite Louis, qui n'ayant plus retrouvé ſes bâtimens, fut encore trop heureux de ſe ſauver dans une ſimple barque.

Une ſi honteuſe fuite n'abattit point le courage de ce général, elle l'éclaira. Les premiers revers ſont toujours les plus ſalutaires, parce que l'impreſſion en eſt plus durable. Louis, en ſe reſſouvenant lui-même des ſiens, crut devoir les faire oublier aux autres. Avec trente deux vaiſſeaux dont neuf étoient

---

de St Louis par leur mere, Blanche de France.

re-

remarquables par leur grandeur, & ayant sous ses ordres Othon Adorne (2), qui commandoit les Gènois, & Charles de Gémeaux, les François; il établit sa croisiere à la hauteur de Guernesey. Ce fut près de cette isle qu'il rencontra une flotte Angloise de quarante-six bâtimens, conduite par Robert d'Artois : aussitôt ses ennemis se dispofèrent au combat avec d'autant plus de gayeté (2),

(1) Et non pas Othon de Horn, comme quelques écrivains l'ont pensé; d'Argentré dit, que Louis d'Espagne s'embarqua avec *Messire Othon Adorne*, capitaine des Gènois L. V. C. II.

(2) Selon Froissard, les gens des équipages s'écrièrent : *Seigneurs, armez-vous & ordonnez; car veez cy Gènois & Espagnols qui viennent. Lors*, continue cet historien, *sonnerent les Anglois leurs trompettes, & mirent leurs pennons au vent, armoyés de leurs armes, avecque la ban-*

qu'ils avoient l'avantage du vent. On en vint à l'abordage, & l'action fut meurtrière. La Comtesse de Montfort, qui étoit embarquée sur un vaisseau Anglois, *y valut bien*, dit Froissard, *un homme; car elle avoit cœur de lion & un glaive enrouillé & tranchant, dont fièrement elle se combattoit* (1). On ne se sépara qu'à la nuit, pendant laquelle un violent orage mit en grand danger les Anglois, & poussa leurs adversaires sur les côtes de Biscaye. (2).

Le lendemain de cette affaire, Louis d'Espagne s'empara de quatre

---

*niere, l'ordonnèrent bien & sagement.*

(1) *Froiss.* cap. XCII.

(2) *D'autres parts les Génois se desancrèrent & prindrent le parfond; car ils avoient plus grands vaisseaux que les Anglois n'avoient; si pouvoient mieux attendre le hutin & la fortune de mer.* id. Froiss.

bâtimens, chargés de munitions. Son activité égaloit sa bravoure. Il se tenoit sans cesse à l'entrée de la Manche, avec une escadre de huit galères, treize berges, & trente autres bâtimens, montés par des Espagnols & des Gènois (1). Cette croisière préjudicioit beaucoup aux Anglois & leur coupoit toute communication avec leur isle (2). Occupés au siége de Vannes, ils laissèrent surprendre leur flotte au Morbihan. Le vaisseau qu'Édouard avoit monté, n'échappa qu'avec peine à Louis, qui eut encore le tems de s'emparer de quatre bâtimens, & d'en couler trois à fond.

(1) D'Argentré donne à ce général cent galères, trois ramberges & trente autres navires. *Hist.* de Brétagne, L. V. C. XVI.

(2) *Tellement que l'Anglois ne pouvoit avoir nouvelles lettres ny secours de son pays, qui ne fût déstroussé par le dict d'Espagne.* D'Argent. id.

Édouard se dédommagea avec usure de ces petits échecs par le gain inespéré de la bataille de Crecy. La reddition de Calais en fut le principal fruit. Il bloquoit cette ville par mer, avec une flotte de sept cent trente huit navires (1), dont seulement vingt cinq, montés en tout de quatre cent quatre vingt dix matelots, appartenoient au Roi. La ville de Londres lui avoit prêté un pareil nombre de bâtimens; Darmouth, trente un; Yarmouth, quarante-trois; les autres villes commerçantes de son royaume, chacune selon ses facultés, fournirent le reste de sa flotte. Dans l'état de la dépense que coûta son équipement, il n'est point fait mention du prix du frêt; vraisembla-

(1) Suivant l'état conservé à la Tour de Londres & publié par Hakcluit, Lédiard, &c.

blement on n'en exigeoit aucun. Quelque confidérable qu'il eût été, il n'auroit jamais pu dédommager les négocians de l'interruption de leur commerce.

De pareilles forces ne fe raffembloient pas fans peine ; & peu d'années après la prife de Calais, Édouard s'en trouva entièrement dépourvu. Jean, plus malheureux que fon père, lui ayant fuccédé, menaça l'Angleterre de la punir de toutes fes infractions. Son ennemi n'apprit pas fans inquiétude fes préparatifs maritimes, & pour en prévenir les fuites funeftes, (1) il n'eut

---

(1) Dans une lettre du huit Juillet, 1355 adreffée aux principales villes maritimes, il s'exprime en ces termes: *pro certo didifcimus inimici noftri Franciæ cum galeis & navibus proficifcuntur ad navigium noftrum comburendum, deftruendum & regnum, fi poterunt, invadendum.* &c. M. S. C. de la Tour de Londres,

d'autre moyen que d'ordonner de tirer à terre tous les vaiſſeaux de ſes ports & de ne laiſſer mettre en mer que ceux qui étoient en état de ſe défendre. Ce qui prouve combien ſa marine étoit alors foible, & montre la ſupériorité de celle de France, qui ne réſiſta pas néanmoins au bonheur d'Édouard & à l'habileté de ſon fils, le vainqueur de Poitiers.

Mais inépuiſable dans ſes reſſources, la France n'a qu'à changer de maître pour voir ſuccéder aux plus grands revers une proſpérité que ſes voiſins n'ont jamais ceſſé d'envier. Les François, gouvernés par Charles V, ne furent plus ceux qui combattoient ſous les drapeaux de Philippe de Valois & de Jean II. Édouard s'en convainquit bientôt. Une tentative infructueuſe qu'il fit pour brûler les vaiſſeaux François dans le port d'Harfleur, lui

annonça un changement de fortune; quoiqu'il eût obligé les Flammands à lui demander la paix, elle fut le fruit d'une victoire complette que le comte d'Herefort venoit de remporter sur la flotte de Bruges, d'Ypres & de Gand, aux ordres de Pitresonn.

Le souvenir de ce succès & la confiance qu'avoit ce prince en ses forces navales, l'engagèrent à faire un effort pour secourir la Rochelle, en y envoyant une flotte, que commandoit le le comte de Pembrock. Cette ville étoit bloquée du côté de la mer par quarante gros batimens & treize barques légeres qu'Henri, Roi de Castille, avoit fournies à Charles V. Celui-ci donnoit à Ambroise de Boccanegre, qui la conduisoit, six cents florins d'or par mois, pour chaque vaisseau de 50 à 200 tonneaux, monté de cent soldats, suivant une ancienne con-

vention (1). A la vue de l'armée Angloife, les Efpagnols, qui étoient alors les plus habiles marins de l'Europe, prirent le vent, & furent profiter de la marée pour fondre fur l'ennemi, qui, après une réfiftance affez vive, plia devant eux. Leur victoire fut complette. Plufieurs vaiffeaux tombèrent entre leurs mains & d'autres coulèrent bas. Parmi ces derniers, il s'en trouva un, qui étoit chargé de la folde des troupes du Poitou & de la Xaintonge (2).

La conquête de ces deux provinces fut due à cette victoire, dont les Efpagnols eurent tout l'honneur. Ils s'empreffèrent d'en porter eux-mêmes la nouvelle dans leur pays,

---

(1) Paffée entre Philippe de Valois & Gilles de Boccanegre, Amiral de Caftille, le 25 Janvier 1346.

(2) Froiff. Chap. CCCII, CCCIV. Cette bataille fe donna le 23 Juin 1372.

où ils emmenèrent prisonniers les officiers Anglois avec leur général, le comte de Pembrock.

Peu de jours après leur arrivée, Yvain de Galles parut; il revenoit d'une expédition contre Guernesey. Cette isle, Hersei & Aurigni étoient les seules possessions qui fussent restées en Normandie aux Anglois. La foiblesse de la marine de France les leur assuroit autant que l'intérêt de son commerce, qui s'y dédommage bien en tems de paix des pertes qu'il en reçoit pendant la guerre. Ce qui paroit avoir empêché jusqu'aujourd'hui de prendre des mesures efficaces pour détruire ces repaires de contrebandiers & de corsaires, trop souvent, même, l'asyle des gens échappés au glaive des loix. Peut-être qu'Yvain avoit le projet de se faire souverain de ces isles, & d'y trouver un dédommagement de la principauté de Galles.

qu'Édouard avoit ufurpé fur Aymon, père de ce général, qui avoit paffé au fervice de France, où il s'étoit fort diftingué. Charles V favorifa fon entreprife, & lui fournit pour l'exécuter 4000 hommes avec des vaiffeaux, qu'on équipa à Harfleur. La defcente fe fit heureufement; les infulaires de Guernefey, ayant voulu y porter quelqu'obftacle, furent fi complettement battus, que la moitié en demeura fur la place. Tout fe foumit, excepté le château de Cornet, qui, environné de la mer & fitué fur un rocher, réfifta à toutes les attaques, & ne put être emporté d'affaut.

Charles envoya ordre à Yvain de Galles de lever le fiége & d'aller en Efpagne, y chercher des forces navales néceffaires pour preffer celui de la Rochelle. Elles confiftoient en quarante gros bâtimens,

treize berges & huit galées (1). Rodrigue le Roux, Amiral de Castille, les commandoit. Il se rendit aisément aux sollicitations de la France, & vint bloquer cette ville. Yvain, qui l'accompagnoit, ayant appris que le captal du Buch faisoit près de Soubise de grands préparatifs, se détacha avec les berges, entra dans la Charente, mit son monde à terre, & surprit ce fameux général, qui fut obligé de se rendre prisonnier. Touché vivement de sa perte, Édouard résolut, pour la réparer, de faire la guerre à la tête de ses troupes. Il s'embarqua avec 13000 hommes, avec le projet de reprendre la Rochelle qui s'étoit déjà soumise, & de secourir Thouars.

---

(1) Froissard. Chap. CCCVI. Dans la suite de ce chapitre, cet historien ne parle plus que de *quatorze grosses nefs & huit galées.*

Mais après avoir lutté pendant neuf semaines contre les vents, sa flotte se trouva forcée de rentrer dans les ports. Ce fut en ce moment que ce prince, reconnoissant la sagesse de Charles V, qui, sans exposer sa personne ni sur mer, ni sur terre, triomphoit dans le fond de son cabinet, s'écria : *Il n'y eut oncques Roi qui moins s'armast, & se n'y eut oncques Roi que tant me donnast à faire.*

Le tombeau fut le seul asyle que la fortune n'envia point à Édouard. A peine eut-il expiré, que la flotte Castillane aux ordres de Ferrand de Sausse, renforcée par cent vingt vaisseaux que Jean de Vienne, Amiral de France commandoit, parut à la vue des côtes d'Angleterre & aborda au port de Rye, qui fut saccagé. Les François & leurs fidèles alliés descendirent ensuite à l'isle de Vights &

la pillèrent. En rangeant la côte voiſine, ils s'approchèrent des villes de Penſance, de Plymouth, de Darmouth & de Lyme, qu'ils livrèrent aux flammes, malgré les efforts que le comte de Salisbury & Guillaume de Montagu faiſoient pour les en empêcher. Une partie de Pool (1) eut encore le même ſort, que Douvres évita. Après s'être préſentée devant cette dernière ville, & avoir jeté de toute part l'épouvante, la flotte combinée de France & d'Eſpagne ſe retira, laiſſant le ſouvenir d'une expédition qui montre combien l'union de

(1) Les noms de ces villes ſont altérés dans le texte de Froiſſard, C. cccxxvii. Ces fautes diſparoîtront ſans doute dans la belle édition qui eſt actuellement ſous preſſe au Louvre, & dont le ſoin eſt confié à M. Dacier, de l'académie des belles-lettres, ſavant éclairé & critique judicieux.

ces deux Puiſſances peut être fatale à la grande-Brétagne.

Dès le commencement de ſon règne, Édouard avoit fait un ſi grand abus de ſon autorité, en s'emparant des vaiſſeaux, dont il avoit beſoin pour ſes fréquentes expéditions (1), qu'il fut impoſſible à Richard II, ſon ſucceſſeur, de raſſembler une flotte capable de le venger des inſultes des François. Envain le parlement ſe plaignit-il de cette décadence de la ma-

(1) En 1330, Édouard avoit donné ordre de choiſir dans tous les ports & dans tous les lieux ſitués ſur les côtes de la mer, toutes les perſonnes propres à monter les vaiſſeaux deſtinés à paſſer des troupes en Guyenne, d'arrêter tous les navires qu'on jugeroit propres & néceſſaires, & en cas qu'ils fuſſent chargés de marchandiſes, de les décharger & les envoyer à Portsmouth. *Lettre manuſcrite* de ce Prince, au dépôt de la Tour de Londres.

rine; les moyens de la rétablir n'exiſtoient plus; & on calcula qu'autrefois un ſeul port contenoit plus de bâtimens qu'il n'y en avoit alors dans tout le royaume. Il étoit encore déſolé par la peſte, & les ravages des Écoſſois vinrent mettre le comble à ſes maux. Tout le commerce s'y trouva interrompu, & les manufactures furent abandonnées. Pour s'en dédommager, Richard imagina de mettre des droits, ou plutôt d'impoſer un tribut ſur tous les navires, ſoit qu'ils abordaſſent en Angleterre, ſoit qu'ils fiſſent route dans les parages & les détroits voiſins (1). Cette loi tyrannique ne pouvoit manquer de ſou-

(1) *Primerment pour prendre de chacune nef & crayer de quelque paſſage que paſſe par la mere : le dit amiral viant & retournrnant par le voiage de chaque tonne. Tight.* VI. D.

lever tous les peuples commerçans de l'Europe contre ce Prince. Nous verrons bientôt qu'ils s'empressèrent à concourir aux vues de la France.

Pour les favoriser, les Écossois armèrent en course. Un de leurs corsaires, nommé Mercer, se rendit redoutable dans les mers Britanniques, en s'y emparant d'un grand nombre de vaisseaux Anglois. Le gouvernement étoit hors d'état d'arrêter le cours de ces succès: un négociant de Londres, Jean Philpot osa seul l'entreprendre à ses frais, & y réussit. A son retour, ce généreux citoyen eut pour toute récompense la prison. On instruisit son procès pour avoir agi sans commission; mais ses réponses déconcertèrent tellement les juges, qu'ils le renvoyèrent absous & comblé d'éloges. On est toujours payé de ses services envers sa patrie,

quand elle répare ses injustices, ou qu'elle reconnoit simplement ses torts.

Il étoit plus difficile de se débarasser des Espagnols, qui infestoient toutes les côtes d'Angleterre; s'étant joints aux François & aux Écossois, leur nombre se multiplioit à proportion de leur succès; ils investissoient, en quelque sorte, l'Angleterre; & rien de ce qui sortoit de ses ports ne leur échappoit. On mit à leur poursuite une flotte, dont les exploits se bornèrent à en faire périr quelques-uns sur les côtes d'Irlande. C'étoit une foible revanche d'un échec considérable, que le comte d'Arundel avoit essuyé de leur part, en allant ravitailler Cherbourg. Lorsqu'ils ne trouvoient pas de vaisseaux à la mer, ils tentoient des descentes, & attaquoient les principales villes du

royaume. Winchelfey ne put leur réfifter ; ils la prirent & l'abandonnèrent enfuite à la fureur des flammes.

Un nouveau défaftre acheva de ruiner la marine Angloife. Jean, comte d'Arundel, chargé de porter du fecours au duc de Brétagne, fut affailli d'une violente tempête, qui le pouffa fur le rivage d'Irlande, où il périt avec vingt-cinq vaiffeaux. Privés de cette efcorte, le comte de Buckingham & Henri de Percy, comte de Northumberland, s'embarquèrent furtivement avec leur armée, non à Douvres, mais à Sandwich, afin d'éviter les ennemis qui bloquoient tous les ports, obfervoient tous les bâtimens qui en fortoient, & les attendoient à tous les paffages. Rarement trompés, leur vigilance rendoit inutile le petit nombre de

vaisseaux qu'on pouvoit encore leur oppofer (1).

Les François venoient de renouveller leur traité avec un allié aussi fidèle que néceffaire, Jean, Roi de Caftille. Il s'engagea à fournir vingt vaisseaux bien armés à Charles V, qui s'obligeoit à payer pour chacun 1200 liv. par mois. L'Amiral devoit être Efpagnol, mais aux ordres de ce dernier Prince. Il fut encore convenu que les *Pennons*, ou enfeignes de navires, feroient en nombre égal, les uns aux Armes de Caftille & les autres à celles de France. La prife des isles de Vight, de Gerfey & de Guer-

---

(1) Walfingham dit que le comte de Buckingham mit à la voile de Sandwich *propter gallos obfervantes maris femitas & propter paucitatem navium quæ non plures ex eis tranfvehere poterant.* p. 269.

nesey, étoit le premier objet de cet armement. Il ne fut point rempli, peut-être à cause de l'arrivée du comte de Buckingham. Aux entreprises de ce géneral, Charles V opposa la même prudence qu'auparavant ; toujours sans éclat, elle eut toujours le même succès. Après avoir chassé les Anglois de presque tout son royaume, & détruit leur puissance maritime, ce sage monarque mourut (1) au comble de la véritable gloire, celle que la fortune ne peut revendiquer.

La régence de Charles VI, pour donner au jeune Richard de l'occupation dans sa propre isle, résolut d'y faire passer l'Amiral, Jean de Vienne, avec un corps de troupes destiné à seconder les Écossois. Quoique la disette de vaisseaux & de matelots fût alors grande

(1) Le 16 septembre 1380.

en Angleterre, on y parvint néanmoins à mettre en mer une escadre assez forte. On avoit préparé un bâtiment *tout fouré, farcy & garni de poix* (1) avec des chemises soufrées pour incendier la flotte Françoise, qu'une tempête fit échapper à ce malheur. Il auroit été d'autant moins inévitable, que c'étoit la première fois qu'on faisoit usage de pareils brulots (2). Obligée de relâcher dans ses ports, elle ne remit à la voile qu'après que les vents furent appaisés, & aborda heureusement en Écosse.

Pendant que les François étoient dans ce royaume, le duc de Lancaster faisoit ses efforts pour s'emparer de celui de Castille. Soit

(1) *Juvenal des Ursins*, p. 47.

(2) Les bateaux *à artifice*, dont on s'étoit servi auparavant pour jeter le feu grégeois en avoient donné vraisemblablement l'idée aux Anglois.

pour profiter de son absence, soit pour l'obliger d'abandonner cette entreprise, Charles VI reprit le projet qne son père avoit eu autrefois de faire une invasion en Angleterre, mais dont il avoit été détourné par les avis d'Olivier de Clisson. Des préparatifs maritimes aussi immenses que dispendieux étonnèrent d'abord l'Europe. La France en devint la première victime. Accablé d'impots, le peuple y paya jusqu'au tiers & même au quart du produit de ses terres. Les seigneurs se ruinèrent à l'envi les uns des autres par leur magnificence. On ne voyoit que navires peints, que mats dorés, que voiles de soie. Les soldats, les armes, les vivres, tout abondoit, & on n'avoit de peine qu'à retrancher le superflu. On comptoit environ quinze cents vaisseaux, fournis par

toutes les nations commerçantes, depuis le fond de la mer baltique jusqu'au détroit de Gibraltar; jamais il n'y avoit eu une flotte si nombreuse (1); jamais un appareil si formidable. Les Hollandois & les Zéelandois s'enrichirent par le seul prix du frêt, qu'ils se firent sagement payer d'avance (2). On

(1) *Onc puis que Dieu créa le monde, on ne veit tant de nefs, ne de gros vaisseaux ensemble . . . . . du port de Seville jusques en Pruce, ne demeura gros vaissel sur mer où les françois peussent mettre leur main & arrest, &c. Froiss.* T. III C. XXXVI.

(2) *Mais les Hollandois & les Zélandois disoient, quand on les avoit levez & retenus : si vous voulez que nous soyons à vous & avoir notre service, se nous payer tout sec : autrement naus n'irons nulle part. Là étoient-ils payés, dont ils furent sages, avant qu'ils partissent, ne voussissent partir de leurs havres ne de leurs maisons.* Froiss. id.

conſtruiſit en Brétagne l'enceinte entière d'une ville de bois, dont les différentes pièces devoient être raſſemblées auſſitót qu'on auroit effectué le débarquement. Sa longueur étoit de 3000 pas; ſa hauteur de 20; de douze en douze pieds, de petites tours, élevées de 10 pieds, & qui pouvoient contenir chacune dix hommes, étoient deſtinées à ſervir de défenſe à cette fortereſſe portative. Si dans notre ſiècle nous n'en avons pas imaginé de ſemblables, on a eu du moins l'idée des prames, des ſcaphandres, &c. Toujours même enthouſiaſme dans les projets, toujours même délire dans les moyens; la raiſon, l'expérience, tout cède au caractère national.

L'alarme fut d'abord vive en Angleterre. Le peuple remplit les Égliſes, & ſon empreſſement pour les proceſſions & d'autres cérémonies

nies religieuſes, montra moins ſa piété que ſa conſternation. Les gens ſeuls dont les affaires étoient dérangées, ſe réjouiſſoient & répondoient à leur créanciers : taiſez-vous, on fait en France les florins dont vous ſerez payés. Ils ne ſe refuſoient à aucune dépenſe, ils s'empreſſoient de contracter de nouvelles dettes, & quand on leur reprochoit leurs diſſipations, ils diſoient : „ encore vaut-il mieux que nous „ deſpendons les biens de ce pays „ que les François les trouvent & „ ayent. Par ainſi, ajoute Froiſ-„ ſard, deſpendoit-on à outrance „ en Angleterre (1) ".

Cependant, ce royaume, quoique diviſé par des factions, fut mis en état de défenſe par la ſageſſe des meſures du conſeil de Richard. On ſuſpendit les haines particu-

(1) P. III. Chap. XXXVI.

lières, & tous ne pensèrent qu'au salut commun. Quoique la noblesse se distinguât par son zèle, le peuple ne lui en tint pas compte, & se plaignit à cause des taxes énormes dont on l'accabloit. Elles montoient à deux millions de florins d'or. „ Il faut, disoit-il, „ que les gentilshommes défendent „ nos héritages & les leurs ; nous „ sommes leurs valets, nous labourons leurs terres & les biens „ de quoi ils vivent. Nous les „ nourrissons, & sommes les bêtes de qui ils prennent les laines. A tout considérer, si l'Angleterre se perdoit, ils perdroient „ plus que nous (1). „ Malgré ces murmures, que la misère arrache au premier instant, mais que l'amour de la patrie étouffe bientôt chez une nation brave & géné-

(1) *Froiss.* id. Chap. XLI.

reuſe, les Anglois firent de puiſſans efforts, tant en argent qu'en troupes & en vaiſſeaux.

Sur ces entrefaites, le connétable de Cliſſon partit de Tréguier avec une eſcadre de ſoixante-douze bâtimens, qu'une tempête diſſipa ; pluſieurs périrent, & quelques-uns furent pris. Ce général n'arriva au port de l'Écluſe qu'à travers mille dangers. Le Roi l'y reçut très-bien, & lui témoigna combien lui tenoit à cœur cette expédition. Les vents du ſud la contrarièrent juſqu'au moment que le duc de Berry fut venu. Ce prince n'oublia rien pour en détourner Charles VI. A la vérité, la ſaiſon étoit trop avancée ; on avoit tout à craindre des orages, qui commençoient déjà à ſe faire ſentir ; mais ſi le duc eût moins retardé ſon voyage, la flotte auroit pu trouver un inſtant favorable pour appareiller.

D'ailleurs le trajet étoit court ; presqu'en sortant du port on voyoit les côtes d'Angleterre. Quoique Froissard fasse ses efforts pour disculper ce prince, il est certain que ses excuses furent très-mal reçues de l'armée (1). On l'accuse même d'avoir, par jalousie, fait échouer une entreprise, dont les préparatifs coûtoient à l'État près de trois millions (2) ; somme exorbitante, qui fut dépensée sans fruit. Toutes les provisions s'avarièrent ou furent revendues à vil prix, & le Roi ne

(1) *Et étoient les excusations apparement vaines & frivoles. . . . . . . Les manieres que tenoit le duc de Berry n'estoient que mocqueries & dérisions, & estoit-on très-mal content, & en disoit-on plusieurs méchantes paroles.* Juven. des Ursins. p. 58.

(2) *Ainsi se dérompit le voyage de mer en cette saison qui coûta au royaume de France, cent mille francs trente fois* Froiss. P. III. Chap. XLIV.

profita de rien. Une portion de la fameuſe ville de Bois tomba même au pouvoir des Anglois, & Charles fit préſent du reſte au duc de Bourgogne, ſon oncle.

La joie fut univerſelle en Angleterre, lorſqu'on y apprit que les François avoient renvoyé au printems de l'année ſuivante 1387, leur expédition. En effet, c'étoit l'abandonner; & Richard n'ayant plus rien à redouter, donna, le jour de Noël, une grande fête dans laquelle il créa trois ducs. Les ſeigneurs qui avoient été employés à la garde des ports & à la défenſe des côtes, y furent admis, & reçurent par tout des applaudiſſemens. Le comte d'Arundel voulut ſeul les mériter, en attaquant à l'embouchure de la Tamiſe un grand nombre de bâtimens François. Ils avoient paſſé le Raz de St. Matthieu en Brétagne, enſuite côtoyé cette province & celle

de Normandie, avant de doubler le pas de Calais; ce qui prouve combien l'art de naviguer s'étoit encore peu perfectionné. Ces navires, qui étoient chargés de vin, & conduits par Jean de Bucg, ne se rendirent la plûpart aux vaisseaux de guerre Anglois, qu'après un long combat. C'est un des premiers dans lequel on se soit servi de l'artillerie. Froissard nous apprend que l'Amiral François avoit *trois canons qui jetoient des carreaux si gros & si grands, que là où ils cheoient, ils portoient grand dommage* (1). Les Rochellois, qui avoient essuyé la plus grande perte dans cette affaire, voulurent avoir leur revanche; mais le comte d'Arundel, averti du départ de leurs galères, *pourvues d'artillerie*, aux ordres de Louis de Sancerre, leva l'ancre & gagna

(1) *Froiss.* P. III. Chap. LII.

le large. *Ils le convoyerent de canons*, ajoute l'hiſtorien que nous avons cité, & le pourſuivirent l'eſpace de deux lieues (1). Ces faits fixent l'époque de l'uſage général de l'artillerie, au commencement du règne de Charles VI.

Il paroît qu'on ſe ſervit encore du canon dans un autre combat, où les François eurent tout l'avantage. Les gentilshommes de Normandie, fâchés de l'inutilité des préparatifs de l'Écluſe, cherchèrent à ſoutenir la gloire de la nation, & armèrent à leurs frais une eſcadre. Les Anglois, inſtruits de leur projet, ſe mirent en mer avec pluſieurs vaiſſeaux, & ne tardèrent pas à rencontrer ceux de leurs ennemis. Également jaloux les uns & les autres de ſe ſignaler, ils ſe préſentèrent au combat. Les François en vinrent à l'a-

(1) Id. Chap. CXXXV.

bordage, s'emparèrent des vaisseaux Anglois & remportèrent une victoire complette (1). Content des richesses qu'il avoit trouvées sur ses prises, le vainqueur fit éclater sa générosité, en renvoyant sur sa parole & sans rançon, Hugues Spencer qui commandoit la flotte Angloise.

Cependant, Charles VI n'avoit pas abandonné son projet de descente en Angleterre, dont l'exécution sembloit être assurée par les violens troubles qui agitoient alors ce royaume. Ce prince fit équiper deux nouvelles flottes, l'une à Tréguier & l'autre à Harfleur, choisit pour les commander le connétable de Clisson & l'amiral de Vienne. Le premier joignoit à une

---

(1) Les Anglois *furent desconfits & presque tous morts & jetés à la mer, &c.* Juven. des Ursins. p. 60.

grande réputation & à une longue expérience, dans le métier des armes, une haine active & invétérée contre les Anglois (1). Le second avoit travaillé avec succès, sous le précédent règne, au rétablissement de la marine Françoise. Il connoissoit par lui-même l'Angleterre, y ayant fait d'heureuses descentes, & porté la guerre jusques dans son sein, lorsqu'il vint au secours des Écossois. Enfin, ce dernier général ne cessoit de répéter, que les Anglois n'étoient jamais plus foibles que chez eux. Charles ne pouvoit donc choisir de meilleurs chefs pour son armée navale : malheureusement le duc de Brétagne en prit ombrage, ordonna d'arrêter le con-

(1) *Au vrai dire, Messire Olivier de Clisson ne faisoit ne nuit ne jour que soutillier, comment il peust sortir, contraire & dommage aux Anglois.* Froiss. C. LXIV.

nétable, & fit par là avorter cette expédition. Peut-être, malgré cet accident imprévu, n'auroit-elle pas réussi, ni la saison, ni les vents n'étant favorables. On ne les consulte jamais assez, dans ces sortes d'entreprises, parce qu'après avoir consommé le tems de l'année le moins orageux à de grands préparatifs, on ne veut pas ensuite se résoudre à en perdre tout le fruit.

Le règne de Henri IV, moins malheureux que celui de Richard, son prédécesseur, mort par la main du bourreau, ne put être néanmoins exempt de troubles. Les Anglois ne permirent pas à ce prince de songer sérieusement au rétablissement de la marine. Une seule expédition sur les côtes de Brétagne rappela qu'il y avoit encore alors quelques vaisseaux en Angleterre. Le commerce y étoit entièrement négligé; on s'y bornoit à faire la course. Une forte escadre de ces

corsaires (1) fut rencontrée à la pointe de St. Matthieu par quinze vaisseaux, que des gentilshommes Brétons avoient armés à Morlaix. Poursuivie pendant tout un jour, elle se trouva à la fin forcée de se battre, & perdit dans l'action six vaisseaux légers, une carraque & 2000 hommes. Dans le même tems, Gilbert de Fretun, gentilhomme de Gascogne, ayant refusé de prêter serment de fidélité à Henri, se mit en mer avec deux seuls vaisseaux, & lui causa de grands dommages; ce qui rompit la trève que ce prince avoit conclue avec la France.

Charles avoit beaucoup à se plaindre de son ennemi; distrait

(1) *Les Anglois qui estoient sur mer, en grant multitude, espians les marchans, comme pirates & escumeurs de mer. En-Guerrand de Monstrelet* Chron. Chap. VII.

par mille factions, & encore plus par sa maladie, il autorisoit toutes ces expéditions, plutôt pour lui marquer qu'il desiroit la vengeance, que dans l'espérance de se venger. C'est pourquoi il fournit des troupes & des vaisseaux au comte de St. Pol, qui ayant épousé une sœur uterine de Richard II, vouloit tirer raison de la mort de cet infortuné monarque. Ce général mit à la voile d'Harfleur, & débarqua à l'isle de Wight, qui fut pillée. Mais s'étant laissé amuser par les propositions des habitans, il donna le tems au secours d'arriver, & fut obligé de s'en retourner (1).

Le duc d'Orléans entra avec une armée dans l'Aquitaine, y assiégea Blaye & Bourg sur mer; tandis que Pierre de Brabant, dit Clugnet,

(1) *Monstrelet* C. XX.

croifoit à l'entrée de la Gironte, avec une efcadre de vingt-fept voiles. Il la commandoit en qualité d'Amiral de France, charge qu'il devoit moins à fon expérience & à fes talens, qu'à la faveur du Duc & à l'argent qu'il avoit donné à Regnault de Trie pour s'en démettre : rarement on achete ce qu'on mérite. Clugnet fe comporta néanmoins avec affez de valeur dans un combat naval, qui auroit refté indécis, fi un bâtiment françois, fur lequel plufieurs gentilshommes s'étoient embarqués, ne fût pas tombé au pouvoir des ennemis. Les Anglois obligèrent d'abord l'Amiral à fe retirer près du bourg, enfuite l'armée de France à lever le fiége de cette place (1).

Cet avantage ne fuffit pas, pour prouver que les Anglois fuffent

---

(1) *Monftrelet* C. XXVII, XXVIII.

alors supérieurs aux François par leur marine. Ils n'avoient pu auparavant empêcher ceux-ci de secourir Owen Glendor, qui s'étant mis à la tête des Gallois, s'étoit déclaré leur souverain. Il traita en cette qualité avec Charles VI, & fit alliance avec lui. (1). Jacques de Bourbon, comte de la Marche, résolut de passer dans le pays de Galles avec un corps de troupes auxiliaires; mais une tempête l'ayant empêché de doubler le Cap-Lézard, il se contenta de brûler Plymouth, après s'être emparé d'une

---

(1) La révolte des Gallois ayant éclaté en 1400, les François se préparèrent l'année suivante à la soutenir; mais le traité ne fut signé que le 14 juillet 1404, & ratifié par Owen le 12 janvier, 1405. — *Rymer* p. 365, 389. Tom. VIII. C'est dans cette dernière année que le maréchal de Montmorenci vint dans le pays de Galles.

flotte marchande qui se rendoit dans ce port. Le maréchal de Montmorenci fut plus heureux que lui. A la tête de 12000 hommes, il débarqua près de Harefort, prit & saccagea cette ville. Les François s'étant ensuite joints à leurs nouveaux alliés, pénétrèrent dans l'intérieur de l'Angleterre, & ravagèrent toute la contrée, jusqu'à Winchester (1), où l'armée Angloise commandée par Henri, les arrêta & les détermina à s'en retourner dans leur patrie.

Ce prince se délivra encore plus heureusement des Brétons, qui, à l'instigation d'Olivier de Clisson, tuteur du jeune Duc, Pierre de Montfort, ne cessoient d'inquiéter, par leurs courses, le commerce de l'Angleterre & d'en ravager les côtes. Dès l'an 1403, ils avoient effec-

(1) *Monstrelet.* Chap. XIX.

tué une descente dans les parties occidentales de cette isle, & y avoient commis de grands excès. L'année suivante, après avoir attaqué & pris, avec trente vaisseaux, quarante-un bâtimens ennemis, ils pillèrent Jersey (1) & insultèrent Portland, d'où ayant été repoussés, ils laissèrent plusieurs d'entr'eux entre les mains des Anglois, qui reçurent ordre de ne les point relâcher (2). Pendant que Londres étoit affligée de la peste, le Roi voulut aller par mer, du château de Lééde, dans lequel il s'étoit retiré, à Norfolk : quatre vaisseaux qui transportoient sa suite, ou ses

(1) *Dargentré.* L. X. C. V. Il paroît que cette action est la même que celle dont nous avons déjà parlé. L'historien de Brétagne diffère néanmoins des autres, par des détails qui feroient soupçonner le contraire.

(2) *Rymer.* t. VIII. p. 357.

équipages, furent pris par les Brétons, & le cinquième sur lequel Henri étoit lui-même embarqué, ne leur échappa qu'avec beaucoup de peine. Animé par la vengeance, ce prince la dirigea toute contre les habitans de la petite isle de Brehat, retraite ordinaire des corsaires. Il refusa de la comprendre dans le traité de trève, qu'il venoit de conclure avec la Brétagne (1), & arma contr'elle une flotte, dont il confia le commandement au comte de Kent. Ce général poursuivit les armateurs Brétons jusques dans leur asyle, attaqua la ville de Brehat & l'emporta dans un assaut, où il perdit la vie.

Cette conquête & la prise de quelques vaisseaux marchands n'é-

---

(1) Le 11 juillet, 1407, *Rymer*, T. VIII. p. 390.

toient pas des avantages bien capables de ſatisfaire l'ambition de Henri IV. Il ſe préparoit à paſſer en France, lorſque la mort le força de laiſſer l'exécution de ſes vaſtes projets à Henri V, ſon fils. Ce prince heureux trouva une grande & floriſſante armée, mais point de bâtimens pour la tranſporter. Dans cette extrêmité, il eut recours aux Hollandois & aux Zéelandois, qui lui en fournirent pour de l'argent (1).

La célèbre journée d'Azincourt fut le premier exploit du conqué-

(1) *Afin d'avoir navires pour paſſer ſes gens, envoya ſes commis en Hollande & Zéelande, leſquels, moyenant qu'ils aſſuroient ceulx à qui les dictes navires eſtoient, de eſtre bien payés, leur promirent en livrer & bailler ce que beſoin leur en ſeroit.* — Monſtrelet Chap. CVI.

rant Anglois. Heureux, s'il n'eût pas terni ſa gloire par un acte inoui de cruauté. Enſanglanter les triomphes lugubres de la victoire, c'eſt irriter la fortune. Elle ne fit cependant point expier à Henri ſa barbarie. Les François mirent le ſiége devant Harfleur, tandis que leur flotte, conduite par le vicomte de Narbonne, bloquoit par mer cette importante place. Les Eſpagnols & les Gènois, alliés toujours fidèles de la France, même dans le tems de ſes plus grands revers, lui avoient prêté leurs meilleurs vaiſſeaux. A peine l'armée navale des Anglois, compoſée de trois cents voiles & aux ordres du Duc de Bedford, frère du Roi, parut, que l'amiral François donna le ſignal du combat. Ses plus gros bâtimens s'étant avancés avec trop d'impétuoſité, & n'ayant point gar-

dé leur rang, furent auſſitôt coupés & pris. Malgré cette perte, les autres ſe défendirent avec courage, & ne cédèrent qu'au bonheur de Henri. Sa victoire fut complette; elle coûta aux François beaucoup de vaiſſeaux & un grand nombre d'hommes (1).

L'année ſuivante 1417, les Anglois battirent encore à l'embouchure de la Seine, la flotte Françoiſe, commandée par Jean de Grimaldie, qui avoit amené de Gênes un renfort de huit galères & de huit carraques. Ces dernières ſoutinrent long-tems les efforts des ennemis. Laurent Foglietta, qui en montoit une, ſe défendit contre ſept vaiſſeaux. Il auroit enfin ſuccombé, ſi un de ſes matelots n'a-

(1) *Monſtrelet.* C. CLV. *Polydor. Virg.* L. XXII. p. 449.

voit pas eu l'adreſſe de couper des grapins qu'on avoit jetés à ſon bâtiment. La plûpart de ces carraques ſe rendirent & ſervirent aux ennemis de modèle, pour conſtruire des vaiſſeaux d'une force & d'une grandeur juſqu'alors inconnue (1). Ils n'en firent cependant aucun uſage, parce que l'état déplorable où la France ſe trouva réduite, ne lui permit pas de diſputer l'empire des mers, à un ennemi qui déchiroit ſon ſein & ne la laiſſoit pas reſpirer. Elle auroit même bientôt changé de maître, ſi la fortune eût donné à Henri un ſucceſſeur moins jeune & plus capable d'achever ſon ouvrage. Ce malheureux Prince finit par être détrôné, après avoir fait de vains

(1) *Et propter eorum naves fecit rex fieri naves quales non erant in mundo.* Hackluyt. Pars I. p. 185.

efforts pour arracher la couronne à Charles VII.

Trop heureux de monter fur le trône chancelant de fes pères, & de chaffer les Anglois de fon royaume, ce dernier monarque n'entreprit qu'une feule fois de les inquiéter chez eux. Il laiffa, dans la même année 1457, équiper deux flottes, dont l'une alla ravager les côtes de Cornouailles; l'autre plus confidérable étoit aux ordres de Pierre de Brèfé, grand Sénéchal de Normandie. Elle fe raffembla à Honfleur & à la foffe d'Eurre. Une partie de la nobleffe & les principaux feigneurs de cette province s'y embarquèrent. Arrivé à la rade de Sand-Wich, le Sénéchal fit heureufement fa defcente, & emporta cette ville, dont les habitans fe défendirent avec valeur. On l'abandonna au pillage; mais les temples furent refpectés, & aucun

acte de violence ni de cruauté ne déshonora le vainqueur. Il trouva dans le port trois vaisseaux de guerre, une carraque & plusieurs bâtimens marchands qu'il emmena, avec tout son butin (1). Ces expéditions peuvent être regardées comme des représailles passagères, auxquelles Charles prenoit même peu de part. Sa noblesse ne respiroit que la vengeance; presque seul, il aimoit le repos. Ce goût rend souvent les princes justes. Richard, Duc d'Yorck, s'étant révolté contre Henri VI, demanda du secours au monarque François, qui rejeta ses offres avantageuses (2), dont il étoit si facile

(1) *Allain Chartier*. p. 242, &c. On peut voir dans l'ouvrage de cet historien de Charles VII, un journal détaillé de cette dernière expédition.

(2) Voyez *la lettre du comte de Foix*, dans les pièces justif. de l'hist. de Louis XI, par *Duclos*. p. 248.

à l'ambition & ſi doux à la haine de ſe prévaloir.

Il auroit été d'autant moins difficile à Charles VII de porter la guerre en Angleterre, qu'elle étoit alors privée de ſa défenſe naturelle, une marine reſpectable ; mais la vengeance ceſſe d'être juſte quand elle n'eſt plus néceſſaire. Il auroit ſuffit de l'exercer contre quelques corſaires Anglois, qui vraiſemblablement, ſans aveu, déſoloient tout le commerce de l'Europe. La honte de leur brigandage retomboit malheureuſement ſur toute la nation, qu'on accuſoit de n'être occupée *à faire la guerre qu'aux pauvres marchands, piller & voler leurs marchandiſes.* C'eſt ainſi que s'exprime un écrivain contemporain, qui qualifie encore les Anglois de *pillaſtres & larrons de mer* (2). Ils n'étoient cependant pas

(1) *M. S. C.* de la *Bibl.* du Roi de

pas les ſeuls qui commiſſent de ſemblables déprédations. Elles avoient rendu célèbre un Flamand, nommé Hannequin, exilé de Gand ſa patrie, ſans doute pour quelque crime. Il infeſtoit impunément les côtes de Hollande, de Flandre, d'Angleterre & d'Écoſſe. Il eut juſqu'à huit ou dix vaiſſeaux bien équipés (1), &, fier de cette puiſſance navale, il prit les deux titres incompatibles d'ami de Dieu & d'ennemi de tout le monde. A ſa mort, la fortune ne l'abandonna pas entièrement, puiſqu'il périt dans une tempête, au lieu

---

intitulé *Paſſe-tems*, dont on a donné une notice dans le *journ.* d'agric. Juillet 1780.

(1) *Il devint eſcumeur de mer par ſon engin & diligence, multiplia tellement en chevance, que il avoit à la fois, huit ou dix nefs bien armées & advitaillées toutes à ſon commandement.* Monſtrelet, p. II. Chap. CIV.

d'expirer fur un échaffaut.

L'impulfion eft donnée ; aux maux de la guerre fuccédent les crimes de la paix ; la licence des camps a fait oublier l'habitude du repos. Le goût du brigandage ne fe perd pas aifément ; accoutumé aux périls, on ne craint plus ceux de l'infâme profeffion de pirate, qu'après de longs troubles, des gens embraffent, pour ne pas devoir leur exiftence au travail ou à l'induftrie. Leur patrie n'a rien à attendre de citoyens fi pervers. Loin de hâter les progrès de la marine, ils les arrêtent. C'eft au commerce feul & à la pêche, qu'une nation en eft redevable. Les efforts réitérés & opiniâtres que les Anglois firent pour conquérir la France, ne leur permirent pas de s'y adonner. „ Lorf„ qu'une fuite de mauvais fuccès „ & de pertes multipliées, dit M. „ Robertfon, eût arrêté le cours

„ de cette fatale frénésie, & que
„ la nation, commençant à jouir de
„ quelque repos, eut le loisir de
„ respirer & de reprendre des for-
„ ces, les quérelles meurtrières
„ qui s'élevèrent entre les maisons
„ d'Yorck & de Lancastre, replon-
„ gèrent le royaume dans de nou-
„ velles calamités. . . . . . Une
„ suite d'évènemens si contraires
„ à l'esprit du commerce, conti-
„ nue ce judicieux historien, au-
„ roit suffi pour en étouffer ou
„ suspendre l'activité, quand mê-
„ me les autres circonstances lui
„ eussent été favorables. La nation
„ fut donc une des dernières en
„ Europe, qui profita des avanta-
„ ges que la nature lui donnoit
„ pour commercer (1) „.

Faut-il ensuite être étonné que

(1) *Hist.* de Charles-Quint, Introd. *not.* p. 204, 205.

ſous le règne ſi agité d'Édouard IV, la marine Angloiſe ſe trouvât réduite à un état ſi déplorable, que les corſaires des villes Anſéatiques établirent leur croiſière dans la Manche & près de l'embouchure de la Tamiſe. Ils ſaiſiſſoient tous les vaiſſeaux qui ſortoient, & ce prince même courut grand riſque de tomber entre leurs mains, lorſqu'il ſe retiroit auprès du duc de Bourgogne, qui l'engagea dans la ſuite à déclarer la guerre à Louis XI, & lui fournit cinq cents navires pour paſſer de Douvres à Calais. Quelque courte que ſoit cette traverſée, Édouard fut tellement contrarié par les vents, qu'il mit trois ſemaines à la faire. Sa flotte diſperſée auroit été infailliblement détruite, ſi Louis n'eût pas été auſſi dépourvu de vaiſſeaux que ſon adverſaire. Un ſeul, que le comte d'Eu équipa à ſes frais, s'empara de plu-

ſieurs bâtimens, & d'autres, au nombre de quatre-vingt, comme ils retournoient dans leurs ports, furent interceptés par des armateurs de Normandie.

Le fils d'Édouard ne parut un moment ſur le trône, que pour être aſſaſſiné par ordre de Richard ſon oncle. Ce monſtre, dont le pinceau de Shakeſpear nous a tracé avec tant de vigueur le caractère atroce, & dont il nous a tranſmis ſous de ſi noires couleurs les crimes réfléchis, ayant perdu la vie à la bataille de Boſworth, ſon vainqueur, Henri VII lui ſuccéda. Toujours avide, & trop ſouvent injuſte, ce prince méritoit-il le nom de Salomon de l'Angleterre? Ce fut lui qui jetta les premiers fondemens de la puiſſance navale de ſa nation, en la rendant moins indifférente à ſes propres richeſſes. Je veux parler de ſes laines, que les Flamands

feuls ouvroient, après les avoir achetées à vil prix. Il tarit la fource de leur opulence, en arrêtant le cours d'une exportation, qui leur étoit auffi avantageufe que préjudiciable à fes propres fujets. Édouard III avoit eu ce projet; mais preffé par les befoins de l'ambition, il dérogea lui-même à fes propres édits (1), & les rendit par là inutiles. Ce n'eft pas le feul exemple d'un prince, premier infracteur de fes loix. A un intérêt paffager, les fouverains ont facrifié plus d'une fois celui de plufieurs fiècles. Ils ne font jamais affez d'attention que les meilleurs règlemens de commerce ou d'adminiftration de-

(1) Ayant reçu en pur don des Laïques la moitié de leurs laines & toutes celles du Clergé, il en fit vendre aux étrangers par les comtes de Northampton & de Suffolk, dix mille facs, pour la fomme de 400000 liv. fterlings.

viennent souvent nuisibles, quand leur exécution n'est ni préparée, ni assurée.

Henri dessilla les yeux de sa nation; il attira d'abord des ouvriers Flamands, qui lui apprirent à filer la laine : ensuite il établit des manufactures, & ne prohiba l'exportation de cette précieuse denrée, qu'après avoir rempli ces préliminaires, & avoir assuré à ses sujets par un traité le privilége exclusif de l'Islande. Celui du Levant commença à leur être ouvert sous son règne; mais ils ne le firent avec succès, qu'au tems de la révolte des Pays-Bas, où les ouvriers Flamands, voulant se soustraire aux calamités de leur patrie, se retirèrent en grand nombre dans quelques provinces d'Angleterre, & y repeuplèrent les villes de Norwich, de Colchester, de Maiston, de Sandwich, de Hampton, &c.

devenues presque désertes (1).

Les heureuses dispositions que le monarque Anglois avoit fait naître dans l'esprit de sa nation, furent peu cultivées par son successeur, Henri VIII. Ce prince, toujours agité par ses passions, toujours livré aux fureurs du despotisme, maître cruel, allié jaloux, ami infidèle, amant féroce, mari barbare, père dénaturé, pédant sanguinaire, odieux persécuteur, étoit moins propre à la rendre florissante qu'à l'avilir. Il dissipa les trésors du feu Roi, pour satisfaire son orgueil, accabla ses sujets d'impôts, enfin il se vit réduit à la dernière & la plus funeste de toutes les ressources, celle d'altérer la monnoie. Cette manière de gouverner ses états n'étoit pas sans doute propre à y ranimer l'in-

(1) *Thuan.* hist. l. XLIX. p. 618.

duſtrie. Les progrés du commerce y furent néanmoins ſenſibles; on en rapporte la cauſe à l'abaiſſement de la nobleſſe, & à l'aliénation des biens trop conſidérables qu'y poſſédoient les eccléſiaſtiques. Quoi qu'il en ſoit de la vérité de cette opinion, la marine s'accrut peu pendant ce règne. Henri eut bien le projet d'avoir des vaiſſeaux; mais la plûpart de ceux qu'il fit conſtruire ne furent que de vains objets d'oſtentation. Remarquables par leur grandeur extraordinaire, les uns ne purent être lancés à l'eau, & les autres pourrirent dans les ports, ſans lui être d'aucune utilité (1). Il ſe trouva contraint à louer des navires de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick, & de Gênes, pour former une flotte,

(1) *Buchan.* Hiſt. Scot. l. XIII. p. 134. fol. 5°.

quand il déclara la guerre à la France.

Édouard Howard, chargé du commandement de cette flotte, s'en servit d'abord pour attaquer, près des bancs de Godwin, Barton, fameux pirate Écossois, qui infestoit depuis long-tems les mers, avec autant de succès que d'impunité. Sa mort seule mit fin au combat, & ses vaisseaux ne se rendirent qu'alors à l'amiral Anglois, qui vint ensuite croiser sur les côtes de Brétagne, où il reçut un renfort de quatre-vingts bâtimens, aux ordres de Knevet. Cet officier, ayant rencontré un fameux capitaine Bréton, nommé Primauget, lui donna chasse jusques dans la rade de Brest. Celui-ci rassemble aussitôt ses vaisseaux au nombre de vingt, s'empresse de ressortir, malgré l'inégalité de ses forces, attaque ceux des ennemis, & en coule plusieurs

à fond. On remarquoit dans l'efcadre Angloife deux grands navires, l'un appellé *la Régente*, & *l'autre le Souverain*, chacun de 1000 tonneaux. Knevet s'avance fur le premier, vers l'amiral François, *la Cordélière*, de 1200 tonneaux, que la reine Anne, femme de Louis XII, avoit fait conftruire & équiper (1); il l'entoure avec dix à douze bâtimens, l'aborde & jette de fa hune des feux d'artifice qui l'atteignent. Voyant que les flammes y faifoient de rapides progrès, & que la perte en étoit inévitable, fon capitaine, le brave Primauget, qui combattoit fous le vent, fe débarraffe de fon ennemi, fe met au vent, & l'accroche de nouveau. Par cette manœuvre, l'embrafement fe communique avec tant de rapidité à *la Régente*, que dans un inf-

(1) *Du Bellay*. mém. p. 6.

tant, ce vaiſſeau ne fit plus avec *la Cordélière* qu'un globe de feu. Deux mille hommes (1) furent la victime de ce généreux déſeſpoir. Le général François tenta, néanmoins, de ſe ſauver; mais s'étant jetté tout armé à la mer, il y fut englouti, entraîné par ſon propre poids, ſans qu'aucun de ſes vaiſſeaux oſât approcher pour le ſecourir. Frappés d'un ſi horrible ſpectacle, les deux flottes reſtèrent quelque tems immobiles, enſuite ſe ſéparèrent avec autant de précipitation que d'effroi. Les Anglois renonçèrent à la conquête de la Guyenne qu'ils méditoient, & ſe contentèrent, pour faire croire qu'ils étoient ſortis victorieux de ce combat, de ten-

(1) Les Anglois n'en comptoient que 700 ſur *la Régente*, & 900 ſur *la Cordélière*.

ter une descente à Pennemark, d'où ils furent repoussés (1).

Quoique cette action navale eût été glorieuse pour les François, cependant ils étoient encore trop foibles pour se mesurer avec leurs ennemis, qui tinrent la mer jusqu'à l'arrivée de Prégent (2). Ce général François amenoit un renfort de quatre galères (3). Il traversa la flotte Angloise, composée de quarante deux voiles, dont il coula à fond un vaisseau, & vint par le passage du Four, se poster dans une anse près du conquêt, entre deux rochers & sous la protection d'un retranchement muni de canons (4). Howard résolut de

---

(1) *Dargentré* l. XII, Chap. LXVI.

(2) Prégent de Ridoux, gentilhomme de Provence, chev. de Malte, & premier général des galères, en 1496.

(3) *Du Bellay* p. 6 & 596.

(4) Lediard prétend que les Fran

l'y attaquer (3). Ce général répétoit souvent qu'*un Amiral n'étoit bon à rien, s'il n'étoit pas brave jusqu'à la folie.* Fidèle à cette maxime, il persista, malgré toutes les représentations de ses officiers, dans son entreprise. Pour l'exécuter, il prend avec lui deux galères, s'embarque sur une, & donne le commandement de l'autre au lord Férers. William Sidney a ordre de le seconder avec deux ramberges & plusieurs barques légères, les gros vaisseaux ne pouvant approcher, faute d'eau.

Ses dispositions étant faites, ce général Anglois pénètre jusqu'au bâtiment de l'régent, tente de l'en-

---

çois avoient en arriere ligne trente quatre hourques : cela est faux, comme il est démontré par la relation détaillée qu'on verra dans les *notes & pièces justificatives*, à la fin de cet ouvrage.

(1) Le 25 Avril 1513.

lever à l'abordage ; mais à peine eſt-il ſauté ſur le gaillard d'avant avec dix-ſept perſonnes, que ſa galère s'en ſépare. On ignore ſi le cable du grapin fut coupé par les François, ou s'il ſe caſſa, ou enfin s'il fut lâché par l'équipage Anglois, pour ſe ſouſtraire au feu des ennemis. Dans l'inſtant de cette ſéparation, l'intrépide Howard & ſa petite troupe, aſſaillis à coup de piques, ſuccombent & ſont obligés de ſe jetter à la mer. Deux matelots ſeuls échappèrent. Alors l'eſcadre légère approche & attaque l'régent, qui l'oblige à ſe retirer avec perte. Férers n'eut pas un meilleur ſuccès ; ayant épuiſé toutes ſes munitions, il fut rejoindre le reſte de la flotte, dont il prit le commandement. Les équipages s'y trouvoient réduits depuis plus d'une ſemaine à une ſeule ration par jour, & étoient tellement dé-

couragés par la perte de leur Amiral, qu'il fallut promptement retourner en Angleterre.

Le chevalier de Prégent ſe hâta de profiter de cette retraite, & fit voile pour les côtes de ce royaume. Séparé par un coup de vent de ſon eſcadre, il ne perdit pas courage, & aborda avec ſon ſeul bâtiment dans le comté de Surrey. Après y avoir fait un butin conſidérable, il ſe retira heureuſement à Breſt, quoique pourſuivi par la flotte de Thomas Howard, qui avoit ſuccédé à ſon frère, dans la charge de grand Amiral. Cette expédition coûta au général François un œil. Il n'en fut pas moins empreſſé de faire quelque nouvelle tentative. L'année ſuivante, ſecondé par Charles l'Artigues, ſon compatriote & grand *capitaine de mer* (2), il pa-

(1) *Dargentré* l. XII. Chap. LXVI.

rut à la vue d'Angleterre, débarqua à la côte de Suffex, & brûla la ville de Brightelaftone. Ce fut fon dernier exploit; ayant éprouvé quelque réfiftance de la part des habitans, il périt dans l'action. Sa mort, en raffurant les Anglois, leur donna affez de hardieffe pour venir infulter la Normandie. Jean Wallop y mit à terre des troupes, qui pillèrent quelques villages, dont la vanité nationale n'a pas manqué de groffir le nombre (1).

Elle eut à s'applaudir d'avantage, lorfque les forces navales de Henri VIII, réunies à celles de Charles Quint, vinrent répandre l'alarme fur les côtes de France. Les ravages qu'elles y commirent ne mériteroient pas cependant d'être rapportés, fi Morlaix, ville alors

(1), *Lediard* hift. nav. l. I Chap. XXII.

riche & commerçante, n'eût pas été leur proie. Sans défenſe & dépourvue de troupes, elle ne put faire aucune réſiſtance. Ces flottes, après avoir manqué leur expédition contre Boulogne, ſe ſéparèrent. Celle d'Angleterre ſe réfugia dans ſes ports, où ne ſe croyant pas en ſûreté, elle chercha à s'y fortifier pour être à l'abri des inſultes des François (1).

Sur la fin de ſon règne, Henri ayant pris Boulogne, François I en entreprit le ſiége, & pour en ſeconder les opérations, il mit à la mer une flotte conſidérable, dont il confia le commandement à l'A-

(1) *Dépêche du Comte de Surrey* pour faire paſſer l'hiver à ſa flotte dans le port de Darmouth, dont il donne la deſcription & les moyens d'en rendre l'approche impoſſible, même aux feux grégeois, *au dépôt de la Tour de Londres.*

miral d'Annebault. Forte de cinquante gros vaisseaux ronds, de cinquante bâtimens légers, & de vingt-cinq galères, venues de la Méditérannée, sous les ordres du baron de la Garde, elle appareilla du Havre, & cingla vers l'isle de Wight, où elle découvrit les ennemis. Soixante gros navires formoient leur armée navale, qui étoit à l'ancre dans le canal de cette isle. Malgré une position aussi avantageuse, & la perte de deux vaisseaux, les plus considérables de sa flotte (1), l'Amiral résolut d'attaquer les Anglois. Auparavant, il divisa son armée en trois escadres; la

(2) *Le Caracon* de 800 tonneaux, *plus beau* navire, selon du Bellay, de la mer du Pouan, & *le meilleur à la voille* qui sauta en l'air dans la rade du havre, *la Maîtresse* qui ayant touché en sortant d'Honfleur, fut renvoyé en France.

première, immédiatement fous fes ordres, au centre; la feconde, à la droite, commandée par le Sieur de Boutières, & la troifième par le baron de Curton à la gauche.

Profitant d'abord du calme, les galères Françoifes canonnèrent les vaiffeaux Anglois, qui étoient au mouillage, avec tant de fuccès, que le bâtiment Amiral, *le grand Henri*, fut fur le point de couler bas. *La Marierofe* n'évita point ce malheur, & de 500 hommes dont fon équipage étoit compofé, il ne s'en fauva que 35. Réduits à la cruelle extrémité de s'échouer, pour n'être pas pris ou engloutis dans les ondes, les Anglois alloient s'y réfoudre, lorfque le vent foufla heureufement pour eux. Ils levèrent l'ancre, & leurs vaiffeaux, appellés ramberges, manœuvrant bien, conftruits de manière à n'être pas maniés par les courans qui

portoient à la côte, attaquèrent à leur tour les galères Françoiſes. Les prenant de la poupe à la proue, ils les mirent dans le plus grand danger, dont elles ne ſe ſeroient pas tirées ſans la valeur & l'habileté de Leon Strozzi, prieur de Capoue. Il revira de bord, fit tête aux ennemis, donna le tems aux galères de ſe mettre en ligne, & à l'amiral de voler à leur ſecours.

Les bancs de ſable qui bordoient la côte, & où les Anglois avoient eſpéré d'attirer leur ennemi, leur ſervirent alors à eux-mêmes d'aſyle. Ils laiſſèrent aux François le champ de bataille & la liberté de faire une deſcente à l'isle de Wight. D'Annebault s'y réſolut, moins dans l'intention de s'en emparer, que pour les engager de nouveau au combat. Il eut d'abord peu de ſuccès ; mais ſes gens s'étant enſuite ralliés, ils mirent en fuite les

troupes Angloifes, & prirent un pofte avantageux, d'où ils auroient pu fe répandre dans toute l'isle & en achever la conquête. On y renonça fur les repréfentations des pilotes, qui craignoient qu'en s'engageant pour un débarquement général dans un canal étroit, où quatre vaiffeaux ne pouvoient pas aller de front, de fe voir maîtrifés par les courans, expofés à de fâcheux abordages, ou forcés de s'échouer fur les bancs des environs.

. Quoiqu'il fût très important dans ces circonftances de s'emparer de l'isle de Wight, d'Annebault, peu exercé au métier de la mer, fe laiffa conduire par l'avis de fes pilotes, ordonna de rembarquer les troupes, & mit à la voile. Les ennemis vinrent fondre fur les François, qui cherchoient à faire de l'eau à la côte pour leurs ga-

lères; mais ils furent vivement repoussés par le prieur de Capoue. Dans une autre occasion, où ils voulurent surprendre des gens qui étoient débarqués sans ordre, la fortune ne les seconda pas d'avantage.

Les vaisseaux François cinglèrent ensuite vers Douvres, pour gagner la rade de Boulogne; mais affalés par un gros vent, ils se trouvèrent contraints de jetter l'ancre près des côtes de l'Angleterre. La flotte de l'ennemi, qui avoit été renforcée & portée jusqu'à cent voiles, crut le moment favorable pour attaquer les François. Elle fit ses efforts pour l'atteindre, & & auroit vraisemblablement détruit son armée, si les vents ne se fussent pas appaisés tout à coup. Pour donner le tems à d'Annebault d'appareiller & de former l'ordre de bataille, le baron de la Garde(1)

(1) Antoine Scalin, connu d'abord

s'avança avec les galères, & gagna l'avantage du vent. Elles soutinrent un engagement de plus de deux heures avec les bâtimens ennemis, qui, ayant été fort maltraités, profitèrent de la nuit pour se réfugier dans leurs ports. L'armée navale de France se retira de son côté, & vint désarmer au Havre, d'où elle étoit partie le 6 juillet mille cinq cent quarante-cinq (1).

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer peuvent donner quelqu'idée des progrès de la marine dans ce siècle. A la vérité, on n'y connoissoit pas toutes les

---

sous le nom de Capitaine Poulain, le seul officier de mer qu'eût alors la France. *Voyez* les addit. de *le Laboureur* au Mém. de *Castelnau* T, II, Chap. II.

(1) Mém. de *Du Bellay* l. X. p. 596. & suiv.

différentes manières de former, de changer & de rétablir les ordres de marche, de bataille & de retraite, en quoi consiste l'art des évolutions; mais on commençoit à savoir règler les mouvemens d'une flotte & la mettre en ligne par divisions. Les armées Françoises & Angloises exécutèrent assez bien quelques manœuvres jusqu'alors ignorées ou du moins très-négligées. L'habileté d'un général se réduisoit depuis long-tems à gagner le vent & à profiter de la marée; d'ailleurs il disposoit au hasard ou fort imparfaitement son armée, soit pour s'opposer à propos aux ennemis, soit pour les enfoncer, les couper, les doubler, les éviter, les forcer au combat, soit enfin pour les poursuivre. Elle n'auroit pu même y réussir, qu'avec peine & beaucoup de confusion, faute de signaux clairs, pré-

cis & multipliés, ſuivant le beſoin. Hormis quelques circonſtances délicates, où des bâtimens légers portoient les ordres du commandant, il paroît que pour les déſigner, on ſe contentoit de déployer certaines voiles, d'allumer des feux, & de tirer un nombre déterminé de coups de canons. On les épargnoit plus que de nos jours. Seulement depuis le règne de Louis XII, on s'étoit aviſé de percer les côtés d'un vaiſſeau pour y placer des batteries. Je crois que les premiers bâtimens qui eurent des ſabords, furent *la Charente & la Cordélière.* Auparavant, quelques pièces de divers calibres miſes ſans diſtinction ſur le pont, à la proue, ou à la poupe, formoient toute l'artillerie d'un vaiſſeau. Le maniement n'en devoit être ni prompt, ni facile, puiſque la flotte d'Angleterre & l'eſcadre des galères

de France, conduite par le baron de la Garde, la première ayant des bâtimens percés comme aujourd'hui, ne tirèrent entr'elles que trois cents coups dans une action *bien chaude*, dit du Bellay, *& de si près, qu'à peine pouvoit-on décharger notre artillerie.*

Ce dernier combat naval fut le dernier du règne d'Henri VIII, qui fit bientôt sa paix avec François I. Il promit de rendre, dans l'espace de huit ans, Boulogne au monarque François, qui s'engagea de son côté à lui payer les arrérages d'un subside en sel de Brouage. Il le lui devoit, suivant le traité de Moore, du 30 juillet, 1525, dans lequel sa valeur annuelle étoit estimée dix-huit mille écus (1). Cette condition prouve combien les Anglois avoient encore peu

(1) *Rymer.* T. XV. p. 93.

d'induſtrie pour ſe procurer les denrées de premier beſoin par des échanges avantageux, & combien les productions de la France leur ont été de tout tems néceſſaires, ſur-tout celles de ſes ſalines, qui deviennent pour elles des mines préférables aux tréſors du nouveau monde. Les François prétendirent que ce ſubſide n'étoit qu'une penſion viagère, qui ceſſoit à la mort d'Henri VIII. Leurs rivaux donnèrent une autre interprétation au ſens des traités, & des conventions (1) faites à ce ſujet avec François I. On choiſit des arbitres pour décider cette queſtion, qui n'en étoit une qu'aux yeux de la jalouſie nationale.

Le court règne, ou la minorité

---

(1) On en trouve deux particulières de l'an 1530, dans le recueil de Rymer, T. XV. p. 266 & 360.

du fils de Henri VIII fut agitée de troubles, dont la France crut devoir profiter, pour rentrer en possession de Boulogne & de son territoire. Afin d'empêcher d'y jetter du secours, Leon Strozzi chercha avec une escadre de douze galères, & quatre vaisseaux, à donner de l'inquiétude aux Anglois. Il s'approcha de leurs côtes, & parut ensuite à la vue de Guernesey. Le capitaine Winter vint s'y trouver. „ Il y eut une action, dit l'impar-
„ tial Hume, qui ne paroît pas
„ avoir été décisive, puisque les
„ historiens des deux nations dif-
„ fèrent si fort entr'eux dans le
„ récit de cet évènement (1) „.
De Thou attribue sans balancer, la victoire aux François, qui, selon un autre écrivain contempo-

(1) *Hist.* d'Angl. T. IX. p. 230. Tr. fr.

rain, prirent, brulèrent & coulèrent bas les vaiſſeaux de leurs ennemis (1). Ceux-ci aſſurent au contraire, que Strozzi perdit dans ce combat 1000 hommes, abandonna pluſieurs de ſes galères & ne put exécuter le projet qu'il avoit de s'emparer des isles de Jerſey & de Guerneſey. Le nombre de ſes troupes qui montoient à plus de 2000 hommes, fait aiſément ſoupçonner ce deſſein. S'il ne l'accomplit pas, on ſeroit tenté de l'attribuer au malheur attaché à ſa maiſon. Son père, victime de ſon amour pour la liberté, avoit cru la trouver dans les horreurs du ſuicide. Le maréchal Pierre, ſon frère, ne fut jamais célèbre que par ſes défaites. Phi-

(1) *Hiſt.* De France, ſous Henri II, François II, Charles IX, & Henri III, attribuée à *Paul-Émile Piguerre*, p. 44.

lippe, son neveu, après avoir été battu & pris par les Espagnols, se vit jetter tout vivant à la mer. Leon, prieur de Capoue n'eut guères un meilleur sort; ayant été tué, comme il alloit reconnoître une bicoque, Scarlino, en Toscane. Quelle fatalité! l'infortune seroit-elle donc quelquefois l'appanage d'une famille & l'attribut inséparable de son nom?

Celui du jeune Roi, Édouard V, étoit moins un heureux présage pour l'Angleterre que ses bonnes qualités. A peine les laissa-t-il entrevoir, qu'il mourut. Pendant son règne, le commerce fit des progrès & la marine prit de nouveaux accroissemens. Les grandes pêches furent encouragées & celle de Terre-Neuve se trouva débarrassée des obstacles qui empêchoient les Anglois de s'y addonner. Ils commencèrent à trafiquer

ſur les côtes d'Afrique; Jean Cabot qu'ils prétendoient leur avoir découvert celle de l'Amérique ſeptentrionale, fut récompenſé dans la perſonne de ſon fils Sébaſtien, qui ſe flattoit de trouver, par le nord d'Europe, ce paſſage, pour aller aux Indes orientales, depuis ſi recherché, & peut-être ſi inutile.

Le mariage de la Reine Marie, qui ſuccéda à Édouard V, avec Philippe II, Roi d'Eſpagne, devint encore favorable aux progrès du commerce des Anglois, par les liaiſons que cette union leur permit de former avec les riches poſſeſſeurs du Pérou & du Mexique. Les connoiſſances qu'elles leur procurèrent, leur firent naître de nouvelles idées, dont le tems & la cupidité ont ſi fort étendu la ſphère. Cette Reine, qui vouloit gagner le cœur inſenſible d'un époux ambitieux, chercha à le

ſeconder dans ſes deſſeins contre la France, en équipant à ſes propres frais, une flotte de cent quarante voiles. Le lord Clinton en prit le commandement & ſe joignit près de l'isle de Vight, à trente vaiſſeaux Hollandois, ſupérieurs par leur grandeur aux ſiens, qui étoient plus légers (1). Avec ce renfort, il s'approcha des côtes de Brétagne, & y débarqua 11000 hommes, qui prirent le Conqueſt. Toute la province étoit menacée d'une invaſion, & l'alarme devenoit générale, lorſque le brave Kaerſimon vola au ſecours de ſon pays. En moins de 12 heures, il raſſemble 12000 hommes de milice, attaque

(1) *Ils ſembloient comme chaſteaux en comparaiſon de ceux d'Angleterre, eſtoient auſſi plus peſans & difficiles à faire voguer.* Dargentré, L. XII. Chap. LXIII.

les ennemis occupés au pillage, & taille en pièces leur arrière-garde. Vachem, qui commandoit les Flamands & les Hollandois, marin habile & expérimenté, fut du nombre des morts. Il avoit été abandonné par les Anglois, & coupé dans sa retraite. Clinton espérant de se venger de cet échec, se montra en plusieurs endroits de la côte; mais par tout veilloit cette généreuse noblesse, qui a toujours sû allier la fidélité respectable due à son Souverain avec l'amour sacré de sa patrie, concilier l'attachement à ses devoirs, avec le zèle pour ses droits, & dont le courage, la fermeté, n'ont jamais eu plus de bornes, que ses glorieux exploits & ses longs services. De pareils défenseurs étoient aussi difficiles à surprendre qu'à vaincre. Les alliés ne tardèrent pas à s'en appercevoir, & se retirèrent. Avant de

rentrer dans leurs ports, ils essuyèrent un coup de vent, qui les maltraita beaucoup. „ Ainsi leur entreprise, ajoute l'historien de
„ Brétagne, qui avoit cousté une
„ incroyable despense & avoit rempli toute la France de frayeur,
„ s'en alla en fumée (1) „.

Il paroît que le but de cette expédition, étoit de s'emparer du port de Brest, dont la possession auroit pu dédommager les Anglois de la perte qu'ils venoient de faire de Calais. Le Duc de Guise, chargé d'en faire le siége, avoit ordonné à tous les armateurs de Xaintonge, de Brétagne, de Normandie & de Picardie, de se mettre en mer, de donner chasse à tous les bâtimens ennemis, ensuite de se réunir dans le canal de Douvres, au commencement du mois

(1) *Dargent.* ib.

de Janvier de cette année, 1558. Tout cela fut exécuté avec autant de bonheur que d'activité, & les corsaires François formèrent une flotte, qui vint se présenter devant le port. Elle en foudroya la principale défense, le fort du Risbank, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre. Par cette perte, la ville se vit sans espoir d'être secourue, & ne tarda point à subir la loi du vainqueur. Si la Reine eût rassemblé une seule escadre, il est certain que tous les bâtimens de ces armateurs eussent été pris ou dissipés, & Henri II ne leur auroit pas du la réduction de Calais, service signalé, dont le patriotisme François a droit de se glorifier.



# HISTOIRE DES PROGRÈS DE LA PUISSANCE NAVALE DE L'ANGLETERRE.

## LIVRE II.

MARIE, pénétrée de douleur, ne furvécut pas long-tems à la perte de Calais (1). Elle mourut

(1) On rapporte que pendant fa maladie, elle s'écrioit fans ceffe : *qu'on ouvre mon cœur, on y trouvera Calais !*

haïe de ses sujets, méprisée de toute l'Europe, & ce qui la tourmentoit d'avantage, négligée de son mari; le trône n'étant point un préservatif contre les dégoûts de l'hymen. Une princesse plus digne d'y monter, lui succéda, & ne pensa d'abord qu'à réparer les maux dont la prodigalité de Henri VIII, son pere, avoit été la cause. Elle y réussit par sa seule économie, sans pressurer son royaume, & sans en fouler les habitans par les funestes opérations d'une politique financière. Sa maxime favorite étoit que l'argent se trouvoit mieux placé dans la poche de ses sujets que dans son échiquier.

Quand les souverains sont économes, leurs sujets sont généreux. C'est alors, que rien ne coûte à l'amour de la patrie, le plus puissant & le plus actif de tous les ressorts. Jamais, sous aucun règne,

on ne vit autant d'efforts & de facrifices de l'intérêt particulier, foit pour défendre l'État ou le venger, foit pour tenter de nouvelles découvertes, ou étendre le commerce de la nation. Cavendish vendit une partie de fes biens & en employa le prix à l'armement de plufieurs vaiffeaux, avec lefquels il fit deux grands voyages, l'un à la mer du fud, l'autre aux Indes Orientales. Raleigh entreprit, à fes frais, ces expéditions lointaines, dont l'iffue lui fut dans la fuite fi funefte. Les voyages de Forbisher devinrent auffi fort peu onéreux à la Reine, qui ne contribua même que pour 60000 livres fterlings, aux dépenfes de la campagne de Lifbonne. Dans celle de Cadix, le comte d'Effex, Effingham, grand Amiral, & les principaux officiers entrèrent pour des fommes confidérables. Drake porta aux ex-

trêmités du monde la gloire du nom Anglois, sans épuiser le trésor public. Il gagna assez pour armer lui seul contre les rébelles d'Irlande, trois vaisseaux de guerre. Combien & avec quel empressement n'en équipèrent pas toutes les villes du royaume, lorsqu'il fut menacé d'une prochaine invasion par les Espagnols ?

Les sujets d'Élisabeth se portèrent enfin, pendant la longue durée de son règne, vers l'objet principal pour lequel ils sembloient être nés. La mer devint leur élément, & tout à coup s'élevèrent dans leur sein plusieurs Amiraux célèbres (1); d'excellens matelots s'y trouvèrent formés & les ports se remplirent

---

(1) *Voyez* en la liste & le détail des leurs actions, dans les vies des Amiraux Anglois, par *Campbell*. T. I.

de vaiſſeaux. Il ne reſta plus qu'à créer une marine royale : pour y parvenir, des arſenaux furent conſtruits, des magaſins pourvus, des munitions navales raſſemblées, &c. Une ſi heureuſe révolution fit décerner à Éliſabeth les titres de Reſtauratrice de la gloire maritime de la nation, & de Reine des mers du nord.

Guidée toujours par les mêmes principes, elle ne fit aucun effort ruineux. La création d'une marine ne lui coûta que de l'économie & du tems. Écoutons ſur ce ſujet Caſtelnau, ambaſſadeur de France, à ſa cour. „ Elle a fait faire, dit-„ il, un grand nombre de vaiſ-„ ſeaux, qui ſont les fortereſſes, „ baſtions, & remparts de ſon „ Eſtat, faiſant tous les deux ans „ faire un grand navire de guerre, „ & ſont eſtat tels vaiſſeaux, de „ ne trouver rien en la mer, qui

„ leur puisse résister. Voilà les bas-
„ timens & palais que la Reine
„ d'Angleterre a commencé depuis
„ son advènement à la couronne,
„ & lesquels elle continue (1) „.

On ne doit pas cependant juger de l'état de la mariñe Angloise de ce tems, par celui où nous la voyons aujourd'hui. La comparaison ne seroit ni juste ni raisonnable. Le nombre, la grandeur & la force des vaisseaux sont toujours à proportion de l'étendue du commerce, des progrès de l'art nautique & des moyens de l'ambition. A la mort d'Élisabeth, toute sa puissance navale consistoit en quarante deux bâtimens de guerre, dont aucun ne pourroit actuellement entrer en ligne. Deux seuls étoient de 1000 tonneaux & trois de 900, tous

(1) Mem. de *Michel de Castelnau*. L. III. Chap. I.

montés de 40 canons. Trois autres de 800 tonneaux, portoient 30 pieces d'artillerie & le reste depuis 700 tonneaux jusqu'à 20, n'auroit pu résister à quelques-unes de nos frégates, ou même à nos corvettes. Dans le traité d'alliance que cette princesse conclut à Bruxelles, le 7 Janvier, 1578, avec les Hollandois, ceux-ci s'engagèrent à lui fournir quarante vaisseaux, dont le moindre devoit être de 40 tonneaux : ce qui prouve assez combien les forces maritimes des peuples de l'Europe étoient encore alors peu considérables.

L'alliance de l'Angleterre fut achetée chèrement par les Hollandois, qui lui cédèrent les villes de Flessingue, de la Brille & de Ramekens. Les secours qu'Élisabeth donna aux calvinistes de France, n'avoient pas été plus désintéressés ; puisqu'elle exigea d'eux qu'ils la

missent en possession du Havre & de Dieppe. On sait comment ses troupes furent chassées de la première de ces importantes places. Elle engagea secrettement le malheureux Montgommery d'équiper une flotte pour soutenir les Rochellois (1); ensuite défendit publiquement de prendre part à son entreprise, déclarant ce général & ceux qui l'accompagnoient, pirates, & ordonnant de les traiter comme tels. Cet honteux artifice ne lui réussit pas, & l'expédition manqua autant par l'imprudence

---

(1) Auparavant, elle s'étoit contentée de leur envoyer *six canons avec poudres, munitions & argent, & le Prince de Condé, pour son remboursement, lui fit délivrer force métail, clockes & laines.* Mém. de Castelnau. *L. VI. Chap. II.* Ce trait, parmi mille autres de la même nature, montre assez le caractère intéressé & la parcimonie d'Élisabeth.

des officiers, que par leurs mauvaises manœuvres (1).

En désavouant cet armement, Elisabeth n'avoit pu en cacher, ni l'objet, ni l'intérêt qu'elle y prenoit ; mais Charles IX se trouvoit hors d'état de se venger ; il se plaignit par foiblesse & dissimula par impuissance. Une pareille conduite ne devoit pas être celle de Philippe II. Deux traités secrets dans lesquels les Anglois

(1) *Fragment* d'une lettre de Richard-Lane, datée de Londres, le 4 Mai 1573, tiré d'un M. S. C. de la bibl. Cotton, & au dépôt de la Tour. Quoique Montgommery n'eût avec lui que dix vaisseaux frêtés en Angleterre, les quarante-cinq ou cinquante autres, qui le suivirent dans cette expédition, étant de la Rochelle ou de Hollande, *Duplex*. Hist. de France, T. IV. p. 655, il fit néanmoins mettre à toute sa flotte pavillon Anglois, en abordant aux côtes du pays d'Aunis.

s'engageoient à fournir des secours d'hommes & d'argent à ses sujets révoltés des Pays-Bas, irritoient encore plus ce prince, que les dévastations commises par Drake, sans aucune déclaration de guerre, en Amérique. Les forces navales de l'Espagne étoient alors supérieures à toutes celles de l'Europe. Le Portugal & ses riches possessions venoient d'être unis à ce royaume, dont le commerce étoit désormais à l'abri des insultes des Turcs & des Barbaresques. La levée du siége de Malte & la défaite de Lepante réduisoient les premiers à ne plus sortir de leurs mers. Les derniers, depuis les pertes successives qu'ils avoient faites des célèbres Barberousse, Dragut & Caramustapha, cessèrent de troubler le monarque Espagnol, qui pouvoit diriger sans crainte tous ses efforts contre l'Angleterre. Il

n'avoit retardé sa vengeance, que pour tâcher de la rendre aussi sûre qu'éclatante.

Il ne se promettoit rien moins que de détrôner Élisabeth & de s'emparer de ses États. Avant que de mettre en œuvre ses moyens, il voulut savoir l'avis de ses ministres. Idiaquez, un des plus sages, ne lui cacha aucun des obstacles qui s'opposoient à l'exécution de ses vastes projets. „ La „ marine seule des Anglois, lui „ dit-il, égale celle de toutes les „ autres nations ensemble & sera „ encore renforcée par les vais- „ seaux des provinces révoltées. „ La flotte d'Espagne, quelque „ considérable qu'elle puisse être, „ sera toujours bien inférieure à „ celle qu'elle aura à combattre „. Par des efforts étonnans, Philippe s'assura bientôt de la supériorité, & n'en devint que plus ardent à

poursuivre son entreprise. Persuadé que l'Angleterre étoit un pays ouvert & réduit à ses défenses naturelles, il comptoit qu'une bataille sur mer, & une sur terre, décideroient entièrement de son sort (1).

Cela étoit alors vrai, comme il l'est encore aujourd'hui ; mais il falloit d'abord que la mer & les vents lui fussent favorables. Ces élémens pouvoient-ils, sans ingratitude, se déclarer contre les Anglois, toujours étudiant leurs caprices, toujours s'y exposant avec tant de courage, toujours luttant contr'eux avec tant d'habileté.

Philippe croyoit être assuré par ses forces navales de la première de ces victoires & faciliter la seconde par le soulèvement des catholiques d'Angleterre. Sixte V,

---

(1) *Hist.* de Philippe II. L. XXI. ann. 1587.

qui

qui occupoit dans ce tems la chaire de St. Pierre, feconda donc fes vues, en fulminant une bulle contre Élifabeth, dans laquelle il délioit fes fujets du ferment de fidélité. Ce pontife faifoit cependant, grand cas de cette princeffe; mais il lui reprochoit avec raifon fes perfécutions & le meurtre de Marie Stuart, attentat inoui, horrible forfait, la tache indélébile d'un beau règne, & le contrepoids de toute fa gloire. Le monarque Efpagnol fe déclara le vengeur de cette victime *innocente* (1) d'une jaloufie infernale

---

(1) Cette épithète n'eft poi · ici hafardée. Il n'eft plus permis de douter de l'innocence de Marie, depuis la publication de l'ouvrage de M. Goodall & les preuves que M. Gaillard en a raffemblées avec tant de fagacité & expofées avec tant de clarté dans fon VII[e] volume de *l'h ft de la rival. de la France & de l'Angleterre.*

& d'une animoſité barbare. En conſéquence, il eſpéra d'engager Jacques, fils & unique héritier de l'infortunée reine d'Écoſſe, à ſe joindre à lui. Ce prince ne ſe laiſſa point éblouir par des offres avantageuſes, & ſe contenta de répondre qu'il *n'attendoit point d'autre traitement du Roi d'Eſpagne que celui promis par Poliphême à Uliſſe, d'être mangé le dernier de ſes compagnons* (1).

Déſeſpérant d'avoir Jacques pour allié, Philippe ſuppoſa que Marie, héritière naturelle du trône d'Angleterre, avoit fait avant de mourir ſur l'échaffaut, un teſtament en ſa faveur. Il n'ignoroit pas qu'un pareil titre ne lui donnoit aucun droit; mais c'étoit un prétexte pour attaquer Éliſabeth. En faut-il d'avantage à l'ambition? Les prépa-

(1) *Camden.* hiſt. ad ann. 1588.

ratifs qu'il fit contre cette princeſſe furent auſſi longs qu'immenſes. On y employa, ſelon les uns, trois ans, & ſept, ſelon d'autres. La Biſcaye, la Caſtille, le Portugal & l'Andalouſie ſe diſputèrent l'honneur de fournir à leur Souverain des galions, dont la grandeur & la force ſurpaſſoient tout ce qu'on avoit vu juſqu'alors. On en remarquoit pluſieurs de 1200 tonneaux. Les équipages y étoient ſur le pont à l'abri de la mouſquéterie. Les œuvres mortes de ces navires ſembloient être à l'épreuve du canon, à cauſe des poutres épaiſſes dont elles avoient été doublées. Les mats, extérieurement couverts de cables & de cordages, enduits de goudron, devoient rendre inutile l'artillerie des ennemis. On avoit pratiqué des chambres, des chapelles, des tours, &c., dans ces bâtimens qu'à peine trois cents rameurs pou-

voient mouvoir (1). Huit étoient montés de 50 canons, la plûpart de bronze. Cinq d'une autre forme, avoient le même nombre de pièces. Vingt caravelles composoient l'escadre légère de cette armée, forte de cent cinquante-deux voiles, & à laquelle on s'empressa trop tôt de donner le surnom d'invincible. Cette espèce de rodomontade, qui, au premier coup d'œil, paroît assez indifférente, mérite cependant d'être blâmée. Elle étoit capable d'inspirer, soit aux chefs, soit aux soldats, une présomption aveugle & une fausse sécurité, au lieu du courage & de la prudence. Les mots seuls font toujours sur l'esprit du commun des hommes une vive impression, que la raison & l'expérience effaçent difficilement.

(1) *Thuan.* hist. ad ann. 1588.

L'esprit de la nation se faisoit encore appercevoir dans le nom que chaque vaisseau portoit. Douze étoient consacrés aux Apôtres, vingt-un se trouvoient distingués par les différens surnoms de la Ste. Vierge, & les noms de ses fêtes, des églises où on l'honoroit d'un culte particulier. Pour ne point s'attirer l'indignation du ciel, les Espagnols avoient défendu de recevoir aucune femme à bord de leur flotte; mais ils la laissoient suivre par des bâtimens remplis de courtisannes. Elles les avoient frêtés à leurs dépens, & se promettoient bien que ces avances leur seroient rendues avec usure par les équipages & l'armée. Les premiers formoient un corps de 8766 matelots & de 2088 esclaves ou forçats. Les troupes destinées au service de la marine & cinq régimens d'infanterie pour le débar-

quement, s'élevoient ensemble à 21855 hommes, sans y comprendre les officiers & 385 gentilshommes volontaires. Peut-être attendoit-on moins de la valeur de ceux-ci, que du zèle de cent moines sous les ordres d'un chef redoutable, D. Martin d'Alarçon, revêtu de l'éminente dignité de vicaire général du St. office. C'étoit lui, qui, avec l'aide de sa glorieuse milice, devoit dégager les Anglois du serment de fidélité, & déclarer leur souveraine illégitime & usurpatrice.

Cette flotte, la plus puissante qu'on eût encore vue, étoit très-bien approvisionnée, & abondamment pourvue de tout, excepté de bons matelots & d'habiles généraux. D. Alvarès de Baçam, marquis de Santa-Cruz, qui s'étoit signalé à la fameuse bataille de Lépante, avoit d'abord été

choisi pour commander cette armée navale; mais il étoit mort pendant l'armement. Philippe ne se ressouvenant plus de ce que lui avoit coûté au commencement de son règne l'incapacité d'un de ses Amiraux (1), jetta les yeux pour remplacer Santa-Cruz, sur le duc de Médina Sidonia, courtisan riche & accrédité, espèce d'hommes qui prennent toujours le luxe pour la dignité, & l'orgueil pour l'honneur. Ce nouveau général étoit bien plus distingué par l'éclat de sa naissance que par ses talens & ses services (2). L'intrigue fait

(1) Le duc de Médina-Coeli qui, devant l'isle de Zerbi, avec une flotte de cent bâtimens chargés de 1400 hommes de troupes, se laissa battre, en 1559, par soixante-quatorze galères Turques, aux ordres de Pialy, qui lui prit trente vaisseaux, & força presque tous les autres à s'échouer.

(2) *Ludovicus Peres Gusmannus Medi-*

se passer des uns, & créer les autres à volonté & suivant ses besoins, le palais des Rois n'étant que trop souvent celui de l'illusion & de l'imposture.

Le commandement des forces de terre étoit réservé au célèbre Alexandre Farnèse, qui remporta moins de victoires & fit moins de conquêtes qu'Alexandre de Macédoine, mais qui, par son habileté & sa science dans les manœuvres de guerre, surpassoit peut-être le héros Grec. Le général de Philippe II avoit fait de grands préparatifs pour recevoir la flotte qui devoit l'escorter. Tout étoit en mouvement dans les Pays-Bas où il commandoit. On y avoit rassemblé

---

*na-Sidoniæ, dux splendore natalium & amplitudine opum quam usu rerum aut scientiâ militari major.* Thuan. *hist.* tom. III. *Ed. Genev.* p. 248.

des munitions immenſes. Rien ne ſembloit échapper à la prévoyance de Farnèſe, juſqu'aux bois néceſſaires à la conſtruction des ponts, à fermer l'entrée des ports, à élever des forts ou des retranchemens, &c., avoient été tranſportés à Nieuport, lieu de l'embarquement. On creuſa, pour épargner les charrois & les accélérer, pluſieurs canaux, entr'autres celui d'Ypres. Tant d'ouvriers y furent employés, qu'en peu de tems il devint navigable. Le deſſein du duc de Parme étoit de conduire par là ſes bâtimens de tranſport depuis Gand & Anvers, juſqu'à Bruges, & d'attendre dans cette dernière ville, l'arrivée du duc de Médina-Sidonia, pour le joindre avec ſes propres troupes (1).

A la vue d'un ſi grand appareil de forces, au milieu de tant de

(1) *Thuan.* hiſt. ad ann. 1588.

préparatifs, & malgré les avis réitérés de la Cour de France, Élisabeth ne croyoit pas l'orage si prêt à fondre sur ses États, & comptoit toujours sur le succès d'un congrès que les Espagnols ne lui avoient proposé que pour la mieux surprendre. C'est à quoi on doit attribuer la lenteur de cette Reine dans ses moyens de défense; ils furent néanmoins efficaces, parce qu'ils étoient fournis par le patriotisme & employés avec autant de prudence que d'habileté. La seule ville de Londres équipa à ses frais trente-huit bâtimens, parmi lesquels on remarquoit l'*Hercule* de 300 tonneaux. Élisabeth en arma trente-quatre, dont le plus fort étoit le *Triumph* de 1100 tonneaux & de 40 pièces de canon. Le reste de la flotte ne montoit qu'à quarante-deux navires, dont la totalité du port ne s'élevoit pas au dessus de

5870 tonneaux (1). On peut juger par là quelle étoit à cette époque, la puissance maritime de l'Angleterre, & quels ont été depuis ses progrès. Nous ne faisons pas mention de quelques vaisseaux destinés seulement à la garde des côtes, ou à servir à la découverte; ils n'étoient comparables qu'à nos plus frêles barques, ou à nos chaloupes.

Cette armée navale, l'unique ressource de l'Angleterre & si inférieure à celle d'Espagne, avoit néanmoins un grand avantage, celui d'être commandée par des chefs habiles. Les Drake, les Hawkins, les Forbisher, noms qui illustrent les fastes de la marine Angloise, étoient à la tête des différentes

(1) *Voyez* l'état des vaisseaux de cette flotte dans *l'hist. navale* d'Angleterre. l. II. Chap. XXV.

escadres ou divisions, & obéissoient tous à Charles Howard, petit fils de Thomas, Duc de Norfolck, célèbre par la victoire qu'il remporta sur les Écossois, & qui descendoit de l'auguste maison des Plantagenets. Si Charles n'avoit pas autant d'expérience que les capitaines dont nous venons de parler, il eut du moins la sagesse de suppléer à ce défaut, en prenant dans les occasions essentielles l'avis du fameux Drake, son vice-Amiral, le plus grand, le plus intrépide & le plus fortuné marin de son siècle.

Les Hollandois n'oublièrent pas les précautions qu'exigeoit d'eux cette conjoncture alarmante. A la vérité, ils n'avoient rien à craindre de l'approche des galions ou galéaces, à cause des bas-fonds

(2) *Grotius* annal. Belg. 120.

qui environnent les côtes ; mais ils appréhendoient que le Duc de Parme ne fît quelqu'entreprise avec ses petits bâtimens, dont le nombre étoit très considérable. Ces nouveaux républicains équipèrent aussi tôt une flotte de quatre-vingt-dix voiles, & fixèrent la croisière, depuis l'embouchure de l'Escaut, jusqu'au pas de Calais ; ce qui, joint au défaut de matelots (1), empêchoit le général Espagnol de se mettre en mer. Ils détachèrent ensuite l'Amiral Lonck avec vingt cinq vaisseaux, pour aller se réunir à l'escadre Angloise de Henri Seimour, qui étoit en station entre Douvres & Calais. Justin de Nassau, Amiral de Zéelande, qui bloquoit l'entrée de l'Escaut, vint aussi se joindre à eux, & leur ame-

(1) *Camden.* annal. regn. Élizab. t. I. ad ann. 1588. *Thuan.* hist. id.

na un renfort de trente-cinq bâtimens de guerre.

Le Duc de Parme s'imaginoit qu'à l'approche de l'armée navale d'Espagne, toutes ces escadres se dissiperoient, ou plutôt s'évanouiroient, comme les légers brouillards du matin, au premier soufle du vent; mais quel dut être son étonnement, lorsqu'il apprit tous les malheurs qu'elle avoit essuyés. Les retards ordinaires à tous les grands préparatifs, fut-tout à ceux de la Cour de Madrid, avoient empêché le Duc de Médina-Sidonia d'appareiller de Lisbonne avant le premier Juin, 1588. A peine eut-il doublé le cap Finisterre, qu'une tempête disperfa sa flotte: malheureux présage de tout ce qui devoit lui arriver. Sa mauvaise fortune ne sembloit que préluder. Plusieurs de ses vaisseaux furent sur le point de périr par l'ignorance de leurs

pilotes & la maladreſſe de leurs matelots. Cependant ils parvinrent malgré toutes leurs avaries au port de la Corogne. Trois ſeulement ne s'y rendirent pas & ne parurent plus. Un forçat Anglois, nommé Gwin, ayant trouvé le moyen de rompre les fers de ſes compagnons, s'étoit emparé avec leur ſecours, du bâtiment ſur lequel il ſe trouvoit, & dont il ſe ſervit pour en attaquer deux autres, qu'il conduiſit en France (1). Cette action de vigueur montre que la liberté veille au ſein même de l'orage, dont elle a quelquefois tout à eſpérer & rien à craindre.

Après avoir radoubé & ragréé ſes vaiſſeaux, Médina-Sidonia mit à la voile & arriva dans la Manche, le 19 juillet. Appercevant

(1) *Camden* annal. regn. Éliſab. T. I. ad. ann. 1588. *Thuan.* hiſt. *id.*

les côtes d'Angleterre, il prit d'abord le Cap Lezard, pour celui de Ram près de Plymouth, enſuite voyant les vaiſſeaux Anglois faire route & ſe retirer en déſordre vers ce dernier port, il réſolut de les y attaquer; mais ils s'échappèrent, & eurent le lendemain avec lui un aſſez long engagement, dans lequel Recalde, ſon vice-Amiral, ſoutint avec plus de gloire que de ſuccès leurs efforts. Partagés en différentes eſcadres, bientôt ils s'enhardirent & commencèrent à l'harceler de toute part dans ſa marche. Leurs bâtimens avoient l'avantage d'être plus légers que les vaiſſeaux Eſpagnols. Ceux-ci étoient de lourdes maſſes, qui, loin de prendre aiſément le vent, alloient à peine vent arrière. Leur grande élevation les mettoit ſouvent en danger d'être coulés bas par le canon des navires Anglois, qui, étant

de bas bord, ne perdoient aucun de leurs coups, au lieu que ceux de leurs adverſaires, étoient tirés en l'air. Howard ayant gouverné pendant la nuit ſur le fanal de l'Amiral Eſpagnol qu'il ne reconnut pas, ſe trouva le matin au milieu de la flotte des ennemis. Moncade, un de ſes meilleurs capitaines, vouloit qu'on attaquât ce vaiſſeau Anglois ; mais le Duc objecta ſes ordres & le laiſſa échapper. Un galion qui portoit l'argent de l'armée ne fut pas auſſi heureux, & tomba peu de jours après entre les mains de Drake, dont la vigilance égaloit le courage. Un autre moins riche n'eut pas un meilleur ſort. Enfin, dans trois différentes actions ou rencontres, le Dieu des combats ne parut jamais favoriſer les armes de Philippe.

L'Amiral de ce prince arrive au

pas de Calais & ſe détermine à mouiller ſur les côtes de France. Des brulots lancés par les Anglois, au milieu des ténèbres de la nuit, jettent la conſternation parmi ſes équipages. On n'attend point ſes ordres, des vaiſſeaux ſe laiſſent aller au gré des vents, vont ſe briſer ſur le rivage ; pluſieurs tombant les uns ſur les autres font de funeſtes abordages & coulent à fond. Ceux qui échappent, ſe diviſent en petites eſcadres, & gagnent à pleines voiles la haute mer. Dans cet affreux déſordre, le bâtiment de Moncade perd ſon gouvernail & s'échoue. Attaqué par pluſieurs pinaſſes Angloiſes, il ſe défend avec vigueur & ne tombe au pouvoir des aſſaillans que quand ſon valeureux Capitaine eſt atteint d'un coup funeſte. Le reſte de la flotte ſe rallie, & jette l'ancre devant Graveline. Howard, Seymour &

Lonck, avec toutes leurs forces réunies, viennent fondre sur cette malheureuse armée, qui, foudroyée par un feu terrible d'artillerie, perd encore trois galions & deux grands vaisseaux. Ce fut alors que Médina-Sidonia, désespérant du succès de son expédition, ne chercha plus à se joindre au Duc de Parme, & ne pensa qu'à sa retraite. De combien de nouveaux malheurs ne fut-elle pas accompagnée ?

Une horrible tempête, qui dura trois jours, mit le comble à tant de désastres. La crainte d'être attaqués dans leur retraite, avoit engagé les vaisseaux Espagnols de serrer leur ligne, ce qui les fit la plûpart entrechoquer les uns contre les autres, si vivement, que plusieurs furent submergés. Ceux qui purent mieux résister à ces terribles abordages, & aux efforts réunis des vagues & des vents, se

difperfèrent. Mais comme leur mâture étoit trop élevée, quelques-uns la perdirent, & vinrent fe brifer contre les rochers de Norwège ou fur les côtes d'Écoffe.

Le calme étant furvenu, Médina-Sidonia fit la revue de fes forces, & fe trouva n'avoir pas plus de cent vingt voiles. De l'avis du confeil de guerre, il prit la route d'Efpagne, doubla les Orcades, & entra dans la mer d'Irlande. Au bout de fix jours, il fut furpris pendant la nuit, d'une nouvelle tempête, qui ne finit que le lendemain, à midi. Un coup de vent d'Oueft pouffa vingt-fept de fes vaiffeaux fur les bas fonds & les rivages d'Irlande. On en compta plus d'un qui vinrent s'y fracaffer. Les foldats & les matelots échappés à la rage des flots, n'eurent pas long-tems à s'applaudir de leur bonne fortune; ils furent bientôt

mis à mort par ordre du vice-Roi. Pour excuser cet acte de barbarie, on prétendit qu'il auroit été dangereux d'user de clémence envers un si grand nombre d'ennemis, dans un pays où il y avoit tant de catholiques romains, mécontens & prêts à se revolter (1); mais de quel secours pouvoient leur être des malheureux, sauvés tout récemment du naufrage, renfermés dans d'étroites prisons?

Le Duc de Médina-Sidonia, après avoir lutté contre bien des dangers, arriva en Espagne, où il fut suivi des débris de sa flotte.

---

(1) *Camden* ad ann. 1588. Nous voudrions oublier que Grotius ait approuvé cette raison, *Annal. Belg.* p. 123. Quelle n'est pas la force des préjugés nationaux? Ils ont engagé ce sage écrivain à parler contre ses véritables principes. *Voyez* son traité *de jure belli*, L. III. Chap. IV.

La fortune parut ne les voir échapper qu'à regret, &, en abandonnant ſa proie, voulut encore lui faire ſentir qu'elle ne reſpectoit aucun aſyle. Le feu prit dans le port à deux grands galions, & les réduiſit en cendres, ſans qu'on pût l'en empêcher. Les Eſpagnols ne comptent pas vraiſemblablement la perte de ces deux bâtimens parmi les trente-deux qu'ils aſſurent que cette campagne leur coûta (1). Leur récit n'eſt point conforme à celui des Anglois, qui réduiſent à quarante-ſix le nombre des vaiſſeaux qui ſe ſauvèrent (2). Le préſident de Thou n'en parle même que de trente-trois. On ne s'accorde pas d'avantage ſur la perte des hommes, que les vaincus ne portent

(1) *Jean de Ferréras.* hiſt. d'Eſpagne. p. XV. ſiècle XVI. année 1588.
(2) *Lediard.* hiſt. nav. l. II. c. XXV.

qu'à 10000 hommes, tandis que leurs adverſaires la font monter beaucoup plus haut. Nous ne prononçons pas ſur ce dernier calcul; mais à l'égard du premier, nous penſons que le témoignage des Eſpagnols doit être rejetté comme étant formellement contredit par les détails qu'ils nous ont eux-mêmes tranſmis. Avant de ſortir du port de Lisbonne, la flotte d'Eſpagne ſembloit avoir déjà épuiſé les tréſors de cette monarchie. On évaluoit les frais de ſon armement à cent vingt millions de ducats, c'eſt-à-dire, environ deux cent quatre-vingts millions tournois. Cette ſomme eſt exorbitante pour un tems, où la maſſe du numéraire n'égaloit pas celle d'aujourd'hui. Il eſt donc permis de douter de la vérité de ce fait, quoique de Thou l'ait rapporté, comme lui ayant été certifié par Bernardin de Men-

doza, Ambaſſadeur de S. M. C. en France.

Toute la perte des Anglois ſe réduiſit, ſelon eux, à un ſeul vaiſſeau, & à 100 hommes, dont l'équipage étoit composé. Cela n'eſt pas vraiſemblable. Ils avoient eſſuyé pluſieurs combats particuliers, & la même tempête, qui avoit fait périr ſur les côtes d'Écoſſe & d'Irlande une partie de la flotte Eſpagnole. Si Éliſabeth chercha à cacher ce qui lui en avoit coûté pour être délivrée de ce formidable armement, elle ſut du moins ſe dédommager de cette eſpèce de contrainte, en faiſant éclater ſa joie d'une manière peu décente, & avec cette vaine oſtentation, le foible ordinaire des perſonnes de ſon ſexe. Elle parut quelque tems oublier ce qu'elle devoit à la fortune, ou pour m'exprimer exactement, à la Providence divine. Le Doyen de

de St. Paul osa le lui rappeller, dans un sermon prononcé en sa présence, & où il prit pour texte ces paroles du Psalmiste : *Si Dieu ne garde la cité, celui, au soin duquel elle est confiée, veille inutilement à sa conservation.* La Reine avoit trop de pénétration pour ne pas sentir l'allusion, & trop de sagesse pour ne pas profiter de cette leçon : elle fit frapper une médaille, sur laquelle on voyoit des vaisseaux battus de l'orage, qui tomboient les uns sur les autres, avec cette noble & pieuse inscription : AFLAVIT DEUS ET DISSIPANTUR. *Dieu a soufflé, & ils sont dissipés.*

Philippe montra plus de grandeur d'ame, peut-être moins difficile à perdre par le choc des revers, qu'au faîte de la prospérité. Occupé à dicter une lettre, lorsqu'on lui apprit le désastre de son armée, il ne discontinua que pour

dire : *Je l'avois envoyé combattre les Anglois, non les vents & les flots.* Suivant la remarque d'un historien philosophe, ces paroles mériteroient notre admiration, „ si le courage d'un Souverain consistoit à se montrer insensible, „ lorsque ses sujets périssent pour „ lui ; sur-tout s'il n'a pas prévu „ qu'il y a des flots & des vents „ sur l'Océan (1) ". Le président de Thou rapporte que le Duc de Médina-Sidonia fut disgracié & eut ordre de ne plus paroître à la cour (2). Strada & Ferrèras assurent le

---

(1) *L'Abbé de Condillac*, cours d'éduc. hist. modern. T. XIII. p. 351.

(2) *Sidonius in Hispaniam reversus, quamquam nulla ipsius culpa esset, tamen imputato ei fati, seu mortalitatis damno, à Philippi conspectu abstinere jussus, domum secessit.* p. 248. De Thou veut excuser dans ce passage le duc de Médina-Sidonia, qu'il blâme ensuite, p.

contraire. Ce dernier dit que le Roi écrivit au Duc une lettre de remercîment, reconnoiſſant que ce qui dépend des élémens ne peut jamais être imputé aux hommes(3). Diego de Valdez, qui avoit porté l'Amiral Eſpagnol à s'écarter des inſtructions de ſon maître, fut condamné à ſon retour à une priſon perpétuelle dans le château de St. André. Philippe ſe contenta de cette punition, & ſembla ne ſe rappeller ſon infortune, que pour ordonner aux prélats de ſon royaume de faire rendre au ciel des actions publiques de grace. La conſternation étoit néanmoins générale & chacun avoit à pleurer

---

251, de ne pas s'être conformé aux inſtructions de ſa cour; faute à laquelle il rapporte tous les malheurs de ce Général.

(3) *Ferreras.* hiſt. d'Eſpag. *ſupr. cit.*

un époux, un père ou un fils, enfin ses plus proches parens; tout étoit en deuil. Le Roi qui auroit du le prendre & ne le quitter jamais, en abrégea la durée, cherchant sans doute à imiter la conduite du sénat de Rome, après la bataille de Cannes; mais ce qui étoit héroïque chez l'un cessoit de l'être chez l'autre. Ce prince ne vouloit que soulager son orgueil, blessé par le spectacle de ces marques lugubres de sa honte.

La perte de la grande flotte que Philippe destinoit à envahir l'Angleterre est une époque trop remarquable dans l'histoire navale de ce royaume, pour ne pas s'y arrêter. Le chevalier Guillaume Monson a fait sur cet évènement des réflexions si judicieuses, que nous croyons devoir les rapporter. Lorsque le Duc de Médina-Sidonia, dit l'Amiral Anglois que l'on vient

de nommer, fut informé de l'état de notre flotte, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe promît de nous ſurprendre, encore moins qu'il le tentât. Si ſon entrepriſe eût réuſſi, il en auroit retiré de grands avantages. Nos forces navales détruites, il étoit le maître de la deſcente, l'objet eſſentiel de celui qui fait une invaſion. Quand même le ſuccès auroit été tel qu'il deſiroit, il étoit toujours coupable d'avoir tranſgreſſé ſes ordres. Une action heureuſe à la guerre ne juſtifie point une démarche blâmable en elle-même, qu'un revers ne manque jamais d'aggraver.

Si les inſtructions de Philippe avoient été ſuivies, la flotte Eſpagnole rangeoit les côtes de France, arrivoit au pas de Calais, ſans que nous en euſſions été informés, & avant que nos vaiſſeaux, qui mouilloient dans la rade de Plymouth,

nous euſſent pu ſecourir à cauſe de leur éloignement. Quoique le Duc de Parme ne fût pas alors prêt, il auroit eu le tems de ſe préparer. Trente bâtimens Hollandois n'étoient pas en état d'empêcher ſa jonction avec Médina-Sidonia. Une fois faite, la deſcente devenoit très-facile, & je laiſſe à penſer quelles en auroient été les ſuites. Mais la Providence voulut que les flottes ſe rencontraſſent, que l'ennemi fût battu, qu'il perdît ſes ancres dans la rade de Calais, que le Duc de Parme ne pût le joindre, enfin qu'ils fuſſent jettés ſur les côtes d'Écoſſe & d'Irlande.

A la vérité, continue le même Amiral, nous vainquîmes ; mais nous euſſions pu retirer de plus grands avantages de la victoire. Par ſa défaite, tous les deſſeins de l'ennemi étoient avortés & tou-

tes ses espérances trompées. Le duc de Médina-Sidonia déterminé par son confesseur à se rendre, si on l'eût attaqué au pas de Calais, auroit entraîné vraisemblablement, par son exemple, le reste de son armée. Malheureusement nous le laissâmes échapper ; faute qu'on ne doit pas imputer à la négligence de notre Amiral ; le manque de poudre & de boulets en fut l'unique cause, & nous obligea de revenir. On perdit encore une autre occasion favorable en pensant trop tard à envoyer une partie de notre flotte dans les ports d'Irlande. Les Espagnols se trouvant forcés à prendre cette route, il ne nous eût pas été difficile d'en venir à boût, après tous les malheurs qu'ils avoient essuyés (1).

(1) Mém. de *Guillaume Monson* p. 157. Cet Amiral servit avec distinction sous le règne d'Élisabeth & de Jac-

Élisabeth chercha bientôt à s'en prévaloir. Elle obtint facilement de son parlement deux subsides à la fois, & les employa à des préparatifs de vengeance. Elle augmenta ses forces navales, assigna pour leur entretien jusqu'à 8970 livres sterlings (1), & mit à la mer plusieurs escadres, commandées par des chefs habiles. Drake & le Chevalier Norris, profitant de la retraite de Médina-Sidonia, parurent à la vue des côtes d'Espagne, & y répandirent la terreur. Les Hollandois vinrent

---

ques I, & mourut sous celui de Charles I. Ses traités ou mémoires intéressans par les mémoires historiques qu'ils contiennent, deviennent précieux par les réflexions dont ils sont remplis. Campbell nous a donné un abrégé de la vie de cet habile marin, parmi celles des Amiraux célèbres d'Angleterre. *Voyez* tom. II. C. II.

(1) *Camden*, ad ann. 1590.

les y joindre, & formèrent avec eux une flotte de quatre-vingt quatre voiles. Quoique ce puiſſant armement n'eût pas tout le ſuccès qu'on en devoit attendre, il ne fut pas néanmoins un vain épouvantail. Vigo brûlé, la baſſe-ville de la Corogne emportée, les fauxbourgs de Lisbonne ſaccagés, & la priſe d'un grand nombre de bâtimens marchands firent ſentir à l'Eſpagne ce qu'elle avoit à craindre de l'union de pareils ennemis. Des expéditions heureuſes & lucratives dans le nouveau monde & aux Indes ſuivirent ces premiers exploits. Philippe II dut alors ſe rappeller du diſcours du ſage Idiaquez, dans lequel il lui avoit annoncé que ſi ſon entrepriſe échouoit, Éliſabeth ne redoutant plus rien pour ſes États, joindroit ſes vaiſſeaux à ceux des provinces révoltées des Pays-Bas, & causeroit

beaucoup de dommage aux possessions Espagnoles, tant en Europe qu'en Amérique.

Ce fut de cette dernière partie du monde que les Anglois emportèrent des richesses qu'ils durent à leur seule valeur. Il seroit trop long d'entrer dans les détails de toutes leurs expéditions. Ils montrent moins les progrès de leur puissance navale, que leur avidité pour le besoin & la foiblesse de l'Espagne. La plûpart n'étoient que des avanturiers, dignes d'être comparés aux Flibustiers. Comme ceux-ci, ils n'avoient d'autre but que de piller & de ravager. Leur témérité, ou leur courage suppléoit toujours chez eux au défaut de forces & à leur petit nombre. Des actions d'éclat & d'une valeur inouie rendirent également célèbres les uns & les autres, en deux époques différentes. On se rappelle avec étonnement du combat que

le vice-Amiral Richard Grenvill ſoutint ſur les côtes de la Floride avec un ſeul vaiſſeau contre quarante-quatre, pendant quinze heures. Épuiſé d'hommes, accablé de laſſitude & lui-même bleſſé grièvement, il eut encore honte de ſe rendre, & fut ſe cacher avec gloire, dans l'aſyle ordinaire de la lâcheté, le fond de cale. On ne l'en retira que pour lui accorder une capitulation avantageuſe & le voir expirer de douleur d'avoir été contraint de baiſſer ſon pavillon (1). Si les armateurs du règne d'Éliſabeth reſſemblèrent aux Flibuſtiers par leur audace, ils n'en différèrent point quelquefois par leur férocité : mais on ne les a pas jugés avec la même rigueur, parce que les premiers avoient l'aveu de leur Souveraine, quoiqu'ils

(1) *Thuan.* hiſt. ad ann. 1591.

ne fussent autorisés par aucune déclaration formelle de guerre (1), & que les seconds fussent toujours désavoués & proscrits.

La plus importante des expéditions du règne d'Élisabeth contre les vastes États de Philippe, est celle de Cadix. Le Lord Howard, grand Amiral, commandoit la flotte qui étoit de cent cinquante voiles, & à laquelle se joignirent vingt-quatre bâtimens Hollandois. Les troupes de débarquement, au nombre de 8000 hommes, étoient aux ordres du fameux comte d'Essex, qui, s'arrachant des bras d'Élisabeth, s'engagea, malgré elle,

(1) Philippe avoit seulement donné ordre en 1586, d'arrêter dans ses ports toutes les marchandises & les vaisseaux des Anglois. C'étoit une représaille ; les biens des Espagnols avoient été saisis en Angleterre dès l'an 1572. *Voyez* Rymer, t. XV. p. 715.

dans cette entreprise. „ Je veux, „ écrivoit-il, l'exécuter en dépit „ de tout, ou à une heure d'avis, „ de Général, devenir Moine (1) „. A la vue de ce grand armement, l'alarme fut générale, les Espagnols, quoique surpris, se disposèrent néanmoins à une vigoureuse résistance. Le fort de Puntal qui défendoit l'intérieur de la baye, fut d'abord enlevé, les vaisseaux qui s'y trouvoient, embossés, ne purent plus soutenir les efforts des ennemis, qui s'avancèrent pour attaquer la ville. Une sortie des habitans n'ayant point réussi, les Anglois entrèrent pèle-mèle avec eux dans la place. Après l'avoir pillée & saccagée, Howard obligea le Comte d'Essex de l'abandonner & appareilla pour retourner en An-

(1) Lettre à son secrétaire du 10 Février, 1596.

gleterre. L'Europe entière applaudit à ce ſuccès (1), l'ambition cruelle & injuſte de Philippe le faiſant regarder comme l'ennemi commun.

La perte de ce Prince fut immenſe. Lorſque les Anglois ſe préſentèrent devant Cadix, il y avoit dans le port ou la rade de cette ville, trente-ſix bâtimens pour l'Amérique, richement chargés, trente vaiſſeaux de guerre & un grand convoi pour avitailler une flotte conſidérable, qu'on équipoit à Liſbonne, & avec laquelle on devoit faire une nouvelle tentative contre l'Angleterre. Une partie de ces navires furent brûlés par ordre du

---

(1) Les Vénitiens, en l'apprenant, dirent de la reine: *O che donna, ſe foſſa chriſtiana!* Tout le monde avoit dans la bouche ces mots: *Omne malum ab Hiſpaniâ, omne bonum ab Aquilone.* Mém. de *Birch*, &c.

Duc de Médina-Sidonia qui ne pouvoit fuir sa destinée, celle d'être toujours le spectateur des malheurs de sa patrie, & l'instrument de sa mauvaise fortune. D'autres s'échouèrent, ou coulèrent à fond ; quelques-uns tombèrent au pouvoir des Anglois ; ce que coûta tout ce désastre, fut évalué à vingt millions de ducats.

L'arrivée d'une riche flotte d'Amérique mit Philippe en état d'armer encore cent vingt-huit vaisseaux, dans la même année 1596, & nonobstant l'approche de l'hiver, il leur ordonna de mettre à la voile sous les ordres du grand Sénéchal de Castille, Martin de Padilla. Ce Général, guères plus heureux que Médina-Sidonia, se vit presqu'à la sortie du Ferol, le 27 octobre, assailli par une violente tempête, dans laquelle quarante de ses bâtimens périrent avec toute

leur cargaiſon & leur équipage. Il ſe trouva forcé par là de renoncer à ſon expédition, qui avoit pour but de ſoutenir les rébelles d'Irlande. On portoit dans ce royaume une quantité prodigieuſe de munitions, de vivres, de matériaux même, pour conſtruire des forts & un corps de 14000 hommes de troupes auxiliaires.

Ce nouveau revers ſembloit mettre le comble aux malheurs de l'Eſpagne; Philippe, croyant avoir le moyen de les réparer, donna l'exemple le plus funeſte aux Souverains : il en vint à la plus terrible extrêmité, où une injuſte politique puiſſe réduire un État, celle d'une banqueroute. Il ſupprima tous les payemens & refuſa d'acquitter toutes les lettres de change par un édit, qui fit manquer les prin-

(1) Daté du Pardo le 20 novembre,

cipaux banquiers d'Italie, d'Allemagne & des Pays-Bas. Ainsi débarrassé de ses créanciers, son trésor fournit sans peine, l'année suivante, aux frais d'un troisième armement. Le Ciel pouvoit-il le favoriser? Padilla, qui conduisoit encore cette flotte, croyoit déjà toucher à sa destination, lorsqu'à trente lieues des côtes d'Angleterre, les vents se déchaînèrent contre lui avec tant de furie, que tous ses vaisseaux furent dispersés ou engloutis dans le sein des ondes (1).

Par quelle fatalité le conseil de Madrid faisoit-il toujours les mêmes fautes? pourquoi pensoit-on à équiper des flottes, quand on

---

1596. *Il Re d'Espagna è fallito*, ce fut le cri général de l'Italie. Les Gènois ayant pressé ce prince de leur donner du moins le 55 pour cent; il ne leur en offrit que le 45.

(2) *Ferreras* hist. d'Espag. ann. 1597.

auroit dû les désarmer, ou à les mettre en mer quand elles devoient être dans le port ? Si les ordres de Philippe eussent été plus sages & moins contraires à l'expérience, il est à présumer que ses vastes desseins n'auroient pas été si aisément avortés. Loin de les soupçonner, Élisabeth ignoroit jusqu'aux grands préparatifs qu'on faisoit contr'elle. „ Cette princesse „ & ses sujets, dit un écrivain „ Anglois, enorgueillis du succès „ qu'avoit eu l'entreprise de Cadix, étoient dans une aussi grande „ sécurité, que s'ils eussent porté „ un coup mortel à la marine & à la „ puissance du Roi d'Espagne " (1).

Les élémens, en se déclarant toujours contre ce Prince, sembloient vouloir assurer l'empire des

---

(1) *Watson.* hist. de Philippe II. t. IV. p. 265.

mers aux Anglois. Leur conduite à l'égard des autres peuples, prouve que dès lors ils commencèrent à exercer fur eux leur defpotifme & à abufer de leur profpérité ; ils n'eurent même aucun ménagement pour leurs plus anciens alliés, les habitans des villes Anféatiques. On fait qu'au règne d'Édouard I, ils avoient formé une compagnie fous le nom *Still Yard*, qui étoit parvenue infenfiblement à faire tout le commerce des isles Britanniques. Elle en avoit exporté pendant l'année 1552, jufqu'à 50000 pièces de drap ; tandis que tous les négocians en avoient à peine débité 1100. La jaloufie de ces derniers fe réveilla, & pour les favorifer, le gouvernement révoqua les dangereux priviléges dont ces villes jouiffoient. Malgré cette perte, elles confervoient encore des liaifons contraires aux pro-

grès du commerce & de la marine de ce royaume. Élifabeth cherchoit l'occafion de les rompre par quelque coup d'éclat. C'eft vraifemblablement par fes ordres que Drake faifit dans le port de Lifbonne foixante de leurs vaiffeaux marchands. Elles ne purent jamais en obtenir la reftitution, & en portèrent leurs plaintes à la diette de l'empire. Le Roi de Pologne, ayant follicité envain pour Dantzick, fe vengea de ce refus, en faifant chaffer les facteurs de la compagnie Angloife *de marchands avanturiers*, de toute l'Allemagne, dont les ports furent fermés à leurs navires. L'Empereur Rodolphe n'embraffa pas avec moins de chaleur l'intérêt de fes fujets, fur-tout des Fuggers. Les ancêtres de ces illuftres commerçans, avoient fi généreufement fecouru Charles quint

(1), qu'ils méritoient bien eux-mêmes, cette marque singulière de reconnoissance, espèce de dette, dont les Souverains acquittent rarement leurs prédécesseurs.

La mésintelligence entre l'équité & la force éclate en tous les lieux, mais particulièrement sur la mer, où la fureur de l'ambition le dispute toujours à la rage des flots. La prépondérance maritime de l'Angleterre se fit bientôt sentir aux nations de l'Europe. Le Dannemark, la Hollande & la France, ne furent guères mieux traités que les villes Anséatiques, & ne cessèrent point de se plaindre des déprédations dont leurs négocians étoient fréquemment la victime (2).

(1) On se rappelle qu'un d'eux jetta au feu, en présence de ce prince, tous les billets qu'il lui avoit faits, & dont la valeur étoit très-considérable.

(2) *Rymer*, t. XXI. p. 105, 169, 355, &c., &c.

Élifabeth tenta de réprimer par une proclamation les pirates, & nomma des commiffaires pour prononcer fur la validité des prifes; ce dernier moyen étoit peu efficace, l'intérêt national n'ayant point de contrepoids dans les balances de la juftice, dépofées au gré de l'autorité, entre les mains de juges partiaux. De pareilles caufes ne devroient jamais être portées que devant un tribunal permanent & neutre, qui feroit établi, non dans une place de commerce, mais feulement dans une ville indépendante. On choifiroit les députés de tous les peuples de l'Europe, pour membres de ce confeil amphyctionique, dont l'entrée ne pourroit être interdite qu'aux repréfentans des parties intéreffées. Cet établiffement feroit aujourd'hui d'autant plus néceffaire, que la fûreté & la liberté de la navigation font

devenues les principaux objets de notre politique. Combien de prétextes n'ôteroit-il pas à des guerres toujours renaissantes ? S'il n'en tarissoit pas la source, peut-être les rendroit-il moins fréquentes.

Les brigandages maritimes des Anglois continuèrent cependant jusqu'à la mort d'Élisabeth. Les François ne cessèrent pas d'y être exposés, malgré les efforts au moins apparens de cette princesse pour les en garantir, lorsqu'unie avec Henri IV, elle cherchoit à lui donner des marques de son amitié. C'est ce qui l'engagea à charger le Lord Howard & ses collègues de règler avec les commissaires de la France, la manière de juger les pirates (1). Les Amiraux de la Reine se conformèrent quelquefois à ses vues équitables & pacifiques. Le che-

(1) *Rymer.* tom XVI. p. 425.

valier Guillaume Monſon ayant rencontré des vaiſſeaux marchands François, qui alloient à Lisbonne, port alors ennemi, il ſe contenta de les obliger à s'en retourner directement chez eux, ſans toucher aux côtes d'Eſpagne. Toutes les nations civiliſées devroient avoir entr'elles de ſemblables procédés, quand elles ſe trouvent malheureuſement forcées de gêner la liberté générale du commerce. Il y auroit toujours moins de danger pour elles, à les écouter qu'à s'en écarter; l'injùre ne fait que précéder la vengeance.

La guerre contre les Eſpagnols duroit encore, & ils étoient toujours malheureux. La perte de pluſieurs de leurs vaiſſeaux richement chargés, l'entière défaite de leur eſcadre de galères ſur les côtes de Flandre, & la reddition des troupes qu'ils avoient miſes en garniſon

nison à Kingsale, furent les derniers exploits du règne d'Élisabeth. Cette princesse, après avoir jetté les premiers & les vrais fondemens de la puissance maritime de sa nation, n'eut pas le tems de l'assurer avant sa mort, par un traité de paix solide & avantageux. Son successeur, Jacques I, s'embarrassa peu de le conclure, mais il fit cesser toutes les hostilités, en retirant des mains des armateurs, toutes leurs commissions, & ordonnant que les vaisseaux pris depuis le 24 avril, 1603, seroient restitués à l'Espagne.

Cette déclaration suffisoit pour rétablir la paix, puisque la guerre s'étoit faite pendant 20 ans, sans avoir été déclarée par aucun manifeste ou quelqu'autre acte public. Si par cette conduite, Jacques n'acquéroit pas de la gloire, son honneur étoit du moins à couvert.

Pourquoi voulut-il, bientôt après, le perdre dans un traité, où il abandonna lâchement la caufe des Provinces-Unies (1) ? S'il n'eût pas été enfuite leur médiateur, on l'auroit accufé avec affez de vraifemblance de craindre que l'augmentation de leur puiffance & les progrès rapides de leur commerce ne s'oppofaffent à fes prétentions fur l'empire des mers. Elles fe manifeftèrent dans une occafion remarquable, celle de l'ambaffade de Sully, qui vint de la part de Henri IV, pour le féliciter fur fon avènement au trône d'Angleterre & renouveller avec lui les anciens traités.

Deux bâtimens Anglois étoient

(1) Ce traité fut conclu à Londres, le 18 Août, 1604. Des particuliers fe permirent encore des actes d'hoftilité, que le Roi crut dévoir arrêter par une nouvelle proclamation du 8 juillet, 1605.

venus à Calais au devant de Sully qui s'y embarqua pour témoigner à leurs officiers ſa confiance. Les perſonnes de ſa ſuite paſſèrent ſur des vaiſſeaux Hollandois & ſur ceux que de Vic, vice-amiral de Brétagne, & Gouverneur de cette place, avoit équipés. Étant arrivé le premier, & ayant débarqué à Douvres tous les paſſagers, il s'en retournoit, lorſqu'il rencontra l'Amiral Anglois, qu'il ſalua d'un coup de canon en arborant ſon pavillon. Celui-ci fit auſſi-tôt pointer ſon artillerie contre lui avec menace de le couler à fond s'il ne le baiſſoit pas. Il ſe ſervit de pluſieurs termes offenſans, & exigea ce dernier ſalut comme un honneur qui étoit dû, diſoit-il, au Roi ſon maître, en qualité de ſouverain des mers. De Vic céda à la violence par le conſeil de Sully, qui ſe plaignit de cette inſulte.

Le président de Thou nous assure que Jacques la répara. Il étoit naturel de s'y attendre, après la conclusion d'un traité, où les deux Rois se donnèrent mutuellement des marques d'une amitié fraternelle.

L'ambassade des villes Anséatiques n'eut pas un aussi heureux succès ; Jacques la reçut mal & refusa la ratification de leurs priviléges, dont il sentoit les fâcheux inconvéniens pour ses États. Il avoit encore moins à craindre des Hollandois. Cependant moins alarmé des progrès des leur commerce qu'offensé de leurs prétentions d'égalité maritime, il arma, au printems de l'année 1604, plusieurs vaisseaux aux ordres de Guillaume Monson, pour faire respecter son pavillon. Cette escadre continua de mettre à la voile tous les ans dans la même saison. Les inf-

tructions de son commandant portoient d'exiger le salut du pavillon & de maintenir les prétendus droits du monarque Anglois (1). Le plus important étoit celui qu'il revendiquoit sur la pêche du hareng, à l'ogine de la quelle il est nécessaire ici de remonter.

Sous le règne d'Alfred, vers l'an 836, les Hollandois commencèrent à envoyer des vaisseaux en Écosse pour y acheter des harengs. Cela dura jusqu'au XIV^e^. siècle, où s'étant brouillés avec les Écossois, ils en firent eux-mêmes la pêche. Depuis cette époque, ses accroissemens furent si rapides & ses profits tellement multipliés, qu'on la regarda comme la première source des richesses de la Hollande. Elle devint le berceau de sa marine

(1) *Campbell.* Vies des Amiraux Anglois. tom. II. C. I.

& la pépinière de ſes matelots. Cette pêche, & toutes celles auxquelles les ſujets des Provinces-Unies s'adonnoient étoient très-floriſſantes (1) à l'avènement de Jacques I. Les grands avantages qu'elles en retiroient, réveillèrent l'ancienne jalouſie de ce prince.

N'étant encore que Roi d'Écoſſe, il n'avoit rien oublié pour empêcher, qu'une branche auſſi précieuſe d'induſtrie & de commerce ne fût enlevée à ſes ſujets ſur leurs propres côtes. Il obligea les Hollandois de ne pas s'en approcher à la diſtance de plus de huit milles, pour que leurs filets n'interceptaſſent pas, comme auparavant, tout le poiſſon. Parvenu au trône d'Angleterre, il interdiſit aux étrangers la pêche de ſes trois Royaumes, & déclara qu'il s'oppoſeroit à tous ceux qui

(2) *Voyez* la note n° VI.

entreprendroient d'en uſurper ou partager le droit, le regardant comme un des plus eſſentiels de ſa couronne, comme le plus évident, à cauſe de la ſouveraineté qu'il prétendoit avoir ſur toutes les mers Britanniques. Il établit des commiſſaires à Londres & à Édimbourg, en les chargeant de n'accorder la liberté de la pêche, que moyennant une certaine ſomme.

Les Hollandois diſſimulèrent le chagrin que leur cauſoient de pareils règlemens. Ils firent d'abord ſemblant de s'y ſoumettre, pour ne pas interrompre une négociation importante qu'ils avoient entamée, & dont le réſultat fut deux traités. Dans le premier, Jacques promettoit de leur fournir un ſecours de vingt navires de guerre, & de 6000 hommes de troupes ; dans le ſecond, les États généraux ſe reconnurent débiteurs envers ce Prince, de la

ſomme de 818408 livres ſterlings, dont ils s'engagèrent de payer tous les ans 60000, après la concluſion de la paix. Ces deux affaires ayant été terminées à leur ſatisfaction, ils refuſèrent auſſi tôt le payement de la taxe ſur les harengs, & donnèrent de fortes eſcortes à leurs bâtimens pêcheurs, pour les mettre à l'abri d'inſultes. Ces précautions leur réuſſirent ſi bien, que leur nombre doubla en 1609 (1), c'eſt-à-dire, dans l'année qui ſuivit celle ou ſe conclurent les deux traités dont nous venons de parler.

Jacques parut oublier cette conduite, ou n'y faire aucune attention, afin de s'occuper entièrement des diſputes de théologie qu'il chériſſoit. Un livre de Vorſtius ſur les matières obſcures de la grace ani-

(1) Voyez *le commerce* de la Hollande, tom I. p. 287.

ma le zèle de ce prince controversiste. Non content d'avoir fait brûler cet ouvrage, il exigea des États généraux, qu'ils en poursuivissent l'auteur comme hérétique. A cette demande singuliere & à la hauteur avec laquelle elle étoit faite, ils n'opposèrent que de la prudence & de la modération. Sans outrager l'humanité, ils satisfirent Jacques, & surent ménager son esprit avec tant d'adresse, qu'il se détermina, peu d'années après, à leur rendre les villes de Flessingue, de la Brille & le fort de Ramenkens: places qui les tenoient dans la dépendance de l'Angleterre.

Le succès de cette négociation fut dû à l'habileté de Barneveld, & devint la cause de sa mort. Jacques reconnoissant bientôt la faute qu'il venoit de faire, en conçut un si vif ressentiment contre ce grand homme, qu'il travailla sourdement à le per-

dre, & la Hollande ne craignit pas de voir exécuter par la main du bourreau, dans la vieilleſſe la plus vénérable, le plus illuſtre de ſes fondateurs. On a remarqué avec raiſon que la reconnoiſſance n'eſt pas la vertu des républiques. Nous dirons plus, l'ingratitude eſt auſſi inhérante aux conſtitutions démocratiques que la jalouſie aux États ariſtocratiques. L'une & l'autre de ces injuſtes paſſions deviennent ſi ſouvent le mobile de ces gouvernemens, qu'elles en paroiſſent les ſeuls reſſorts. Combien d'innocentes victimes n'ont-elles pas immolées? Combien n'ont-elles pas fait dreſſer d'échaffauts au lieu de monumens, & ſuccéder de ſupplices aux triomphes? Ils n'appartient qu'à l'amour de la patrie d'effacer le ſouvenir de tant d'injuſtices & de cruautés.

Le repentir que Jacques eut d'avoir rendu les villes de ſûreté aux

Hollandois, non seulement l'anima contre Barneveld, mais encore l'indispofa à l'égard de ces républicains. Il chercha de nouveau à troubler leur pêche, & sur leurs plaintes réitérées, son ministre écrivit (1) à son ambassadeur à la Haye, en ces termes : „ S. M. B. veut bien „ faire savoir aux États Généraux „ que le Roi d'Espagne lui a demandé la permission de laisser „ pêcher dans les mers Britanniques, & que le Roi de France „ desire qu'on accorde la même „ chose à quelques vaisseaux, pour „ l'entretien de sa propre Maison.... Sa Majesté leur déclare „ encore qu'il connoît les loix, & „ les droits de son royaume, & „ que ce n'est ni d'eux ni de leur „ Grotius qu'il apprendra les ma-

(1) Le 21 Décembre, vieux stile, 1618.

„ ximes du droit des gens.... En-
„ fin il les menace, s'ils ne recon-
„ noiſſent pas la légitimité de ſes
„ prétentions, comme font tous
„ les princes de la chrétienté,
„ qu'il pourroit bien leur arriver
„ qu'avec leur inflexibilité & leur
„ *mare liberum*, ils fuſſent bien-
„ tôt réduits à n'avoir ni terres,
„ ni république". Sous ce regne, toutes les affaires ſe terminoient d'une manière pacifique, ou par des diſputes d'école. Jacques ſe contenta d'une reconnoiſſance verbale, & fit travailler Selden à une réponſe à l'ouvrage de Grotius qui l'avoit plus ému, que toutes les inſultes, de la part des Hollandois, même celle d'Amboine.

Ces républicains n'avoient vu qu'avec douleur les Anglois s'établir dans cette isle, une des Moluques, pour partager avec eux le riche commerce des épiceries. Le

caractère pusillanime de Jacques leur étoit trop connu, pour qu'ils craignissent les suites de son juste ressentiment. Ils firent donc avec sécurité, de leur intérêt la règle de leurs démarches; & avec impunité, de leur jalousie mercantille, la mesure de leurs procédés (1). Contents de s'être délivrés de si dangereux rivaux & de voisins aussi entreprenans, ils ne s'embarrassèrent ni de leurs plaintes, ni de leurs réclamations.

Pour tâcher de prévenir de semblables démêlés, on avoit établi quelques années auparavant, une commission (2), chargée non seulement de règler les objets relatifs

---

(1) Voyez sur cette affaire d'Amboine *Lediard*. hist. nav. l. III. C. XIX; *Basnage*. Annales des Provinces Unies, tom I. p. 129, &c.

(2) Du 29 Décembre, 1614. L'affaire d'Amboine est de 1623.

au commerce des Indes Orientales, mais encore, tout ce qui concernoit la pêche de la baleine, ſur les côtes du Grouenland. Ce ſont les Baſques & les Biſcayens qui ont appris la manière de pêcher ce poiſſon & de s'en ſervir, ſoit aux Hollandois, ſoit à leurs rivaux. Ces derniers en ſentirent bientôt l'importance, & la compagnie de Moſcovie, qui avoit alors le privilége excluſif de cette pêche, réſolut d'en priver les ſujets des États Généraux. En conſéquence, elle expédia pour le Grouenland, treize gros vaiſſeaux armés, & deux pinaſſes; mais ils y trouvèrent malheureuſement dix-huit bâtimens Hollandois, dont quelques-uns portoient juſqu'à trente canons. Cette précaution, & d'autres actes de vigueur empêchèrent la Hollande d'être troublée dans la poſſeſſion de cette pêche. Le Parlement d'An-

gleterre n'a pu encore la lui enlever, malgré les encouragemens qu'il a donnés aux armateurs par des gratifications considérables, quoiqu'il ait accordé aux équipages plusieurs priviléges, comme l'exemption de la presse, & le droit de naturalité pour les matelots étrangers. Leur économie sur mer a assuré aux sujets des Provinces-Unies ce que la foiblesse de Jacques leur avoit laissé prendre.

Elles ne cessèrent de traverser les projets de ce prince sur le commerce des Indes. Leur compagnie n'oublia rien pour détruire celle que l'Angleterre venoit d'établir, & pour lui faire abandonner ses comptoirs. C'étoient, pour ainsi dire, les premiers fondemens de cet empire si précaire, si odieux, qui devoit flétrir un jour le nom Britannique en Asie. Ils furent jettés à peu près dans le même tems que

ceux des colonies de l'Amérique, la nouvelle Angleterre, Newplymouth, St. Chriſtophe, la Barbade, &c. La ſeule impulſion donnée par Éliſabeth entraînoit tous les eſprits vers ces établiſſemens, & les portoit ſans ceſſe à de nouvelles entrepriſes, auxquelles la navigation devoit ſes progrès. La puiſſance navale de l'Angleterre en auroit reçu de rapides accroiſſemens, ſi Jacques eût ſû profiter de ces heureuſes circonſtances. Mais les anciens vaiſſeaux pourriſſoient inutilement dans les ports, & ce Prince n'en fit conſtruire pendant tout ſon règne que neuf, qui portoient de 150 à 300 hommes d'équipage. La plus forte eſcadre qu'il mit à la mer fut celle de l'Amiral Manſel qu'il envoya contre les Algériens. Elle étoit compoſée de ſix vaiſſeaux de 600 à 660 tonneaux, montés de quarante pièces de ca-

non, de deux de 400 à 500 tonneaux, & de trente quatre à trente six canons, enfin de douze bâtimens marchands armés en guerre, depuis 100 jusqu'à 300 tonneaux & ayant depuis douze jusqu'à vingt-quatre pièces d'artillerie.

L'infortuné Charles I, pour réparer la faute de son pere, ordonna la construction de dix-huit vaisseaux, dont quatre étoient remarquables par leur grandeur, quoiqu'ils n'eussent chacun que 250 hommes d'équipage. Ses sujets se portèrent avec le même empressement qu'auparavant, à fonder de nouvelles colonies. L'origine de celles de Massachusset, de Maryland, de Connecticut, de Neuf-Hawen &c., remonte à ce règne malheureux. Malgré ses accroissemens de possessions, de commerce, & de forces navales, ce Prince vit diminuer ses troupes & sa marine

par ſon entrepriſe infructueuſe ſur Cadix, qui lui coûta plus de 3000 hommes, & pluſieurs bâtimens. Quatre vingts compoſoient ſa flotte aux ordres du Comte d'Eſſex, qui ne penſa pas même à intercepter les riches galions qu'on attendoit du Bréſil. Cette expédition, dit Monſon, n'auroit pas manqué de réuſſir, ſi elle eût été projettée avec autant de ſageſſe qu'elle fut commencée & continuée avec imprudence. Mais la fortune ne l'auroit pas permis; elle ſembloit vouloir par des revers continuels préparer Charles à l'affreuſe cataſtrophe qui termina ſa vie. Le malheur que lui fit eſſuyer la mauvaiſe conduite de ſon favori à l'isle de Rhé, & devant la Rochelle, eut des ſuites pour ſa nation, qu'il étoit bien éloigné de prévoir.

Soit dépit amoureux, ſoit ambition, Buckingham réſolut de ſe-

courir les Rochellois. Quoique la guerre ne fût pas déclarée, il y en avoit depuis long-tems des femences que ce favori, loin d'étouffer, fous le règne précédent, n'avoit cherché qu'à fomenter. Soubife ayant armé une efcadre, ne ceffoit de défoler le commerce de France, amenoit & vendoit fes prifes dans les ports d'Angleterre. Souvent Louis XIII s'en étoit plaint; mais on ne lui avoit jamais donné aucune fatisfaction. On fut même jufqu'à arrêter fans motifs tous les bâtimens François. En haine du favori, non par amour de la juftice, le parlement défaprouva cette conduite, & l'obligea de venir en perfonne lui en rendre compte. Buckingham parut déterminé auffi tôt de mettre en liberté les navires François; mais il ne vouloit que gagner du tems; & l'ordre qu'il donna de les relâcher n'é-

toit qu'un moyen pour en ſurprendre d'autres. Le même bâtiment Anglois, qui porta la nouvelle de cette réſolution apparente à Calais, oſa s'emparer de trois vaiſſeaux dans la rade de ce port (1). Cet acte inoui d'hoſtilité, & de perfidie fut déſapprouvé hautement par toute la nation. Si au lieu de quelques légères repréſailles, la Cour de France, comme lui conſeilloit ſon ambaſſadeur à Londres, avoit fait des démarches de vigueur, dont le ſuccès ne pouvoit être douteux, dans l'état de criſe & de foibleſſe où ſe trouvoit alors l'Angleterre (1), on auroit évité les alarmes, & les dépenſes que cauſèrent les tentatives du miniſtre Britannique.

La flotte qu'il commandoit en en perſonne, mit à la voile de Portſ-

(1) Voyez la note n°. VII.
(2) Voyez la note n°. VIII.

mouth (1). De 90 bâtimens dont elle étoit composée, il n'en arriva que 60 à l'isle de Rhé. Le reste venoit d'être dissipé par la tempête, & ne parut que quelques jours après, ce qui donna aux François le tems de se reconnoître. Le brave Thoiras attendit les ennemis à la descente, les repoussa d'abord; mais foudroyé par le canon des vaisseaux, il se trouva ensuite forcé de se retirer dans la ville & le fort de St. Martin. Buckingham l'y bloqua, & l'auroit contraint bientôt à se rendre, sans les secours que la générosité & la bravoure Françoise lui donnèrent. Les Basques avoient armé à leurs frais trente fluttes ou pinasses pour le service de leur Roi. Seize aux ordres du capitaine Vallin, traversèrent l'armée navale des Anglois, portèrent

(1) Le 7 juin, 1627.

aux assiégés des munitions de toute espèce, & s'en retournèrent chargés de malades, & de blessés. La disette se faisant pourtant encore sentir dans la place, un de ses compatriotes, Andouin, la ravitailla avec une flotille de trente bâtimens, malgré une forte estacade que les ennemis avoient faite à l'entrée du port. Un seul traversier commandé par le brave Razilly, tomba en leur pouvoir. Comme ils y entroient, ils entendirent l'ordre de mettre le feu aux poudres, & promirent la vie à tout l'équipage. Mais à peine furent-ils revenus de leur crainte, qu'ils égorgèrent de sang froid, & jettèrent à la mer les matelots & les soldats François. Il n'y eut que les officiers d'épargnés. L'atrocité d'un pareil traitement appelloit la vengeance : Thoiras pouvoit-il mieux l'exercer qu'en repoussant les assaillans dans une attaque gé-

nérale ? La perte qu'ils y essuyèrent les affoiblit, & ayant encore été défaits par Schomberg, ils se virent réduits à chercher leur salut dans une prompte retraite.

Denbigh, beau-frère de Buckingham, fut envoyé l'année suivante pour faire une nouvelle tentative avec une flotte de cinquante vaisseaux. Il en rencontra vingt, aux ordres du commandeur de Valençai, qui le repoussèrent. Le général Anglois, peu découragé de cet échec, fit dire aux Rochellois qu'il couleroit à fond cette escadre, dès que le vent & la marée le lui permettroient. L'un & l'autre lui devinrent favorables ; mais il n'osa en profiter, & se retira dans ses ports. Une troisième flotte, que Buckingham lui-même devoit monter, s'il eût pu éviter sa cruelle destinée, mit à la voile, sous les ordres de Lindsey, & tenta inu-

tilement de rompre la fameuſe digue de Pompée Targon. L'Amiral de Charles I n'arriva que pour être témoin de la reddition de la Rochelle, & pour eſſuyer une violente tempête. Quatorze de ſes vaiſſeaux furent engloutis par les vagues, & pluſieurs autres jettés ſur la côte de l'isle d'Aix. Le défaut d'agrès & de cordages dont ils n'avoient pas été aſſez pourvus, en partant d'Angleterre, les expoſa à ce naufrage, & le rendit preſqu'inévitable.

„ Le commerce des Anglois,
„ dit M. Hume, qui avoit reçu
„ de rudes atteintes de la guerre
„ d'Eſpagne, étoit tout à fait
„ anéanti par celle de France. Cet-
„ te gloire militaire qui leur avoit
„ été tranſmiſe par leurs ancêtres
„ recevoit une douloureuſe tache
„ de deux expéditions (celles de Ca-
„ dix & celle de la Rochelle) mal-
„ heu-

„ heureuſes & mal conduites. A „ peine ſe trouvoit-il une famille „ illuſtre qui n'eût à pleurer la „ perte d'un fils ou d'un frère, par „ l'une ou l'autre de ces diſgraces „ (1) ". Elles avoient été précédées par des efforts ruineux, qui avoient obligé Charles à exiger le droit de tonnage & de pondage. Cette taxe, depuis Henri VI, avoit été accordée pour l'entretien de la marine aux Rois ſes ſucceſſeurs, mais ſeulement pendant leur vie. Le parlement voulut mettre des bornes à la durée de ſon exaction ; ce qui fut la ſource ou le premier prétexte de ces troubles régicides, dont nous ſommes heureuſement diſpenſés de parler.

Nous avons dit que Charles II ne prévit pas les ſuites de ſon ex-

---

(1) Hiſt. d'Anglet. tom. XIV. p. 72.

pédition de la Rochelle. On n'insulte impunément qu'un peuple lâche & corrompu ; chez les autres, la vengeance réveille bientôt la politique. L'appareil des forces navales que l'Angleterre avoit envoyées au ſecours des calviniſtes révoltés, fit ſentir à la France la néceſſité d'avoir une marine. Jamais elle n'en avoit été plus dépourvue. Henri IV ayant voulu armer un vaiſſeau de 300 tonneaux, & une patache de 25, fut obligé de recourir à un capitaine marchand de Bordeaux, Jean Lopez, qui exigea le cautionnement du Chancelier de Chiverny, & de l'Amiral de Montmorenci. Quand les Anglois eurent réſolu d'aider les Rochellois, & que l'entrée de leur port eut été interdite aux navires François, Louis XIII, après cette eſpèce de déclaration de guerre, ne trouva point d'autre moyen pour protéger le com-

merce de ses sujets, que de leur défendre de mettre à la mer aucun vaisseau (1). Il n'en avoit pas un seul qui fût en état de donner chasse aux corsaires, dont les côtes de son royaume étoient infestées. Il fallut en acheter des Hollandois un, qu'on donna au Maréchal de Thoiras (2). Nommé chef & surintendant de la navigation, Richelieu sentit toute l'étendue des ressources de sa patrie, & ce qu'il devoit en attendre pour lui faire prendre, parmi les Puissances maritimes de l'Europe, la place que la nature lui avoit marquée par l'heureuse position de ses provinces de ses ports. Ce grand ministre ordonna de rassembler des bois, de bâtir des maga-

(1) Déclar. du 9 Novembre 1625.
(2) Histoire de ce Maréchal, L. I. C. IX.

ſins, & d'acheter des vaiſſeaux. Il en fit conſtruire pluſieurs, entr'autres la *couronne*, de 120 pieds de quille, & percée pour 72 pièces de canon. Il frappa d'étonnement les marins de ce tems là, qui regardèrent ce bâtiment comme le plus grand effort de l'art (1). Charles Morieu de Dieppe en dirigea la conſtruction, à la Roche Bernard ſur la Vilaine, & employa pour l'achever tant de bois, que la Ducheſſe de Rohan, ne pouvant l'imaginer, dit : *j'aurois cru que les deux forêts de M. de Rohan, qu'on aſſure avoir été employées à ce vaiſſeau, euſſent été plus grandes, que je ne les vois.* Dans l'eſpace de deux ans, on parvint à former une eſca-

(1) Voyez en la deſcription dans *l'hydrograph.* Du P. Fournier, L. I, C. XXXI.

dre de vingt-trois navires de guerre, mouillés à la rade de Breſt, juſqu'alors la retraite de quelques miſérables pêcheurs. C'eſt à de pareils efforts que la France dut, ſous ce règne, pluſieurs victoires navales & les avantages ſignalés que remportèrent ſur les Eſpagnols Pont-Courlai général des galères, Sourdis, archevêque de Bordeaux, & le Marquis de Brèzé (1)

Charles auroit pu reculer l'épargne de ce premier rétabliſſement de la marine Françoiſe, s'il eût moins cherché à fomenter les guerres inteſtines de ſes voiſins, qu'à étouffer dans ſes propres États le germe naiſſant des troubles qui le conduiſirent à perdre la vie ſur un

(1) Le P. Fournier nous a conſervé des détails précieux ſur toutes ces campagnes. *Hydrogr.* L. VI. Chap. XXXIV, XXXV, XXXVI, &c.

échaffaut. Ces agitations inteſtines ſembloient devoir, non ſeulement arrêter les progrès de la marine Angloiſe, mais encore rendre inutiles ceux qu'elle avoit faits juſqu'alors. On verra qu'au contraire elle devint très-floriſſante, & qu'elle ſe releva, ſi j'oſe le dire, ſur les débris enſanglantés du trône.





# *HISTOIRE*
## DES PROGRÈS
*DE*
## LA PUISSANCE NAVALE
*DE*
## L'ANGLETERRE.

### LIVRE III.

CROMWEL, en courbant la tête de ſes complices ſous un joug de fer, avoit à craindre que la haine ne réveillât chez eux de dangereux remords;c'eſt pourquoi il réſolut d'occuper par une guerre étrangère l'eſprit de ſa nation inquiete. On ne pou-

voit lui plaire d'avantage qu'en abattant la puiſſance maritime des Hollandois. Depuis la mort d'Éliſabeth, le trident de Neptune avoit paſſé entre leurs mains, & ſa poſſeſſion venoit de leur être aſſurée par la victoire ſignalée de Tromp ſur la grande flotte des Eſpagnols. Elle étoit deſtinée à porter la guerre en Suède & à s'emparer de tout le commerce du Nord, au moment que le vaſte édifice de leur empire crouloit de toutes parts en Europe. Les deſſeins de l'orgueil humilié reſſemblent aux vains efforts d'un fébricitant; les uns & les autres conduiſent également au délire.

L'union du Portugal avec l'Eſpagne n'avoit été favorable qu'aux ennemis de ce dernier royaume. Les Hollandois en profitèrent pour ſe rendre maîtres des places dont le premier État jouiſſoit dans les

Indes Orientales, depuis leur découverte. Par ces conquêtes & par l'usage qu'ils en furent faire, ces nouveaux républicains acquirent bientôt des richesses, dont l'industrie ne cessoit chaque jour d'accroître la masse. Devenus les facteurs de toutes les nations, ils voyoient déjà leur pays être le centre & l'entrepôt du commerce presque du monde entier. Le lucre mercantille étoit l'ame de leurs entreprises, & tout chez eux avoit vers cet objet une tendance irrésistible. Rien ne donne mieux à connoître la disposition générale des esprits que cette réponse d'un négotiant aux magistrats d'Amsterdam, qui lui reprochoient d'avoir porté aux Espagnols, les ennemis alors de la France, des munitions de guerre: *Comme citoyen de cette ville, j'ai le droit de faire le commerce par tout, & si pour gagner, il falloit traverser l'enfer, je hasarderois*

*volontiers d'y brûler les voiles de mon vaiſſeau.*

Partager cette opulence nationale ſans l'avoir achetée au prix de ſon ſang, & par de longs travaux, parut d'abord à Cromwel un deſſein digne de lui. Pour y réuſſir, il employa la voie de la négotiation, & propoſa aux Provinces-Unies de ne former avec la Grande-Brétagne qu'une même république. Il donnoit à ce changement le nom de *coalition*, pour ſignifier que les deux États s'accroitroient & ſe fortifieroient mutuellement en s'uniſſant. On reconnoît aiſément ſon caractère au diſcours qu'il tint aux ambaſſadeurs Hollandois. „ Le motif de ce deſſein, „ leur dit ce tyran hypocrite, eſt „ de mieux réſiſter aux ennemis „ de notre ſainte réformation. La „ gloire de Dieu que je me ſuis „ propoſée pour unique but de mes

„ actions passées, doit vous être
„ un garant bien sûr de la pureté
„ de mes intentions ".

Après cette singulière ouverture, qui fut reçue comme elle le méritoit, Cromwel fit renaître les anciennes prétentions de sa patrie à l'empire des mers. Elle l'avoit acquis, selon lui, à la pointe de l'épée, sur toutes les nations, & ne pouvoit souffrir qu'il parût sur l'Océan d'autre pavillon que le sien. On ne tarda pas à commettre des hostilités. Les Anglois les commencèrent par la prise de deux cents vaisseaux. Martin Tromp, selon eux, avoit fait mettre à la poupe de son vaisseau, un balais ou une branche de bouleau, pour marquer que son projet étoit de nettoyer les mers (1). Ayant ren-

(1) *Gumble*, hist. du Général Monk, L. I, C. IV.

contré quelques bâtimens de sa nation, poursuivis par une escadre Angloise, il voulut les empêcher de tomber entre les mains de Black, qui la commandoit. Celui-ci; sous prétexte d'exiger le salut, envoya trois volées de canons aux Hollandois, qui les essuyèrent avant de riposter. Ils auroient remporté tout l'avantage, si leur Amiral avoit pu mettre en ligne ses vaisseaux.

Au bruit de ce combat, les habitans des provinces de Kent & de Supholck, furent tellement alarmés, que plusieurs abandonnèrent leurs maisons & vinrent au parlement représenter le danger auquel il étoient exposés, leur pays étant le plus propre à faire une descente. Cromwel chercha à les rassurer; il écrivit à cette occasion à Black, cette lettre singulière: „ il y va de votre honneur, &

„ de celui de tous vos braves capi-
„ taines, de renvoyer ces grenouil-
„ les, (les Hollandois) dans leurs
„ marais, & de ne pas souffrir
„ qu'elles nous importunent plus
„ long-tems par leur croasse-
„ ment „.

La populace, toujours insolente, quand elle n'a rien à craindre, ne fut pas mue à Londres par les mêmes sentimens que les habitans de Kent & de Suffolk. Elle prit les armes, & courut tumultueusement à Chelsea, pour y mettre à mort les ambassadeurs Hollandois. Cromwel épargna à sa patrie la honte d'un pareil attentat, & écouta patiemment les discours que de nouveaux envoyés des États généraux prononcèrent devant le parlement. Ils tachèrent d'y faire sentir le danger que couroient les deux nations, de rompre les liens qui les unissoient, & annoncèrent

que si cela arrivoit de l'une & de l'autre, la ruine étoit également inévitable. „ Ne ferons-nous pas „ alors, s'écrièrent-ils, ces enfans, „ qui naquirent de la terre, & „ qui se détruisirent eux-mêmes, „ comme l'histoire de Cadmus „ nous l'apprend ? . . . . . . Des „ écrivains ont fort judicieusement „ comparé nos républiques à deux „ cruches de terre, flottantes sur „ la mer avec ces mots : *Si colli-* „ *dimur, frangimur ;* Si nous nous „ heurtons l'une contre l'autre, „ nous sommes brisées „. Cette éloquence Batavique ne fit pas un grand effet. Le parlement, toujours l'organe de Cromwel, ne répondit, peu de tems après, que par des reproches. Il les accusa d'avoir armé cent cinquante vaisseaux dans l'intention „ de ravir „ à l'Angleterre, les anciennes „ prérogatives, les droits qu'elle

„ avoit ſur les mers ; il ajouta :
„ qu'ils n'avoient en vue que la
„ deſtruction de ſes flottes, qui
„ étoient aprés Dieu leur unique
„ barrière & leur plus ferme rem-
„ part „.

Pendant toutes ces négociations, les armateurs Anglois continuoient leurs déprédations. Rien ne pouvoit leur être plus favorable que cet état d'indéciſion, qui a ſi ſouvent enchaîné toutes les forces de la Hollande. Enfin, Tromp eut ordre de mettre à la voile ; mais une horrible tempête diſſipa ſes vaiſſeaux, & l'empêcha de ſauver la flottille des pêcheurs du hareng, que l'Amiral Eſcuë détruiſit entièrement. Irrités par ce malheur, les États généraux ôtèrent le commandement de leur flotte au brave Tromp, qu'ils vouloient rendre reſponſable des caprices de la fortune. Que d'injuſtices les républi-

ques n'ont pas commises, envers les grands hommes à qui elles devoient leur salut & leur gloire ?

Les forces navales de l'Angleterre furent mises sous les ordres de Black, le plus grand Amiral qu'elle ait vu naître dans son sein „ Ce „ fut lui, dit Clarendon, qui le „ premier, apprit aux marins à „ mépriser les forts & les batteries, „ placés à l'entrée des ports & „ sur les côtes, pour en défendre „ les approches. Il inspira aux „ matelots un courage extraor- „ dinaire, & leur persuada qu'ils „ pourroient exécuter tout ce qu'ils „ oseroient entreprendre (1) „. L'exemple de Lucullus & du grand Condé ont montré que la nature peut seule créer des Généraux de terre ; mais il paroissoit impossible qu'elle formât des Amiraux, sans

(1) Hist. de la rébellion, p. 681.

le fecours de l'expérience, quand Black parut. Il avoit 45 ans, lorfqu'il prit le commandement des flottes de fa patrie, & n'avoit jamais fervi fur mer, avant cette époque de fa vie.

Sa gloire, à la vérité, eût été moins grande, mais fes fuccès auroient été plus décidés, s'il n'avoit pas eu à combattre les Tromp, les Evertzen & les Ruiter. Ce dernier commençoit alors à fe faire une réputation. On lui donna une efcadre à commander, dont les vaiffeaux n'étoient armés que de 30 à 40 canons (1), & montés d'un petit nombre de foldats & de matelots. Les Anglois avoient au contraire plufieurs bâtimens de 60 canons & de 700 hommes

(1) Celui qu'il montoit, *le Neptune*, n'avoit que 28 canons & 134 hommes d'équipage.

d'équipage (1). L'impartial Hume reconnoît que tous les ſuccès des forces Angloiſes étoient dus particulièrement à la grandeur de leurs bâtimens ; „ avantage que toute „ l'habileté & la bravoure des Ami„ raux Hollandois ne put com„ penſer. La taxe des vaiſſeaux, „ continue cet hiſtorien, cette im„ poſition, qui avoit excité tant „ de plaintes, juſte, à quelques „ égards, avoit donné le pouvoir „ au dernier Roi de mettre la „ marine Angloiſe dans une ſitua„ tion, où jamais elle n'avoit été „ ſous aucun des règnes précédens, „ & lui avoit fait riſquer de conſ„ truire des vaiſſeaux d'une gran„ deur, dont on n'avoit pas en„ core l'uſage en Europe „. Malgré leur ſupériorité, Ruiter atta-

(1) *Baſnage* Annal. des Provinces-Unies, T. I. p. 259.

qua les Anglois devant Plymouth, & après les avoir forcés à la retraite, il auroit brûlé ou enlevé dans ce port, les vaiſſeaux de ſes ennemis, ſi un vent de Sud-Eſt ne l'en eût empêché.

Les Anglois reparurent, & Black ſe meſura avec de Vitte, Ruiter & Tromp, qui avoit repris le commandement. Il y eut deux combats; dans le premier, l'Amiral Anglois vint fondre, vent arrière, ſur la flotte Hollandoiſe, qui ne put ni former l'ordre de bataille, ni ſe rallier; dans le ſecond, Black ayant été bleſſé, ſon eſcadre, quoique ſupérieure (1), prit chaſſe & ne ſe déroba à la pourſuite des ennemis qu'à la faveur de la nuit. Si l'arrière-garde des Hollandois eût ſecondé, dans cette dernière

(1) Il avoit quarante vaiſſeaux contre trente.

action, Tromp, celui-ci auroit remporté une victoire signalée.

On fut mécontent en Angleterre de la conduite de Black; mais Cromwel lui rendit justice & assembla une flotte de soixante-dix vaisseaux, dont il lui donna le commandement. Celle de Hollande étoit aussi forte, & fut rencontrée entre Portland & Boulogne, ayant sous son escorte deux cents bâtimens marchands. Pour ne pas les risquer, Tromp, qui avoit l'avantage du vent, sembloit devoir éviter l'action; néanmoins, il s'y engagea, de crainte que le vent ne changeât. Après avoir divisé son armée en trois Escadres, il fondit sur l'ennemi dont les tenèbres de la nuit purent seules le séparer. Les Anglois ayant reçu un renfort de seize vaisseaux, le lendemain, il rangea les siens en demi-lune & fit passer son convoi du vent

au milieu de ſa flotte. Ce fut en cet ordre qu'il ſoutint tous les efforts de Blak, qui auroient été entièrement vains, ſi quelques Capitaines Hollandois n'euſſent pas quitté leur poſte. S'appercevant que les Frégates ennemies pénétroient alors dans les brèches que ces lâches déſerteurs avoient laiſſées, Tromp ſe forma de nouveau en bataille & combattit encore juſqu'à la nuit,qui lui donna le tems de ſe remettre en ordre de retraite. Le troiſième jour, malgré quelques canonnades des ennemis, il rentra dans ſes ports, n'ayant plus ni poudre, ni boulets, mais amenant avec lui preſque tout le riche convoi qui avoit été confié à ſa vigilance.

Les relations Angloiſes firent monter la perte des Hollandois à quarante bâtimens, dont huit coulèrent bas. Ceux-ci n'en convinrent point, & réduiſirent ce

nombre à 24. Selon eux, il en coûta aux Anglois 12 vaiſſeaux, dont ſept n'arrivèrent au port que pour y être condamnés. Tromp & Ruiter ſe diſputèrent dans ces trois célèbres journées le prix de la valeur. Jamais on n'avoit vu un feu ſi terrible que celui qui ſortit du vaiſſeau de ce premier Amiral (1). Il eut bientôt le plaiſir d'apprendre que Black avoit hâté ſa retraite & étoit venu mouiller à l'isle de Vyght.

Ce Général avoua que ſes ennemis eurent, le premier jour, tout l'avantage, parce qu'ils étoient au vent. Enſuite, il écrivit au parlement en ces termes : „ Dieu a

(1) On remarque qu'on avoit tiré, dans un ſeul jour, 800 coups de canon, & qu'une pièce de fonte près de la pouppe avoit été déchargée 70 fois. *Mém. de Corneille Tromp.* T. I. p. 94.

„ combattu pour nous, contre „ un ennemi, que nous avons „ totalement détruit, en trois fu- „ rieuſes rencontres. Deux jours „ auparavant, nous étions en prière „ & le 18, nous remarquâmes „ que Dieu nous apprenoit où „ ils étoient, par ce texte de l'é- „ criture, qu'on liſoit, *pars demain „ & va contre eux.* A peine le „ chapitre où ſe trouvent ces pa- „ roles, eut été expliqué, que „ nous apperçûmes, avant l'aube, „ la flotte ennemie . . . . &c „. Ce langage d'une dévotion fanatitique étoit devenu alors celui des Héros, & ſans hypocriſie, nul triomphe ne pouvoit être méritoire aux yeux de cette nation.

A la nouvelle de l'avantage remporté par Black ſur la flotte

(1) Vieux ſtile, c'eſt-à-dire, le 28 Février 1653.

Hollandoise, le peuple fit éclater sa joie en Angleterre. On y conduisit, comme en triomphe, les prisonniers jusqu'à Cantorbéri, & le parlement ordonna un jour extraordinaire d'actions de grace. Cette allégresse générale fut cependant tempérée par quelques revers, & c'est à leur école que l'homme se rend digne des nouvelles faveurs de la fortune. Van-Galen battit complettement dans la Méditerranée une escadre Angloise, commandée par Bodlei. L'Amiral Hollandois, quoique blessé à mort, eut encore le courage de monter sur le tillac, & de commander la manœuvre pour poursuivre les ennemis. Dans ce moment, il s'écria : *Les Anglois, assassins de leur Roi, payeront toutes choses*: il expira en finissant de prononcer ces paroles.

Pour profiter de la victoire de Portland

Portland, Cromwel imagina de faire une tentative fur le Texel; mais elle fut infructueufe. Tromp, après avoir efcorté une nombreufe flotte marchande, vola au fecours de fa patrie avec quatre-vingt dix-huit vaiffeaux de guerre & fix brulots. Ils furent attaqués par Monck, qui avoit remplacé Black dans le commandement de la flotte Angloife. A la première rencontre, il ne remporta aucun avantage bien décidé : à la feconde (1), il fut plus heureux; le défordre s'étant mis parmi les vaiffeaux Hollandois, plufieurs tombèrent entre fes mains ou coulèrent bas, les autres prefque tous défemparés, vinrent fe refugier derrière les bancs de Wiclengen. La perte la plus fenfible que les Anglois firent

(1) Celle-ci eft du 13 Juillet 1653, & la première du 12 Juin.

dans cette occasion, fut celle de l'Amiral Déan, tué dans la première action par un boulet de canon (1).

Le vainqueur se présenta devant le Texel, & répandit par tout la consternation. Tromp, mécontent des mesures des États, se plaignit, & rejetta sur eux toute la faute de ses mauvais succès. La foiblesse des vaisseaux qu'on lui avoit confiés (2) & celle des équipages qui les montoient, ne lui permettoit pas de se mesurer d'avantage avec les ennemis. Si on n'y remédioit pas au plutôt, il menaçoit de ne

---

(1) Il le blessa, comme le remarque un grave historien, au même endroit où, la nuit précédente, les rats avoient déchiré son pourpoint. *Gumble*, vie de Monck, L. I, C. IV.

(2) Les Anglois en avoient cinquante de plus forts que celui de cet Amiral.

plus reprendre le commandement des forces navales de la république. On l'écouta ; en conſéquence, de nouvelles conſtructions & de promptes levées d'hommes. De Wit ne diſſimula point à ſa patrie, ſa ſituation critique, & oſa même dire dans une aſſemblée tenue à la Haye : *les Anglois ſont à préſent nos maîtres & par conſéquent ceux de la mer* (1). Le peuple ne ſe contraint, ni dans la proſpérité, ni dans l'adverſité. Celle qu'éprouvoient, en ce moment, les Hollandois, leur préſageoit de nouveaux revers. Troublés par ce ſpectacle effrayant de l'avenir, ils ne ceſſoient de répéter que „ ſi la républi-
„ que avoit des forces, on devoit

(1) *Annal.* des Prov.-Unies, T. I, p. 308.

„ les employer à affranchir la mer „ du joug d'une Puissance qui s'en „ attribuoit seule la domination, „ & qu'il y avoit tout à craindre „ de l'H[illegible] de leurs voi- „ sins, si après avoir versé tant „ de sang, on venoit à tomber „ dans l'impuissance de leur résis- „ ter ". Leur crainte n'étoit pas sans fondement, & pour le prouver ils ajoutoient „ que les vaisseaux marchands étoient pris à „ la vue du Texel ; que les flottes „ mal équipées n'étoient pas capa- „ bles de se défendre contre les „ navires bien armés des Anglois ; „ que la plûpart de ceux de Hol- „ lande avoient été criblés, désem- „ parés, & dématés par leur ca- „ non ; enfin, que pour comble „ de maux, la valeur de plusieurs „ Capitaines n'avoit pu engager les „ autres à les seconder, ou du moins „ à ne pas les abandonner, au sein

„ des périls, &c. (1)".

Le moyen le plus efficace pour calmer les esprits étoit sans doute celui qu'employèrent les États Généraux. Ils firent travailler avec tant d'activité dans leurs ports, qu'il en sortit bientôt une flotte de 220 voiles. Elle ne tarda pas à se mesurer avec celle d'Angleterre, qui étoit égale en nombre, mais supérieure par la force des bâtimens. L'une & l'autre avoient toujours les mêmes Généraux, Tromp & Monck Celui-ci ordonna à ses Capitaines de ne donner ni recevoir aucun quartier; heureusement ces instructions barbares ne furent pas suivies. Étoit-ce de sa part un simple acte de cruauté, ou un effet du désespoir? Son adversaire paroissoit être animé de ce dernier

(2) *Vie* de Corn. Tromp, T. I, p. 34.

ſentiment, lorſqu'il attaqua (1) la flotte Angloiſe. Il en rompit trois fois la ligne; mais au bout de ſix heures, il fut tué ſur le tillac de ſon vaiſſeau. En expirant, il prononça ces mots: *courage mes enfans, pour moi j'ai achevé ma courſe.* Ainſi mourut ce grand homme, après s'être trouvé à cinquante batailles navales. Héros modeſte qui ne prit jamais d'autre titre que celui de *grand père des matelots*, dont il étoit adoré. Cette perte irréparable abattit leur courage.
„ Le combat ne fut plus ſi ardent
„ & la fumée s'étant diſſipée, on
„ vit les deux armées dans un état
„ qui marquoit l'horrible acharne-
„ ment de l'action. Toute la mer
„ paroiſſoit couverte de corps
„ morts, de débris, de carcaſſes,
„ de vaiſſeaux qui fumoient ou qui

(1) Le 10 Aout 1653.

„ brûloient encore. On ne voyoit „ preſque dans les reſtes des deux „ armées que des vaiſſeaux déma- „ tés & des voiles criblées de coups „ de canon.... (1) Enſuite les Hollandois s'étant apperçus de la priſe du vice-Amiral Evertzen, & de la défaite totale de ſa diviſion, la terreur ſe répandit bientôt de vaiſſeau en vaiſſeau. Pluſieurs prirent la fuite, & ne purent être arrêtés par les coups de canon que leur tira le vice-Amiral de Wite. Il y en eût vingt-ſept ou ſelon d'autres trente coulés à fond. Six mille homme perdirent la vie dans cette action, qu'un hiſtorien prétend avoir été beaucoup moins meurtière, & moins funeſte à la Hollande ſa patrie. Il réduit toute

(2) *Relation* d'un gentilhomme François, témoin de ce combat, citée par le P. Hoſte, *Évolut naval.* p. 83.

ſa perte à neuf bâtimens, 500 hommes tués, 700 bleſſés & autant de pris (1). Il ajoute que les ennemis perdirent onze navires de guerre, pendant l'action, & qu'après, ils furent obligés d'en brûler huit. Clarendon avoue même qu'ils ſe trouvèrent hors d'état de pourſuivre les vaincus (2).

Quoique les Anglois n'en convinſſent pas, & ne cherchaſſent qu'à diſſimuler leur perte, on ne peut douter que la victoire ne leur coutât cher; les détails que nous en ont laiſſé leurs propres hiſtoriens dépoſent contr'eux. On y voit qu'ils avoient ſur leurs ennemis deux grands avantages, la force de l'échantillon de leurs vaiſſeaux, & une artillerie ſupérieu-

---

(1) *Vie de Tromp.* T. I. p. 146.

(2) *Hiſt. de la Rébellion*, T. VI, p. 225. *Tr. Fr.*

re. Les Hollandois s'en aperçurent trop tard, & ne pensèrent à construire de nouveaux bâtimens, qu'après la paix qu'ils demandèrent à Cromwel, & dont il dicta les conditions. La plus humiliante étoit sans doute celle, par laquelle ils s'engagèrent à ne prendre jamais le Prince d'Orange ni aucun de ses descendans, pour Gouverneur, ou administrateur de leurs Provinces, & à ne donner jamais leurs voix à son élection, à la charge de Capitaine général : résolution qui fut insérée, par les ordres du protecteur, dans les registres publics (1).

Cromwel auroit-il voulu par là briser le ressort le plus actif du gouvernement Batavique, afin de le réduire à une inaction favorable à ses desseins ambitieux?

(1) Le 4 Mai 1654.

Une vue auſſi profonde ne dirigea point ſa politique, puiſqu'il n'exclut du ſtathoudérat, que la ſeule maiſon de Naſſau, contre laquelle il cherchoit à exercer ſa haine & ſa vengeance. Pour troubler le commerce des Provinces-Unies, & le ruiner en le troublant, il vouloit ſtipuler dans le traité, en faveur des Anglois, le droit de viſiter tous les vaiſſeaux marchands de Hollande. Quoique cette République eût refuſé d'y conſentir, elle prit néanmoins une réſolution ſecrette (1) de ne pas s'y oppoſer d'une manière trop ouverte, c'eſt-à-dire, de tolérer cette avanie. En conſéquence, elle envoya à ſes Amiraux des ordres, que Ruiter n'oublia rien pour faire revoquer. Dans une lettre aux États

(2) Par un acte du 3 Novembre 1655.

Généraux, ils s'exprimoit sur l'inconvénient, qui en résultoit entermes, que nous pouvons regarder aujourd'hui comme prophétiques. „ On nous fera sans doute quel„ qu'affront signalé, quand nous „ y penserons le moins..... Le „ moindre des Anglois tâchera de „ nous faire des insultes, visitera „ à son gré nos vaisseaux, s'en „ rendra maître, sous le plus léger „ prétexte, & nous traitera ensuite „ d'infâmes & de poltrons (1).

La guerre que l'Angleterre faisoit alors à l'Espagne fournissoit de nombreux prétextes, & des occasions fréquentes à ces visites. Le protecteur l'avoit entreprise, parce que ne pouvant réussir à partager avec les Hollandois leur commerce, il espéroit de s'emparer de celui

(1) *Lettre* datée du Texel, le 16 Décembre 1655.

des Eſpagnols, en leur enlevant leurs plus riches poſſeſſions dans le Nouveau Monde. Non ſeulement ils ne lui avoient donné aucun ſujet de mécontentement, ils avoient au contraire cherché à lui plaire, & tâché de le mettre dans leurs intérêts. Ils furent le jouet de ſa perfidie, & ſe virent attaquer de toute parts, ſans aucune déclaration de guerre. A peine ſoupçonnèrent-ils l'objet de l'armement qu'on faiſoit contr'eux. Sa deſtination étoit un ſi grand myſtère, qu'on crut d'abord qu'il avoit pour but d'aller piller l'égliſe de Lorette : expédition qui auroit ſuffi pour faire canoniſer Cromwel de ſon vivant par ceux de ſon parti. L'ambaſſadeur de la cour de Madrid ne s'y méprit pas, & lui demanda, au nom du Roi ſon maître, ce qu'il exigeoit de lui ; *qu'il aboliſſe*, répondit le protecteur, *l'inquiſi-*

*tion dans ses États, & qu'il laisse aux Anglois une liberté entière de commercer aux Indes Occidentales.* „ Mon maître a deux yeux, re„ partit le Ministre philosophe, & „ votre Altesse voudroit les lui ar„ racher tous deux ". Cromwel étoit du moins fort aise qu'on les fermât sur ses desseins ambitieux.

Ils étoient vastes; on peut en juger par les instructions qu'il avoit données à Pen & à Vénables, l'un Commandant des forces de mer, & l'autre de celles de terre. „ Le „ principal objet, portoient-elles, „ doit être de s'établir dans cette „ partie des Indes Occidentales qui „ se trouve possédée par les Es„ pagnols. On a trois moyens pour „ réussir; le premier est de s'em„ parer de l'isle de St. Domingue, „ ou de celle de Porto rico; le se„ cond, de ne pas penser d'abord „ à la conquête de ces isles, mais

„ de diriger l'entreprise contre une „ ou plusieurs places situées entre „ l'Orenoque, & Porto-bello; enfin le troisième, qui regardoit „ également les isles & le continent, étoit d'aller à St. Domingue, ou Porto-rico, & après s'en „ être saisi, d'aller investir Carthagène ". Ce plan bien conçu étoit l'ouvrage de Thomas Gage, Moine échappé des cachots de l'inquisition (1) Tout avoit été prévu, mais le choix de Vénables étoit mauvais. Ce Général se laissa amuser à St. Domingue, & en fut chassé avec perte. Il attaqua ensuite la Jamaïque, dont il prit la

(1) La relation de ses voyages est le premier ouvrage qui nous ait donné des notions exactes sur les colonies Espagnoles. Il la dédia au célèbre Fairfax; & M. Colbert la fit traduire en François.

capitale. Le reste de cette isle ne fut entièrement soumis que plusieurs années après cette première conquête.

Elle ne fatisfit point Cromwel, qui résolut de poursuivre la guerre avec une nouvelle vigueur. Pour cela, il fit partir une flotte aux ordres de Black, & le chargea d'attendre aux Canaries le retour des riches galions du Mexique. Cet Amiral les trouva dans la baye de Santa-Crus, où ils étoient défendus par six ou sept forts, & de nombreuses batteries. Quelqu'avantageuse que fût cette position, il les attaqua & les brûla tous. A la faveur du vent, l'Amiral Anglois étant entré dans cette baye, & après quatre heures de combat, ayant réussi à forcer les Espagnols d'abandonner leurs vaisseaux déjà tous en feu, se trouvoit encore exposé à toute l'artillerie de la

côte. Mais bientôt le vent changea, pouſſa ſon eſcadre en pleine mer, & laiſſa, dit M. Hume, les Eſpagnols dans l'étonnement de cette heureuſe témérité ". Ce grand homme ne jouit pas longtems de ſon triomphe, il mourut dans la traverſée, & ſon corps fut tranſporté en Angleterre. Il y reçut les plus grands honneurs, & on l'inhuma à Weſtminſter dans la chapelle d'Henri VII, parmi ceux des Rois (1), contre leſquels il avoit toujours manifeſté ſa haine. C'étoit le dernier outrage que leur fit Cromwel.

Cet heureux tyran mourut, après avoir reçu des mains des François l'importante place de Dunkerque, & lorſqu'il ſe promettoit d'exécuter contre l'Eſpagne

(2) *Campbell*, vie des Amiraux Anglois. T. II. C. III.

les plus grandes choſes. „ Il étoit „ très-propre, écrivoit Louis XIV „ au Comte d'Eſtrades, à les ſai- „ ſir opiniâtrement ; ſe trouvant „ une flotte de cent ſoixante vaiſ- „ ſeaux, que les malheurs paſſés „ lui avoient valu, & ayant aug- „ menté ſes forces de mer, au „ delà de ce qu'avoient pu faire „ les Rois d'Angleterre ". Quelques années auparavant, la France avoit ſenti cette ſupériorité. Ses vaiſſeaux, qui alloient ravitailler Dunkerque, furent attaqués, & preſque tous pris par le Capitaine Hayton, qui commandoit une eſcadre Angloiſe dans la Manche. Loin d'en tirer une vengeance éclatante, Mazarin ne craignit pas de ſe couvrir d'opprobre, en concluant un traité d'alliance avec l'aſſaſſin du gendre de Henri IV, & le perſécuteur de ſon petit fils. Tout ſembloit donc concourir aux deſſeins

de Cromwel; il ne fut arrêté dans le cours de sa prospérité que par son heureuse fortune qui voulut le dérober aux complots que l'on commençoit à former de toutes parts contre son autorité. Il la devoit autant à ses rares talens qu'à ses forfaits inouis. Avec cette énergie, aussi nécessaire pour commettre de grands crimes, que pour faire de belles actions, que n'ose pas l'homme de génie, quand ses principes flottent au gré de cette ambition insatiable de pouvoir, & de cette fureur convulsive de la renommée, passions orageuses dont le calme est l'anéantissement ?

L'injure faite à la majesté royale, est enfin vengée : Charles II monte sur le trône, triomphe de ses ennemis par sa clémence, se rend digne des acclamations de Londres, en lui pardonnant ses égaremens criminels; & pour comble de gloire, laisse

Richard, fils de Cromwel, mourir paiſiblement dans ſa retraite. Non ſeulement ce Prince refuſa de perſécuter les créatures de cet ennemi implacable de ſa maiſon ; mais encore il ſut profiter des règlemens utiles qu'il avoit faits, en les promulguant lui-même de nouveau. Tel eſt le fameux acte de navigation „ par lequel, dit un homme „ d'eſprit, Cromwel a rendu aux „ Anglois le ſervice que Thémiſ„ tocle avoit rendu aux Athéniens, „ en leur perſuadant de ſe jetter „ dans des maiſons & des citadel„ les de bois " (1).

En faiſant paſſer cet acte mémorable par ſon parlement en 1651, Cromwel n'eut d'abord d'autre deſſein que de ſe venger des Hollandois ; peut-être conſulta-t-il moins dans cette occaſion ſa propre haine

(1) *Londres*, Tom. II. p. 327.

contr'eux, que le bien général de sa nation. Il ne put cependant mettre ce règlement en vigueur, à cause de la guerre d'Espagne, qui l'obligeoit, malgré lui, de laisser la liberté aux négotians Anglois de se servir, comme auparavant, de bâtimens Hollandois. Sans leur secours, plusieurs branches tant d'importation que d'exportation, eussent alors été interrompues. Cette raison ne subsistant plus lorsque Charles monta sur le trône, il se hâta de faire autoriser l'important bill, dont nous parlons, & de le confirmer par un édit, l'année suivante, 1661. Il mérite de notre part de sérieuses réflexions, que nous placerons à la fin de cet ouvrage, pour ne point interrompre le fil de notre narration.

Charles II aimoit la marine, il en avoit pris le goût pendant son séjour en Hollande. Ses connoissan-

ces fur cet objet étoient même affez étendues pour un fouverain ; il s'étoit occupé plufieurs fois de la théorie nautique. Par fes ordres & fous fes yeux, Mylord Brunkers avoit fait des expériences fur la qualité des bois, fur l'art difficile de conftruire les vaiffeaux. Non content d'en augmenter le nombre, il voulut rendre le fervice de mer recommandable, en y engageant la nobleffe Angloife. Il créa fon frère grand Amiral, & fit embarquer comme fimple matelot fur fa flotte, un de fes fils. Enfin, pour dédommager les officiers de la médiocrité de leurs apointemens, il leur accorda des permiffions lucratives, & leur adjugea une portion confidérable fur les prifes.

Ce goût de Charles pour la marine, fembloit s'être fortifié par la haine qu'il avoit conçue contre les Hollandois. Le feul moyen de la

ſatisfaire étoit d'augmenter ſes forces navales, & de ſe mettre par là en état d'humilier ces maîtres de l'Océan. Sa fierté ſe trouvoit bleſſée, moins par les affronts qu'il en avoit autrefois reçus, & ne ceſſoit d'en recevoir dans la perſonne de ſon neveu, le jeune Prince d'Orange, que par le ton qu'ils prenoient à ſon égard : *ton naturel*, ajoute un écrivain Anglois de nos jours, *à toutes les Puiſſances maritimes, parce qu'elles peuvent inſulter par tout avec impunité* (1). Charles ſe flattoit d'achever par les armes, ce qu'il avoit commencé par l'acte de navigation, c'eſt-à-dire, d'élever ſur les ruines du commerce de la Hollande, celui de ſa nation. En exécutant ce deſſein, il croyoit avoir un moyen efficace de lui plaire, &

---

(1) *Le Chev. d'Alrymple*, Mém. de la Grande-Brétagne. T. I. p. 41.

ce qui le touchoit davantage, d'en tirer de gros fubfides. Le parlement lui accorda 2500000 livres fterlings pour les frais d'une guerre dont quelques miférables querelles mercantilles furent le prétexte. Des actes précoces d'hoftilité, fans aucune efpèce de déclaration, en devinrent le fignal. Les Provinces-Unies virent arrêter tous leurs bâtimens dans les ports d'Angleterre, & fe plaignirent amèrement de cette violence. L'offre qu'elles firent de s'en rapporter, fur la validité de ces prifes, au jugement du parlement de Paris, mérite d'être remarquée (1). On imagine bien qu'un pareil tribunal ne convenoit guères aux Anglois, qui rejettèrent toute voie de conciliation.

Dans fon manifefte, Charles fe

---

(1) *Brandt*, vie de Ruiter, L. VIII. p. 375.

plaignit de leurs préparatifs, pour leur défenfe. Leur célérité fut étonnante; en moins d'une année, quarante huit vaiffeaux de guerre fortirent des chantiers, & les Hollandois fe trouvèrent en état de mettre à la mer une flotte de cent trois bâtimens foit de ligne, foit frégates, fept yachts, & onze brulots (1), aux ordres du Baron d'Opdam, de l'ancienne & illuftre famille de Vaffenaer. Il avoit plus de valeur que d'expérience. Un écrivain contemporain prétend que ce Général ne devoit fa charge d'Amiral qu'à la faveur de Wit, & toute fa confidération qu'à la profeffion publique qu'il faifoit d'être leur ami, & l'ennemi de la maifon

(2) D'autres font monter cette flotte à cent douze vaiffeaux, trente Yachts, brulots, &c.

ſon d'Orange (1). Secondé par l'habileté d'Evertzen & de Tromp, il pouvoit néanmoins ſe meſurer avec les Anglois. L'armée navale de ceux-ci conſiſtoit en plus de cent vaiſſeaux, mais dont quelques-uns n'étoient que de gros navires marchands armés en guerre. Le Duc d'Yorck, frère du Roi, en prit le commandement, ayant ſous lui le

(1) *Mém.* du Comte de Guiche, p. 33. Le témoignage de cet auteur n'eſt pas toujours d'un grand poids, ſurtout quand il parle des de Wit, & de leurs partiſans, contre leſquels il laiſſe paroître ſa mauvaiſe humeur, ou plutôt ſa haine. Opdam étoit du nombre de ces derniers; auſſi le Comte va juſqu'à avancer que cet Amiral *n'avoit navigué de ſa vie, que ſur les canaux de Hollande.* C'étoit lui, cependant, qui, en 1657, avoit pris ou diſſipé la flotte du Bréſil, & remporté l'année ſuivante une célèbre victoire navale dans la mer Baltique.

Prince Robert, & le Comte de Sandwich.

Les deux armées se rencontrèrent à la hauteur de Lestoffe, près d'Yarmouth. Opdam avoit ordre, sous peine de la vie, d'engager l'action; néanmoins il assembla son conseil, qui opina à la suspendre. L'infortuné Général refusa d'y consentir, & sortit en prononçant ces mots: *je serai demain couronné de laurier, ou de cyprès.* En effet, ce jour là, 3 Juin 1665, le combat eut lieu, & ayant commencé à trois heures du matin, il dura pendant neuf heures consécutives, avec une égale opiniâtreté de part & d'autre. Ce ne fut qu'après midi que la victoire se déclara pour les Anglois. Ils la durent principalement à l'avantage du vent que leurs ennemis avoient négligé de prendre, & au trouble que jetta parmi eux la mort tragique d'Opdam,

Son vaiſſeau ſauta tout à coup en l'air, & on ſoupçonna un de ſes negres d'avoir mis le feu aux poudres, pour ſe venger de quelques mauvais traitemens. Quatre autres bâtimens furent embraſés par le même brulot, & la plus grande partie de la flotte Hollandoiſe parut en un inſtant comme enveloppée dans un tourbillon de flammes, à travers lequel on voyoit pluſieurs bâtimens couler bas; dix huit (1) montés de 2234 hommes devinrent la proie du vainqueur, qui pourſuivit, juſqu'à l'entrée du Texel les débris de cette malheureuſe armée.

Une victoire auſſi complette ne coûta au Duc d'Yorck que trois vaiſſeaux. Elle cauſa beaucoup de

(1) On n'en trouve qu'une liſte de ſeize dans la vie de Tromp, T. *II.* p. 279, 280.

joie dans toute l'Angleterre. Pour en conferver la mémoire, on y frappa plufieurs médailles, dont quelques-unes méritent d'être rapportées. Sur l'une on voyoit l'effigie de Charles, & au revers la Grande-Brétagne perfonnifiée, avec ces mots : QUATUOR MARIA VINDICO, *je revendique la poffeffion des quatre mers.* Sur une autre un vaiffeau à la voile, & ces paroles : PENES NOS IMPERIUM, *l'empire eft en notre pouvoir.* Enfin, une troifième repréfentoit Charles monté fur un char de triomphe attelé de quatre chevaux marins, & une flotte dans l'éloignement. Les mots de l'exergue étoient : ET PONTUS SERVIET, *& la mer lui fera foumife.*

Le moment n'en étoit cependant pas encore arrivé. Peut-être les Anglois le laiffèrent-ils alors échapper; du moins on prétendit qu'ils n'a-

voient pas ſu profiter de leur victoire. Burnet, toujours ennemi de la famille Stuart, en rejette la faute ſur la négligence du Duc d'Yorck. Pendant le ſommeil de ce Prince, on fit prendre des ris & diminuer des voiles aux vaiſſeaux de ſa flotte. Ceux de Hollande eurent par là le tems de ſe ſouſtraire au péril imminent qui les menaçoit. Le Duc parut à ſon réveil, fort ſupris d'une pareille manœuvre, mais ne chercha point à en punir les auteurs; il ſe contenta de les diſgracier. Laiſſons à quelques écrivains le plaiſir barbare de déchirer la mémoire d'un Prince brave & malheureux (1). L'état de ſon armée, qui, dans un combat auſſi opiniâtre, avoit beaucoup ſouffert, fut la véritable cauſe de ſa retraite. D'ailleurs les bancs de ſable, &

---

(2) Voyez la note n°. IX.

les bas fonds favoriſoient celle des vaincus dont les bâtimens à varangue plate prenoient moins d'eau, que ceux d'Angleterre.

Rejettant la cauſe de leur défaite ſur la mutinerie des matelots de pluſieurs vaiſſeaux, & ſur la lâcheté de quelques Capitaines, les Hollandois ne perdirent pas entièrement courage. L'arrivée de Ruiter qui revenoit d'une heureuſe expédition ſur la côte de Guinée, ranima bientôt toute leur eſpérance. Ils avoient aſſez montré la confiance qu'ils avoient en ce grand homme, en le nommant pendant ſon abſence, Lieutenant Amiral général des Provinces-Unies. Il prit le commandement de leur flotte, compoſé de quatre vingt treize vaiſſeaux qui avoient été armés, ou réparés, après le combat de Leſtoffe, dans le court eſpace de deux mois. La contrariété des vents les

retenoit au Texel, & les pilotes lamaneurs avoient décidé qu'ils ne pouvoient en fortir. Le Penfionnaire de Wit, un des trois commiffaires de la république qui étoient à bord de l'Amiral, dont la théorie fuppléoit à l'inexpérience, remarqua que des trente-deux airs de la bouffole, quatre feuls étoient directement oppofés à cette fortie. La fonde à la main, il fut examiner les paffes, & il trouva jufqu'à vingt trois pieds d'eau. Ces obfervations déterminèrent Ruiter à appareiller : mais une horrible tempête difperfa, quelques jours après, fes vaiffeaux, dont plufieurs périrent, & l'obligea à rentrer. Cet évènement favorifa les deffeins des Anglois. Ils infultèrent impunément, au mépris du droit des gens, une nombreufe flotte marchande à Berghen, dans le territoire même du Roi de Danemark.

Pendant ce tems, les Hollandois réparèrent leurs vaiſſeaux, & ne tardèrent pas d'aller en mer avec une flotte de quatre-vingt onze vaiſſeaux de ligne, douze frégates, treize brulots, & huit Yachts. Monk, ce fidèle ſujet, à qui Charles devoit ſon rétabliſſement, n'en avoit que ſoixante-dix-huit, à la vérité plus forts & mieux armés, mais dont les équipages n'étoient preſque compoſés que de gens ramaſſés dans les boues de Londres, la peſte ayant fait périr un grand nombre de matelots. Le Prince Robert, avec vingt-cinq vaiſſeaux, étoit allé au devant d'une eſcadre Françoiſe qui venoit ſe joindre aux ennemis. Malgré l'abſence de ce Prince, Monk réſolut de les attaquer à l'ancre ; mais quand il fut à leur portée, ils coupérent leurs cables, & Ruiter, qui les com-

mandoit, engagea auſſi-tôt l'action. Le vent étoit ſi frais, que les Anglois ne purent ſe ſervir de leurs batteries baſſes, & ſoutenir plus de trois heures le combat, où les Hollandois avoient encore un grand avantage, celui de charger leurs canons avec des boulets ramés, nouvelle invention qu'ils devoient au génie de de Wit. Monk ne s'éloigna que juſqu'au lendemain, où il revint à la charge. Les armées ſe traverſèrent pluſieurs fois; Ruiter, à la vue d'une grande partie de ſa flotte coupée, fondit d'une manière ſi furieuſe ſur les vaiſſeaux Anglois, qu'il les mit en fuite, & délivra les ſiens. L'arrivée du Prince Robert ne changea rien à la fortune de ce combat, qui dura quatre jours, le 11, le 12, le 13 & le 14 Juin 1666; au dernier, Ruiter gagna l'avantage du vent, & preſſa tellement

les Amiraux Anglois, qu'ils profitèrent d'une brume pour se retirer. Dix vaisseaux, parmi lesquels on remarquoit le *Royal-Prince*, furent brûlés ou coulés à fond, & onze tombèrent au pouvoir des Hollandois avec le contre Amiral Ascue. Berclai n'eut pas le chagrin de survivre à cette action dans laquelle il mourut.

Il en coûta aux vainqueurs trois vaisseaux brûlés & quatre coulés à fond. Plus de vingt furent dématés, sans qu'aucun se rendît; mais la plus grande perte, qu'essuyèrent les Provinces-Unies, fut dans la personne d'Evertzen, tué d'un coup de canon à la fin de l'action. Tromp y signala son courage, changea six fois de vaisseau, & se jetta avec tant d'acharnement sur les ennemis, qu'ils demandoient avec surprise *s'il y avoit plusieurs Tromps dans l'ar-*

*mée Hollandoiſe* (1). Ruiter qui le dégagea, fit paroître un ſang froid, & une intrépidité qu'on ne ſauroit trop admirer. Un jeune Seigneur François qui ſe trouvoit ſur ſa flotte, en comparant le premier de ces Amiraux à Marcellus, & le ſecond à Fabius-Maximus, dit : „ perſonne des Hollandois n'a paru ſi enragé que „ Tromp, ni ſi ſage, ni ſi capable que Ruiter. On peut avancer qu'ils ont tous deux gagné la bataille (2). Elle auroit été bien funeſte aux Anglois, ſi tous les Capitaines Hollandois euſſent fait leur devoir.

Cependant cette fière nation ne s'avoua pas vaincue, & Charles

---

(1) *Lettre* du Comte d'Eſtrades à Louis XIV, du 17 Juin 1666.

(2) *Mém.* du Comte de Guiche, p. 267.

donna ordre au Prince Robert, & au Duc d'Albermale, l'illuſtre Monk, ſes Amiraux, d'engager une nouvelle action. Elle fut à leur avantage par la faute de Corneille Tromp, qui s'amuſa à pourſuivre l'eſcadre bleue de leur flotte. Ils en profitèrent pour envelopper le reſte de l'armée Hollandoiſe, qui fut obligée de ſe retirer avec une perte de vingt vaiſſeaux. Tromp pourſuivi à ſon tour juſqu'au Texel, ne reçut pas un ſeul coup de canon de la part des ennemis, qui vouloient par là le rendre ſuſpect d'intelligence avec eux. Ruiter ſe plaignit de ſa conduite imprudente. La ſienne étoit non ſeulement exempte de tout reproche, mais encore digne des plus grands éloges. Semblable au lion aſſailli par une nombreuſe troupe de chaſſeurs, il ne céda qu'à la force, étant auſſi terrible

dans sa retraite que redoutable au premier choc. Informé de ses exploits, Louis XIV écrivit lui-même aux États généraux „ que „ Ruiter avoit agi de cœur & de „ tête, qu'il avoit fait des cho- „ ses qui surpassoient les forces „ humaines. J'estime plus sa re- „ traite, ajoutoit ce Prince, que „ s'il avoit gagné la bataille, ayant „ résisté avec huit vaisseaux con- „ tre vingt deux des plus grands „ d'Angleterre, & aux deux Ami- „ raux.

La France prenoit alors quelque intérêt aux succès de cette guerre. Elle venoit de se déclarer pour la Hollande, & ne cessoit de lui promettre de réunir ses forces navales aux siennes. Cette jonction n'eut cependant pas lieu, parce que le Roi vouloit laisser épuiser ces Puissances belligèrentes, ensuite retirer seul tout l'a-

vantage de leur quérelle. M. de Lionne lui avoit donné ce conseil que la saine politique avouoit ; mais il ne falloit pas alors se déclarer ni pour l'une ni pour l'autre des nations ennemies, encore moins offrir des secours qu'on n'étoit pas résolu de fournir.

La victoire de Monk étoit éclatante, il voulut en retirer le fruit & détacha une escadre sous les ordres de Robert Holmes, pour insulter les ennemis chez eux. Cet officier s'approcha du Texel, & brûla dans le port de l'isle d'Ulie deux vaisseaux de guerre & cent cinquante bâtimens marchands. Profitant ensuite de la marée, il fit une descente dans l'isle de Schelling, livra à la fureur des flammes la ville capitale, en ravagea le territoire, & causa une perte de plus de six millions à ses malheureux habitans, la plû-

part Mennoniftes, ou Anabaptiftes, qui, fidèles à leurs principes, s'enfuirent à fon approche, & préférèrent leur ruine à une défenfe achetée au prix du fang de leurs frères. Les Hollandois avouèrent que cette expédition leur avoit plus coûté qu'une bataille perdue (1). Ils en auroient reffenti davantage les effets, fi une pluie violente n'eût pas empêché Holmes de s'emparer à Ulie des riches magafins de leur compagnie des Indes.

La pefte qui s'étoit manifeftée à Londres, & l'incendie de cette ville tempérèrent la joie de tant de fuccès. Le parlement n'accorda même qu'avec peine un nouveau fubfide pour continuer la guerre, & Charles fe détermina

---

(1) *Bafnage*, annal. des Prov.-Unies. T. I. p. 784.

à entamer les négotiations de la paix. Leur progrès fut arrêté par des difficultés que de Wit fit naître, pour trouver l'occasion de venger sa patrie. L'imprudent monarque la lui fournit bientôt, en ordonnant de désarmer ses vaisseaux, & de licentier leurs équipages. Le moment étoit favorable, & le pensionnaire ne le laissa point échapper. Il conçut le dessein hardi de détruire les principales forces navales de l'Angleterre. Un profond secret, & une activité incroyable en assuroient l'exécution, dont Ruiter fut chargé. Il appareilla, le 6 Juin 1667, avec soixante dix vaisseaux, & seize brulots. Une division de cette flotte, aux ordres de Van-Gent, s'avança à l'embouchure de la rivière de Rochester, & s'empara du fort de Shernefs. Dans cette conjoncture, Ruiter arrive avec le

reſte de l'armée, ſe joint à ſon vice Amiral, & remonte juſqu'à Chatam, & à Upnor. Pluſieurs vaiſſeaux (1) y ſont brûlés, & quelques uns pris, entr'autres le *Royal Charles.* Des magaſins & une grande quantité de munitions navales deviennent la proie des Hollandois, ou celle de flammes. La conſternation ſe répand ſur les côtes; Londres même craint de voir enlever ſa tour, & incendier ſes fauxbourgs qui étoient ſans défenſe. On ſe hâte de couler à fond nombre de bâtimens dans le lit de la rivière, pour empêcher Ruiter de la remonter. Il ne l'entreprit pas, & ſe contenta d'aller détruire quelques vaiſſeaux dans

(1) Le *Charles-Quint*, le *Royal Londres*, le *Royal Jacques*, le *Royal Oake*, &c., les plus forts de la marine Angloiſe.

la baye de Harwich & à Torbay, après avoir mis en fuite l'Amiral Spragh (1). Les villes de Portſmouth, de Plymouth & de Darmouth, les isles de Wight, & de Guerneſey ſont menacées d'une attaque. Arrivé à la hauteur de Sorlingues, l'Amiral Hollandois invite le Duc de Beaufort qui commandoit les forces maritimes de la France de ſe joindre à lui. Cette union ne pouvoit manquer d'être fatale aux Anglois; mais le Général François, après l'avoir fait eſpérer, refuſa de ſe rendre aux vœux de Ruiter, & s'excuſa ſur ce qu'il n'en avoit aucun ordre de ſa cour, & ſur la

(1) Le Comte de Guiche reproche aux Hollandois de n'avoir pas ſu profiter de leur ſuccès, qu'ils pouvoient, dit-il, *pouſſer avec une facilité nonpareille.* Mém. p. 390.

conclusion prochaine de la paix (1).

Toutes les difficultés qui s'opposoient à sa conclusion s'évanouirent alors, & les articles en furent signés bientôt après à Breda. Ils assurèrent de nouveau à l'Angleterre l'honneur du pavillon. On y stipula que les vaisseaux de guerre, & les navires marchands des Provinces-Unies salueroient les bâtimens de la marine Royale, en abaissant la grande voile & le pavillon du grand mat. Par ce traité, Charles acquit les possessions Hollandoises dans le continent de l'Amérique Septentrionale, connues depuis sous le nom de Neuyork, & de nouveau Jersey. La perte de ces belles & fertiles Provinces ne fut point compensée par la cession de l'isle, tant disputée & si peu importan-

(1) *Voyez* la note n°. x.

te, de Poleron dans les Indes. Surinam resta aux Hollandois qui venoient d'en faire la conquête. En prolongeant la guerre, ils auroient pu obtenir des conditions plus avantageuses ; mais la durée des hostilités ruinoit leur commerce, & il fallut souscrire aux articles qu'on leur proposoit.

La réconciliation parut sincère, & Charles entra dans la triple alliance dont le but étoit de conserver la barrière que la méfiance des Hollandois vouloit établir entre leurs États & la France. Au milieu des réjouissances qu'on se permit en Angleterre à l'occasion de ce traité, le Lord Clifford, Ministre & confident du monarque Anglois, laissa échapper un mot qui découvroit bien les intentions secrettes de ce Prince : *Malgré toute cette joye, il faut*, s'écria-t-il, *que nous ayons encore*

*une guerre contre la Hollande.* En effet, on négocia bientôt avec Louis XIV, qui avoit juré la perte de cette république, auparavant ſon alliée. Des offenſes qu'il falloit oublier, des injures qu'il devoit ignorer, l'avoient étrangement irrité. Il ne put étouffer ſon reſſentiment, & on ſait quelles en furent les ſuites. L'amour propre bleſſé d'un particulier eſt ſouvent implacable dans ſes vengeances; celui d'un Souverain eſt toujours terrible.

La colère du monarque François s'accordoit trop avec l'animoſité de Charles II, pour que ces deux Princes tardaſſent longtems a s'unir par les liens d'un traité. Les articles en furent tenus ſecrets. Louis y achettoit la deſtruction des Hollandois aux dépens de l'empire des mers, & promettoit à ſon allié 1°. La ceſſion des isles de Walkren, de Caſſan-

te, de Worne, de Gorée & de Minorque, des ports de l'Eclufe & d'Oftende; 2°. de l'aider à fe rendre maître des poffeffions Efpagnoles de l'Amérique (1). Quels facrifices! quelles conféquences ne pouvoient-ils pas avoir? Mais l'avenir échappe à la prévoyance d'un Prince vindicatif. Minorque & Oftende devoient être livrées au cas feulement, que de nouveaux titres, ou droits fur la monarchie d'Efpagne vinffent à échoir à l'allié de Charles, qui promettoit de les foutenir alors de toutes fes forces. C'étoit toutefois aux frais de Louis, qui fournit encore l'argent pour commencer la guerre dont nous allons parler.

Les premières hoftilités, de la part des Anglois, furent fans au-

---

(1) *Extr.* des Mém. *M. S. C.* S. de Barillon.

cune déclaration. A la hauteur de l'isle de Wight, ils attaquèrent (1) avec douze vaiſſeaux de ligne & cinq frégates, la flotte Hollandoiſe de Smyrne, compoſée de ſoixante dix bâtimens marchands & eſcortée par cinq petits vaiſſeaux de guerre. Ceux-ci ſe défendirent & manœuvrèrent ſi bien, qu'ils ne perdirent que deux bâtimens de leur convoi. Quelques jours après cette inſulte infructueuſe, Charles publia ſon manifeſte. L'article concernant le ſalut maritime eſt digne de remarque, & mérite que nous le rapportions.

„ Le droit du pavillon eſt ſi „ ancien, y diſoit le monarque „ Anglois, que c'eſt une des pre- „ mières prérogatives des Rois nos „ prédéceſſeurs, & la dernière „ dont ce Royaume doit ſe dé-

(1) Le 24 mars 1672.

„ faire. Elle n'a jamais été pro-
„ blématique, & quoiqu'elle ait
„ été expreſſement reconnue dans
„ le traité de Breda, cependant
„ des Capitaines de la Républi-
„ que ne craignirent pas l'été paſ-
„ ſé, de la violer. Cette infrac-
„ tion ayant été prouvée à la
„ Haye, les Hollandois publiè-
„ rent dans la plûpart des cours
„ de la chrétienté, que nos pré-
„ tentions étoient dignes de riſée.
„ Inſolence inouie! vouloir nous
„ diſputer l'empire de la mer!
„ Eux qui, ſous le règne du feu
„ Roi nôtre père, étoient obligés
„ de payer les droits accoutumés
„ pour pêcher dans nos mers.
„ Prétendre nous en ravir la poſ-
„ ſeſſion! Eux qui ſont redeva-
„ bles de l'état dont ils jouiſſent
„ maintenant, à la protection de
„ nos ancêtres, au ſang & à la
„ valeur de nos ſujets.

Ceux-

Ceux-ci n'approuvoient cependant pas cette nouvelle guerre, & le parlement étoit peu diſpoſé à accorder des ſubſides au Roi. Pour en obtenir, le Lord Chancelier prononça un diſcours, dans lequel il répéta ſouvent ce mot de Caton ſi connu, & dont une haine aveugle ne ceſſe de faire de ridicules & barbares applications, *Delenda eſt Carthago.* Les prédicateurs de Hollande ne manquèrent pas de le commenter, afin d'exciter le peuple à la défenſe de ſes foyers. De pareils ſermons étoient auſſi propres à fomenter ſon animoſité, que la découverte qu'on fit enſuite du complot d'un Écoſſois nommé Frazer. Envoyé d'Angleterre à Amſterdam pour y détruire tous les magaſins & les arſenaux de l'Amirauté, & de la compagnie des Indes, il ſe préparoit à les incendier avec des

pots à feu, lorsqu'il fut trahi par un de ses complices, & saisi. On le rompit vif, après qu'il eut tout avoué.

Cette manière odieuse de nuire à ses ennemis n'avoit été sans doute, ni imaginée, ni approuvée par Charles (1). Toujours criminelle, souvent infructueuse, & jamais impunie, elle ne peut être employée que par des Ministres assez coupables pour trahir les véritables intérêts de leurs maîtres, & ceux de leur honneur. Le monarque Anglois étoit jaloux de conserver le sien, quoiqu'il aimât moins la gloire que le plaisir. Il ne tarda point de faire de puissans efforts. Il avoit appellé tous

(1) On en accusa le Duc d'Yorck; mais c'est une horrible calomnie, qui se trouve consignée dans *la vie de Corneille Tromp*, T. II. p. 470.

les matelots ſes ſujets, qui s'étoient engagés dans les pays étrangers, & il travailloit ſans relâche à raſſembler un grand nombre de vaiſſeaux. On en compoſa une flotte dont ſon frère, le Duc d'Yorck, eut le commandement, & qui fut jointe à celle de France, aux ordres du Comte d'Eſtrées, & forte de quarante huit vaiſſeaux. Ruiter, qui commandoit encore les forces navales de ſa patrie, vint, malgré leur grande infériorité, chercher ſes ennemis à Soltsbai. L'action commença, (1) entre l'Amiral François qui avoit le vent & le vice-Amiral Bancker, dont pluſieurs bâtimens furent déſemparés. Ils ne durent leur ſalut qu'à un calme qui rendit le combat très-meurtrier. Les vaiſſeaux du Duc d'Yorck ne gouvernant plus,

(1) Le 7 Juin 1672.

se trouvèrent mêlés avec ceux de Ruiter. On se battit alors, de part & d'autre, avec plus d'acharnement que de succès. La nuit sépara les deux armées, & favorisa la retraite de cet Amiral, qui alla se refugier dans les bancs de la Zéelande. Sa plus grande perte fut celle de ses brulots qui, au nombre de 35, sautèrent inutilement. Un seul accrocha le vaisseau du Comte de Sandwich, vice-Amiral d'Angleterre & le fit périr avec ce Général, aussi recommandable par sa bravoure que par son habileté, dans les négociations.

Trois autres batailles navales se donnèrent, l'année suivante, 1673, & furent aussi indécises que celle dont nous venons de parler. Chacun s'attribua la victoire, qui ne se déclara ni pour les Anglois & les François commandés par le Prince Robert, & le Comte d'Es-

trées, ni pour les Hollandois, toujours conduits par Ruiter & par Tromp. Ces derniers en retirèrent néanmoins un grand avantage, celui de garantir leur pays d'une descente (1). Obligés par les conquêtes rapides de Louis XIV de désarmer une partie de leurs vaisseaux, & manquant de munitions navales, ils venoient d'éviter ce malheur par une espèce de miracle. Les flottes Angloise & Françoise s'étant avancées vers le Texel, ne purent jamais en approcher, à cause du reflux qui dura, au grand étonnement des habitans même de la côte, plus de douze heures, ce qui n'étoit jamais encore arrivé, suivant quelques historiens ignorans & crédules; ou du moins, ajoutent-ils, on n'en pouvoit citer aucun exem-

(1) *Basnage*, annal. T. II. p. 425.

ple (1). Ce phénomène & une violente tempête, qui le ſuivit de près, ſauvèrent la Hollande d'un péril très-imminent.

Depuis ſa fondation, cette république n'avoit pas été dans une ſi violente criſe. Menacée d'une deſtruction totale, elle n'en attendoit que le moment. Louis XIV le laiſſa échapper & le Prince d'Orange en profita pour anéantir la faction de Louveſtein, dont le penſionnaire de Wit étoit le chef. Son frère Corneille de Wit, après avoir été indignement mis à la queſtion, fut maſſacré avec lui, au milieu d'Amſterdam avec tant d'impunité,

---

(1) Ce retard de la marée eſt ordinaire ſur les côtes de Flandres, comme ſur celles de Kent & d'Eſſex, quand elle arrive le jour de la nouvelle lune, tems que choiſirent imprudemment les flottes alliées pour ſe préſenter devant le Texel.

qu'ils sembloient l'un & l'autre avoir été égorgés par autorité publique. Parvenu fort jeune à la place de grand Pensionnaire de Hollande, Jean de Wit avoit cette énergie de sentiment & ce courage d'ame plus nécessaires dans l'administration d'une république que dans celle de tout autre gouvernement. Son amour constant pour la liberté de sa patrie & son dévouement éclairé à ses véritables intérêts se montrèrent toujours dans sa conduite. Il rendit d'abord la paix à l'État, rétablit son crédit & ses finances, resserra l'union de quelques Provinces déchirées par des dissentions, négocia habilement avec les Puissances du Nord, dans des circonstances délicates, & soutint la guerre contre l'Angleterre, par ses conseils. Son activité naturelle & les ressources de son esprit lui fourni-

rent des moyens pour réparer de fréquentes pertes & balancer les avantages d'un ennemi, dont il prévoyoit l'aggrandiſſement. Il s'apperçut le premier que ſa prépondérance maritime deviendroit un jour auſſi funeſte au commerce de ſes concitoyens que l'autorité du Stathouder le feroit à leur indépendance. Cette dernière crainte & non une haine héréditaire, comme on l'a fauſſement ſuppoſé, l'engagea à faire promulguer l'édit perpétuel. Les partiſans de la maiſon d'Orange ne lui pardonnèrent pas cette démarche, & il finit par être la victime de leur animoſité. Quoique ſes aſſaſſins ne fuſſent pas recherchés, l'ingratitude céda bientôt au ſentiment impérieux de l'eſtime & à cette vénération juſte, mais tardive qu'il n'eſt jamais au pouvoir de l'envie ou de la haine de priver la

mémoire des grands hommes. Puiſſe la poſtérité, en conſervant celle de de Wit, ne point le regarder chez les Hollandois, comme les anciens regardèrent Philopœmen, appellé avec raiſon, le dernier des Grecs !

Le maſſacre de de Wit ſemble être l'époque, où ſe termina la rivalité maritime de l'Angleterre & de la Hollande. Celle ci n'ayant plus perſonne qui ſoutînt ſon courage, & accablée par de grands revers, n'en eſpéra la fin que dans un traité de paix, quelles qu'en puſſent être les conditions. Pour les obtenir, elle avoit déjà mis en pièces le beau monument de ſes exploits à Chatam, le *Royal Charles.* Elle députa enſuite au Prince dont ce vaiſſeau portoit le nom, pour implorer ſa clémence, terme qu'on ne peut regarder ici comme impropre, ſi l'on fait at-

N 5

tention à l'état déplorable, où se trouvoient alors réduites les Provinces-Unies. La jalousie & la haine contre la France y rendirent les Anglois sensibles. Un grand nombre d'entr'eux suivirent en pleurs le carrosse des Ambassadeurs. La Cour fut obligée de les faire venir à Hamptoncourt, pour les dérober à la vue du peuple. Sa compassion en devint plus vive & ses voeux pour la paix plus ardents. Le parlement en pressoit la conclusion & il n'étoit point disposé à accorder de nouveaux subsides pour continuer une guerre, dans laquelle les négotians avoient déja essuyé des pertes considérables. Deux mille sept cents de leurs navires étoient tombés au pouvoir des corsaires ennemis, surtout de ceux de Flessingue, qui se distinguèrent beaucoup, dans ce siècle, par leurs heureuses cour-

ſes & leur courage.

L'humiliation des Hollandois, & le rétabliſſement du Prince d'Orange, qui devint dans la ſuite ſi funeſte à la maiſon de Charles II, paroiſſoient devoir ſatisfaire ce Monarque: cependant il ſigna, malgré lui, les articles du traité de Weſtminſter (1). On y règla que le ſalut ſeroit rendu à ſes vaiſſeaux dans toute l'étendue des quatre mers qui environnent les isles Britanniques, c'eſt-à-dire, depuis le cap Finiſterre, juſqu'à la pointe du milieu de *Staten-Island*, en Norwège. Les Provinces-Unies s'obligèrent encore à lui compter la ſomme de 2000000 florins, en quatre payemens égaux. Cette dernière condition étoit celle qui touchoit d'avantage Charles, qui pendant tout le cours de ſon règne, ne ceſſa d'être

(1) Le 16 Février 1674.

tourmenté d'un besoin si pressant d'argent, qu'on pourroit l'appeller indigence. Il le contraignit à vendre Dunkerque, & à abandonner Tanger : deux places importantes aux yeux d'une nation jalouse d'assurer & d'étendre son commerce.

Depuis le traité, dont il vient d'être parlé, la puissance navale des Hollandois s'affoiblit successivement, & n'a pu résister aux forces navales de Louis XIV, qu'en s'unissant avec l'Angleterre. Une politique prévoyante condamnoit cette ligue plus offensive que défensive, mais la vengeance l'approuvoit, & l'intérêt du moment l'exigeoit. En falloit-il d'avantage pour aveugler les États Généraux, qui s'imaginoient trouver leur propre sûreté dans l'accroissement rapide de la marine de leurs anciens rivaux, devenus leurs alliés? Lorsque le Prince d'Orange, Fré-

deric Henri, disoit au Comte d'Estrades : *nous serions invincibles, si les armées de la France pouvoient quelque jour n'avoir qu'un ennemi*, auroit-on cru alors qu'il désignoit l'Angleterre ?

Tant que la guerre continua entre la France & la Hollande, Charles traversa les négociations de la paix entre ces deux Puissances (1), „ il tâcha même d'allumer de plus en plus le feu „ de la guerre, dit un écrivain „ Anglois, dans la seule vue de „ donner à sa nation le tems & „ les moyens de s'assurer du commerce exclusif, dont elle venoit de s'emparer (2) ". Il y réussit en effet, mais il laissa par là les François s'exercer dans le

(1) *Mém.* du Chev. Temple, p. 434.
(2) *D'Alrymple*, Mém. de la Gran-Bretagne, T. I. p. 57.

métier de la mer & se préparer à en disputer l'empire à ses successeurs. Avant de connoître quelles furent les suites de cette nouvelle rivalité, & quels efforts fit la Grande-Brétagne pour obtenir une dangereuse prépondérance, jettons un coup d'œil sur le rétablissement, ou plutôt la création de la marine Françoise, sous le règne de Louis XIV. Quand un nouvel athlète paroît sur l'arène, il est nécessaire d'en considérer les forces.

Quoique pendant la minorité de ce Prince, la France eût équipé des flottes qui battirent celles d'Espagne, à la hauteur d'Orbitelle & devant le port de Naples, on ne pouvoit cependant dire que ce Royaume eût une marine. Le peu de vaisseaux qu'il avoit alors s'étoit tellement dissipé, qu'à peine en trouva-t-on quinze ou seize,

quand il fut réfolu, en 1664, d'aller attaquer Gigeri, fur la côte d'Afrique. La difette de matelots, ou la difficulté de les raffembler étoit devenue fi grande, que deux ans après cette expédition, M. de Lionne répondit au Comte d'Eftrades, fur la demande que les États Généraux avoient faite de recruter les équipages de leur flotte dans les ports François du Ponent : „ Sa Majefté ne veut pas
„ vendre de la fumée, ni que les
„ États fe puiffent plaindre qu'elle
„ les a voulu tromper, & la fin-
„ cérité l'oblige de les avertir,
„ qu'on ne trouvera pas un feul
„ matelot dans tous fes ports, &
„ que du Quefne a eu toutes les
„ peines du monde, y ayant em-
„ ployé trois mois de tems, a
„ y former l'équipage de Vendô-
„ me (1) ".

(1) *Lettre* du 10 Aout 1666.

Ajoutez à cela, point d'arsenaux, point de munitions navales, point de bois de construction & même point de ports; ce n'est pas en avoir, quand ils ne peuvent servir à rien. La disette y étoit si grande, qu'on n'y trouvoit, ni pattes d'ancres, ni cordages, ni voiles, &c. Enfin jusqu'à de la poudre & des méches, tout y manquoit. La Hollande fournit d'abord ces divers approvisionnemens (1), mais bientôt on ap-

(1) Louis XIV obtint même en 1666 & 1667, des colléges de l'Amirauté de Hollande, d'y faire bâtir douze grands vaisseaux de guerre, d'y achetter douze gros bâtimens marchands armés en guerre, deux galiotes, treize flibots & cinq fluttes, qui vinrent à différentes reprises chargées de mats, de planches, de voiles, de cordages, &c., d'y lever même des matelots, enfin, d'établir à Amsterdam une fonderie de canons pour le service de sa marine. On peut

prit à se passer d'elle. Des villes de cette république, arrivèrent des constructeurs ; de Suède, des maîtres mateurs, & des forgerons d'ancres ; Riga, Hambourg & Dantzick, envoyèrent des cordiers, des tisserans, &c. Tous ces ouvriers eurent des élèves François qui les égalèrent, ou les surpassèrent en peu de tems. On fit une revue générale des gens propres au service de mer, & soixante mille furent aussi tôt classés. On bâtit cinq arsenaux, & plusieurs vaisseaux furent construits sur les chantiers de la France. Brest vit dans sa rade, en 1667, une nombreuse flotte aux ordres du

---

juger de la quantité & de la nature de ces approvisionnemens, que les Hollandois fournirent à ce Prince, par l'état de ceux qu'ils transportèrent dans l'arsenal de Dunkerque. *Lettr. & nég.* d'Estrades T. IV. p. 343.

Duc de Beaufort, composées de cinquante bâtimens de guerre (1). Dans ce nombre les brulots n'étoient pas compris, encore moins l'escadre du Levant dont la jonction devoit augmenter beaucoup les forces de ce Général.

Le génie de Colbert opéra ce prodige; c'en étoit réellement un que de créer une marine dans ces circonstances où le goût de la nation, tant d'autres difficultés morales & même des obstacles physiques, sembloient s'opposer aux vues de Louis XIV. Ce Prince les étendit plus loin : il voulut être le législateur des mers & le devint. L'ancien code maritime des Rhodiens s'étoit perdu, ou du moins ce qui nous en reste se trouve tellement confondu avec

(1) *Lettre* du Duc de Beaufort à Ruiter, du 12 Juillet 1667.

les rèveries d'un fauſſaire, qu'il eſt preſqu'impoſſible de l'en diſtinguer. Les loix d'Oleron, celles de Wisby & les coutumes, rédigées ſous le nom de *Conſulat de la mer*, étoient inſuffiſantes & portoient l'empreinte des ſiècles barbares, qui les avoient vu naître. Une nouvelle juriſprudence étoit donc néceſſaire; & Louis l'établit ſur des principes juſtes & lumineux dans ſes ordonnances, données à Fontainebleau au mois d'Aout 1681. Ses ennemis les Anglois, en admirèrent la ſageſſe, & depuis n'ont ceſſé d'en inſérer la plûpart des articles dans leurs differens règlemens.

Les ordonnances conſtitutives de la marine Royale ne ſont pas moins dignes d'admiration. C'eſt faire également leur éloge, & celui des miniſtres de ce corps, que de remarquer leur ſtabilité. Les

légers changemens qu'elles ont éprouvés, ne peuvent être comparés aux abrogations successives des autres loix militaires de France, qui portent d'avantage l'empreinte indélébile du caractère national. De sages institutions préparent une révolution & d'heureuses circonstances la déterminent. Elles semblèrent plutôt coopérer au dessein de Louis XIV, que le favoriser, en hâtant le germe des talens de ses Amiraux, de se développer, en exerçant ses sujets au métier de la mer. On sent bien que nous voulons parler de ces guerres, où le pavillon François flotta avec celui de l'Angleterre, non pour affermir sa puissance, mais pour apprendre à la réprimer, ou à la balancer. Quand ils furent séparés, le premier devint de plus en plus respectable, & sa gloire s'accrut par

le combat de Tabago, qui illuſtra d'Eſtrées, & par ceux d'Agouſta qui immortaliſèrent Duqueſne, le rival de Ruiter, auquel il mérite d'être comparé.

Sans Ruiter, Duqueſne eût été le premier des hommes de mer, dans un ſiècle, où ils ſembloient preſſés d'arriver. Sans Duqueſne, Ruiter eût été le plus grand Amiral que l'Europe eût produit. Leur habileté étoit chez eux autant l'effort d'un heureux génie, que le fruit d'une longue expérience. Auſſi fiers qu'intrépides dans l'action, auſſi doux que modeſtes après la victoire, l'un & l'autre donnèrent à tous les Généraux des exemples de générofité, & aux héros ceux d'une rare ſimplicité (1). Ils n'eu-

(1) „ Le lendemain de la victoire, „ je trouvai Ruiter, dit le Comte de „ Guiche, balayant ſa chambre &

rent que l'ambition de se rendre redoutables par leurs exploits, à leurs ennemis, & nécessaires à leurs concitoyens, par leurs services. Jamais ils ne furent tourmentés de la soif ardente des honneurs. On leur en décerna de nouveaux (1), que la faveur ne put revendiquer, & dont l'envie ne s'alarma point. De l'état de simple Mousse, Ruiter s'éleva à la plus haute dignité que la constitution de sa République lui laissoit espérer. Quoique le père de Duquesne eût épargné à son fils la peine de ramper dans les bas emplois, en y passant lui-même, ce grand homme n'en auroit pas moins terminé sa glorieuse carrière dans le

---

» donnant à manger à ses poules.
» *Mém.* p. 268.

(1) On nomma Ruiter, Lieutenant Amiral Général; Duquesne fut fait Général des armées navales.

ſeul grade éminent auquel ſes principes religieux lui permirent d'aſpirer. On oſa les reprocher à ſes cendres : au lieu de les mêler avec celles des Dugueſclin & des Turenne, elles furent ignominieuſement privées de la ſépulture ordinaire (1). Cet aſyle fut refuſé, en Sicile, au corps de Ruiter; mais tranſporté à Fleſſingue, ſa patrie, il y repoſa dans un ſuperbe Mauſolée. Louis. XIV eſtimoit trop Ruiter, pour ne pas le plaindre, connoiſſoit trop Duqueſne, pour ne pas le regretter. Ce dernier venoit de mourir (2), lorſque l'Angleterre, mécontente de ſon Roi, appella le Prince d'Orange qui le chaſſa du trône.

(1) Il fut enterré au bord d'un foſſé dans ſa terre de Bouchet, près d'Etampes.

(2) Le 2 Février 1688.

Avant que d'y monter, Jacques II avoit servi sa patrie avec autant de zèle que de valeur. Il avoit eu le commandement de ses flottes dont il ne troubla point les opérations par sa présence, mais qu'il dirigea par ses ordres. On le vit, dans un combat terrible, environné de morts, & couvert de sang, en venir à l'abordage avec son adversaire, en disant froidement, *il faut que je salue moi-même le sieur d'Opdam.* Dans la bataille de Soltsbai, le vaisseau de ce Prince se trouva tellement endommagé, qu'il fut obligé d'en changer. Ces actes de bravoure lui avoient mérité l'attachement des matelots, dont il vouloit être appellé l'ami. Leurs Officiers reçurent de lui une augmentation de paie, sous le nom de *Table Monei.* Pendant le court espace de son règne, & malgré le

le défaut de ſubſides, le nombre des vaiſſeaux de la marine Royale s'accrut. Ses bienfaits ne lui firent que des ingrats, & ſes ſoins, pour rendre les forces navales de ſa nation reſpectables, lui devinrent nuiſibles. Au premier bruit d'une invaſion, il avoit équipé une flotte de ſoixante une voiles, dont trente-huit étoient du troiſième & quatrième rang. Les inſtructions qu'il donna à ſes Amiraux, le Chevalier Strickland & le Lord Darmouth (1), montrent combien cet infortuné monarque avoit de connoiſſances, & entendoit le métier de la mer. On en étoit ſi perſuadé, qu'on lui attribua l'invention des ſignaux, par pavillons & flammes; mais

(1) Voyez la copie de ces inſtructions dans l'*hiſt. nav.* de l'Angleterre, L. III, C. XLIII.

c'eſt avec peu de fondement; avant lui, l'uſage en étoit connu (1). Peut-être les multiplia-t-il, les rendit-il plus intelligibles, ou les diſpoſa-t-il dans un meilleur ordre. Nous ſavons qu'après lui, le Maréchal de Tourville rectifia encore cette eſpèce d'alphabet maritime (2), aujourd'hui ſi perfectionné, & ſi

---

(1) Voici comme s'exprime à ce ſujet le P. Fournier dans un ouvrage imprimé en 1643. „ Le Général donne les ſignaux muets & parlans „ pour le jour, ſoit par pavillons ou „ flammes, coups de canons avec bales & la nuit avec les feux & coups „ de canons ſans bales. *Hydrogr.* L. „ III, C. I. Voyez le Chap. ſuiv.

(2) Le P. Hoſte, qui avoit accompagné ce Général dans toutes ſes campagnes, donne un projet de ſignaux qui prouve que de ſon tems on n'en avoit pas perfectionné l'art, comme de nos jours. Voyez p. 420, 421 *du traité des évolutions navales*, imprimé en 1697.

digne d'admiration, par le moyen duquel on parle à une armée entière, on lui donne des ordres précis, tant fur la manœuvre qu'elle doit faire, que fur la route qu'elle doit tenir.

Malgré les inftructions dont nous venons de parler, & une violente tempête qui difperfa la flotte Hollandoife, Guillaume, feul nom que nous donnerons au gendre de Jacques, aborda en Angleterre, le Roi, abandonné de fes fujets, & trahi par les équipages de fes vaiffeaux, fe comporta dans cette conjoncture avec tant de foibleffe, & de pufillanimité, qu'il laiffa, pour ainfi dire, le trône vacant. Son heureux adverfaire s'en empara, peut-être fans remords, mais non pas fans craintes. L'ambition ne les étouffe point; elle fait feulement les diffimuler. Cependant tout n'étoit pas

ſoumis, & le parlement s'efforçoit vainement de faire valoir la prétendue abdication de ſon Roi, pour s'en donner un autre. Le brave Dundée en Écoſſe, Tyrconnel en Irlande, étoient reſtés fidèles aux Stuarts, dont Louis XIV prit la défenſe.

Guillaume avoit prévu cette démarche généreuſe, & pour la rendre infructueuſe, il avoit été le moteur de la fameuſe ligue d'Augſbourg, dont il fut dans la ſuite l'ame & le ſoutien. La trame étoit bien ourdie, & le ſecret ſi bien gardé, qu'un haſard ſingulier put ſeul le faire découvrir (1). Il engagea d'abord l'Angleterre à entrer dans cette ligue, enſuite à déclarer la guerre à la France. C'étoit l'unique moyen d'aſſurer la couronne ſur ſa tête ; auſſi

(1) *Voyez* la note n°. XI.

s'écria-t-il dans ce moment, en préſence de ſes amis, *voilà le premier jour de mon règne* : Il devint une véritable marque de corruption & de ruine. Pour gagner les ſuffrages de ſa nation, il employa des moyens qui altérèrent ſes mœurs ; & pour ſubvenir aux frais de la guerre, il ſe ſervit de la funeſte reſſource d'emprunter ſur des fonds éloignés. C'eſt à lui que l'Angleterre doit l'origine de cette dette énorme, dont le poids ſemble l'enfoncer dans le gouffre d'une banqueroute inévitable. Ce malheur n'étoit point prévu, & quand même il l'auroit été, Guillaume n'auroit eu garde de perdre l'occaſion d'animer les Anglois, contre leur ancien maître, dont les François venoient d'épouſer les intérêts, & oſoient défendre la cauſe.

Dès lors on ne penſa plus qu'à

soumettre les rébelles, terme que la raison & le devoir proscrivoient, mais que la fortune outrageant l'un & l'autre forçoit d'admettre. L'Irlande devint le principal théâtre de la guerre, & Jacques s'y rendit, comptant sur les secours de la France. Châteaurenaud fut chargé de les y conduire, & de les escorter avec une escadre de douze vaisseaux de ligne, & quelques bâtimens légers. Herbert qui commandoit la flotte de Guillaume, en avoit vingt-deux de différens rangs. Ayant rencontré les François près de la baye de Bantry (1), il résolut aussi tôt de les combattre, quoiqu'ils eussent l'avantage du vent qu'ils conservèrent toute la journée, au grand étonnement des Anglois. „ Ils „ montrèrent, avoue un écrivain

(2) Le 1er. Mai 1689.

„ de cette nation, que par l'agi-
„ lité de leurs vaiſſeaux & la
„ dextérité de leurs marins, ils
„ ne le cédoient pas aux Anglois,
„ leurs antagoniſtes (1)". Le combat commença avec aſſez de vivacité de part & d'autre, & continua jusqu'au moment que la ligne des Anglois fut entièrement rompue, & leur eſcadre miſe en déſordre. Ils gagnèrent alors le large pour rétablir leur ordre de bataille, mais Châteaurenaud ne leur en donna pas le tems. Il les pourſuivit, ſans perdre de vue ſon convoi, qu'il rejoignit, lorſqu'Herbert ſe fut aſſez éloigné, pour ne lui donner plus aucune inquiétude. Le Général François fit enſuite ſon débarquement, & retourna à Breſt, ayant en onze jours porté le ſecours en Irlande,

(1) *D'Alrymple*, Mém. T. II. p. 118.

battu les ennemis, pris un riche convoi aux Hollandois, & ramené ses vaisseaux sans aucun dommage, ni avarie.

Pour prévenir le mauvais effet que ce premier échec pourroit faire sur l'esprit de sa nation, Guillaume créa Herbert, Pair & comte de Torington, accorda des gratifications aux équipagees, & vint lui-même à Portsmouth les remercier de leur service. „ Flattés de „ ces attentions, les soldats & les „ matelots crurent, comme le re- „ marque le Chevalier d'Alrimple, „ qu'ils avoient en effet battu cet „ ennemi, par lequel ils recon- „ noissoient quelques jours aupa- „ ravant avoir été vaincus ". Le Roi ne put s'empêcher de dire, lorsqu'il apprit la nouvelle de ce combat : *une pareille action est nécessaire dans un commencement de guerre, mais dans la suite il*

*y auroit de la témérité d'en courir les risques.* Ce propos nous donne aisément à connoître le jugement qu'il en portoit. Suivant un écrivain Anglois, toujours méchant, quand il se trouve forcé d'être vrai, „ les officiers & „ les marins Anglois regardoient „ comme une défaite d'avoir man- „ qué la victoire sur l'élément „ qui leur étoit propre; au lieu „ que les François devoient re- „ garder comme une victoire de „ n'avoir pas été défaits. Ceux-ci „ firent néanmoins leur débarque- „ ment, & retournèrent dans leur pays; ce qui détermina de quel côté étoit l'avantage " (1).

Les Hollandois ayant joint leurs forces navales à celles d'Angleterre, elles montèrent ensemble à soixante-dix vaisseaux de ligne;

(1) *D'Alrymple*, Mém. T. II. p. 118

ils allèrent croiser sur les côtes de France, & en tinrent bloqués quarante dans la rade de Brest, jusqu'au moment que Tourville parut. Ce Général venoit de Toulon avec une escadre de vingt vaisseaux, & les ayant conduits à la hauteur d'Oueſſant, il y apprit que la flotte des alliés étoit à l'entrée de l'Iroise. Il prévit que le vent de Sud-Ouest souffleroit bientôt, & l'attendit au large, pendant six jours, au bout desquels il se leva avec tant de force, que les ennemis furent obligés de quitter leur station. Alors Tourville se rapproche, profite d'un vent de Nord-ouest, entre à Brest, & effectue sa jonction en présence des alliés, qui ne se croyant plus en sûreté sur Oueſſant, allèrent passer le reste de la campagne aux Sorlingues.

Ils ne purent y protéger leur

commerce en proie aux armateurs François, qui insultoient toutes les mers, & ne rentroient jamais dans leurs ports, qu'après avoir fait beaucoup de prises. Les négocians Anglois ne se continrent plus, & jettèrent les hauts cris, contre le gouvernement. Ils ne cessoient de répéter que la pompe & l'ostentation des flottes qu'on envoyoit s'étaler aux yeux des ennemis, n'étoient pour eux qu'un spectacle magnifique, & pour le peuple, dont elles consumoient l'argent, qu'une véritable insulte à ses propres malheurs. Ils alloient même jusqu'à accuser Guillaume d'avoir formé un plan, pour sacrifier la sûreté de leur fortune aux intérêts mercantilles de ses compatriotes, les Hollandois.

Pour faire cesser ces clameurs, & étouffer les semences d'un mé-

contentement général, la Reine, femme de Guillaume, qui gouvernoit en ſon abſence, ſuivit l'avis de Ruſſel, après bien des irréſolutions; elle envoya ordre à Herbert, Amiral de ſa flotte, d'en venir à une action déciſive. Celui-ci l'évitoit depuis quinze jours pendant leſquels Tourville l'avoit toujours gardé à vue. Étalant les marées (1), & courant les bordées qui lui faiſoient élonger l'ennemi, il attendoit que le vent changeât pour forcer au combat le Général Anglois, à qui de nouvelles inſtructions ne permirent plus de reculer. Les François, ayant quitté leur ſtation

(1) *Étaler les marées*, c'eſt profiter du flux, ou du reflux pour faire route, mouillant quand on les a contraires & levant l'ancre quand ils deviennent favorables.

devant Plymouth, & dépaſſé l'isle de Wight, s'avançoient dans la Manche ; & il auroit été honteux, diſoit-on, au nouveau gouvernement de leur céder l'empire de la mer ſur ſes propres côtes. Evertzen, Amiral Hollandois, venoit de ſe réunir à Herbert qui ſe trouvoit par là à la tête d'une flotte de cent douze voiles, dont cinquante-neuf entroient en ligne. Tourville n'en avoit que ſoixante-cinq qui puſſent la former, quoique le nombre de ſes vaiſſeaux montât à ſoixante-treize, en ayant ſéparé huit, au deſſous de cinquante canons (1). Les autres n'étoient comparables, ni par l'échantillon, ni par l'artillerie à ceux des alliés. Vingt-un brulots, & quelques bâtimens légers

(1) *Mém.* de Tourville, T. III. p. 114.

rendoient encore l'armée Françoife plus nombreufe, fans la rendre plus forte.

Les deux flottes fe difputèrent d'abord l'avantage du vent. Celle des François ne put le gagner, parce que, foufflant toujours de la bande du Nord, il ne leur étoit pas favorable, ainfi que la marée. Les ennemis en profitèrent pour arriver fur eux, quand ils eurent reçu tous les fecours qu'ils attendoient. On en vint aux mains (1), à la hauteur de Beachy-Head, ou Bevefières. L'avant-garde des alliés toute compofée de vaiffeaux Hollandois força de voiles, dépaffa celle des François, & fe jetta au milieu d'eux, laiffant ainfi un vide entr'elle, & le refte de l'armée d'Herbert. Tourville profita de cette

(1) Le 10 Juillet 1690.

imprudence, & coupa cette avant garde d'avec le corps de bataille ennemi. Une partie de ces vaisseaux fit tête aux Anglois, & l'autre aux Hollandois, tandis que Châteaurenaud avec son avant garde, que ces derniers avoient passé, se replia sur eux pour les investir. Un calme qui survint, & la longue bordée que cet Officier Général fut obligé de courir, ne lui permirent pas d'arriver assez tôt, pour détruire entièrement l'escadre d'Evertzen. Elle étoit déjà exposée au feu du corps de bataille, que conduisoit Tourville en personne. Il l'attaqua à la demi-portée du canon avec tant de vivacité, qu'elle fut presque toute désemparée, & perdit quatre vaisseaux. Herbert appercevant ce désastre, voulut dégager l'Amiral Hollandois. Il s'attacha aux bâtimens les plus foibles de l'arrière

garde Françoiſe, & en fit d'abord plier quelques uns ; mais les autres animés par la préſence du Comte d'Eſtrées qui les commandoit, ſoutinrent ſi bien ce choc, que l'ennemi les abandonna, & tint le vent. Il fut tellement maltraité, qu'on le vit mettre à la mer ſes chaloupes pour ſe remorquer.

Dans cette retraite, Herbert ſe comporta en marin expérimenté, & ce fut à ſon habileté que les alliés durent leur ſalut. Après avoir demeuré quelque tems à une certaine diſtance de la flotte Françoiſe, en aſſez bon ordre, & avec toutes ſes voiles ferlées, il s'apperçut qu'elle dérivoit par la force des courans. Auſſi tôt il fit jetter ſes ancres, dans l'eſpérance de ſéparer les deux armées, ſi celle des ennemis n'imitoit pas cette manœuvre. En effet, Tour-

ville le négligea, ou refusa de l'exécuter (1); & se trouvant chassé par la marée, fut entraîné pendant la nuit loin de son adversaire, qui échappa par là à une entière destruction. Le lendemain, on mit cependant le feu au vaisseau du vice-Amiral de Hollande, & treize autres vaisseaux eurent le même sort, après s'être échoués sur la côte. Peut-être un plus grand nombre auroit péri, sans une nouvelle faute qu'on reprocha au Général François, celle d'avoir poursuivi jusqu'à la baie de Rye un ennemi battu, en ordre de bataille (2).

Herbert doubla avec le reste de sa flotte le pas de Calais, & en arrivant dans la Tamise,

(1) Mém. du Comte de Forbin, T. I. p. 302.

(2) Mém. de *Berwick*, T. I. p. 455.

il fut mis à la tour de Londres. Il n'en ſortit qu'après avoir été abſous par un conſeil de guerre. Guillaume, mécontent de ce jugement, eut l'injuſtice de diſgracier pluſieurs perſonnes qui y avoient aſſiſté, & de caſſer quarante deux officiers de marine, partiſans zèlés de leur malheureux Général, qui fut dépouillé de toutes ſes charges. On le ſacrifia pour appaiſer les Hollandois, dont toute l'Europe retentiſſoit des plaintes amères qu'ils faiſoient contre leurs alliés, qu'ils accuſoient de les avoir indignement abandonnés. Ces républicains oſèrent même avancer, que dans cette action, ſi la victoire s'étoit déclarée pour les François, du moins la gloire ne pouvoit en être diſputée aux Provinces-Unies. Ils rejettoient toute la honte ſur les Anglois, oubliant ſans doute ce que la manœuvre imprudente de

leur propre Amiral avoit coûté aux deux nations confédérées.

Les eſprits futent conſternés à Londres, quand on y apprit qu'Herbert ſe réfugioit dans la Tamiſe, & que ſes vaiſſeaux ſe brûloient ſucceſſivement à la côte, pour ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi, qui triomphant les pourſuivoit dans le canal. Il les auroit même attaqués, juſques ſous les murs de cette ville, ſans le défaut de pilotes qui connuſſent l'entrée de ſa rivière. Aux agitations de la crainte ſuccédèrent bientôt les perplexités du découragement, d'autant plus profond qu'on venoit d'être informé, que les Hollandois avoient perdu une grande bataille, celle de Fleurus. On s'attendoit à tout moment d: voir la France fondre avec toutes ſes forces de terre & de mer ſur la Grande-Brétagne, qui, déchirée

dans ſon propre ſein par deux partis, alloit devenir la victime de celui de Jacques. Les exécutions du cruel Jeffrei n'étoient pas encore oubliées, & on craignoit qu'elles ne ſe renouvellaſſent. Quelle perſpective n'offroit pas le retour d'un Roi détrôné, d'un Prince exilé de ſes propres États qui rentroit armé du pouvoir, guidé par la vengeance & ſuivi par la haine? Les terreurs du peuple paſſoient dans le gouvernement. Ses rênes flottoient entre les mains d'une femme qui troublée par ſes remords, ſe croyoit inveſtie de traitres, & dont le conſeil ne lui inſpiroit aucune réſolution ſalutaire, parce qu'il étoit diviſé par les Wights & les Torys, ennemis toujours implacables. „ On peut dire que l'Em-
„ pire Anglois, aſſure un écri-
„ vain de cette nation, étoit alors

„ ébranlé jusqu'aux fondemens (1).

Les François donnèrent le tems de les raffermir en ne profitant pas de leur victoire. La maladie de Seignelai en est regardée comme la cause; elle l'avoit empêché de s'embarquer sur la flotte pour en diriger les opérations, suivant un plan qu'il n'avoit communiqué à personne. On l'accusa d'avoir voulu se réserver tout l'honneur de l'exécution, dans l'espérance d'être maréchal de France, l'unique objet de ses vœux, quoiqu'il n'eût servi sa patrie que dans le cabinet. Il ne s'agissoit pas moins dans ce projet que de détruire tout le commerce des Anglois, en brûlant leurs ports par le moyen de bâtimens légers. Une escadre de vingt cinq frégates de-

---

(1) *D'Alrymple*, Mém. de la Grande-Brétagne T. I. p. 270.

voit, en même tems, entrer dans le canal St. Georges, & y couler bas, ou réduire en cendres tous les vaiſſeaux qui auroient pu ſervir à Guillaume pour faire paſſer ſon armée d'Irlande dans la Grande-Brétagne. On ſe flattoit qu'alors les partiſans de Jacques auroient d'autant moins manqué de ſe déclarer pour lui, ſoit en Angleterre, ſoit en Écoſſe, que ces deux Royaumes mécontens, conſternés & ſans défenſe, n'avoient rien à attendre de la Reine ni de ſon conſeil.

Ce vaſte deſſein étoit, ſelon quelques uns, connu de Tourville qui répondit au reproche de ne l'avoir pas exécuté, qu'il étoit trop haſardeux, les Anglois ayant fait enlever toutes les bouées de leurs côtes (1). Cette ſage pré-

(1) Mém. de *Berwick*, T. I. p. 455.

caution qu'Herbert prit dans fa retraite, l'affura & fauva l'Angleterre. Les François fe contentèrent d'infulter ce Royaume par une defcente qu'ils firent à Tingmouth. Leurs troupes y mirent en fuite l'ennemi, après avoir forcé fes retranchemens. Enfuite ils s'emparèrent de douze bâtimens de guerre & de huit marchands, auxquels on mit le feu. Cette expédition termina la campagne, & la flotte Françoife vint défarmer à Breft.

Le gain de la bataille de Boyne confola Guillaume de ces malheurs & empêcha peut-être Louis XIV de tenter une defcente en Angleterre. Ce dernier Prince n'abandonna pas néanmoins Jacques; il chercha, la campagne fuivante, à lui faire paffer du fecours en Irlande, ou à affurer la retraite de fes partifans. Il falloit pour

cela être maître de la mer, avantage que la victoire de Beachy-Head avoit procuré aux François (1). Pour le conserver, on arma une flotte de quatre-vingt un vaisseaux de ligne, celle des ennemis étoit fort supérieure, & Tourville avoit ordre d'éviter l'action. Il fit plus; sans gagner de bataille, il parvint à rendre inutile le formidable armement des alliés. Dans le tems qu'ils le croyoient réduit à se cacher dans les ports de France, il osa tenir la mer. Croisant pendant quinze jours dans la Manche, il arrêta tous les navires qui vouloient y entrer, ou en sortir. Ayant appris que le convoi de Smyrne

(1) On frappa en France, à l'occasion de cette victoire, une médaille avec cette légende, *imperium maris assertum*.

étoit arrivé sur les côtes d'Irlande, il s'approche de Sorlingues, pour donner des inquiétudes aux ennemis. Il tombe ensuite sur la flotte de la Jamaïque, la dissipe, prend son escorte & s'empare d'onze bâtimens marchands. Les autres n'échappent qu'à la faveur d'un brouillard épais. Au bruit de ces exploits, Bussel qui commandoit les forces navales des confédérés, se réveille, cherche Tourville & tâche de l'engager à un combat. Le Général François le tire au large, conserve l'avantage du vent & ne lui fournit, pendant l'espace de cinquante jours, aucune occasion de le combattre, en épiant toujours l'instant de l'attaquer lui-même avec avantage. L'Amiral Anglois désespéré l'abandonne & va établir sa croisière dans les parages d'Irlande, où, assailli d'une violente tempête,

il eſt forcé de rentrer dans ſes ports avec tous ſes vaiſſeaux déſemparés, après en avoir perdu trois & 1500 hommes d'équipage. Tourville comptoit profiter de ce déſaſtre, mais les vents s'y oppoſèrent ; il n'arriva pas aſſez tôt pour enlever aux alliés une partie de leur flotte.

Cette campagne, connue ſous le nom *du large*, eſt le chef d'œuvre de Tourville, & les ſavantes manœuvres qu'il y fit ont été toujours admirées des marins les plus habiles. Non ſeulement Guillaume ne put retirer des opérations de ſa flotte, tout l'avantage qu'il s'en étoit promis, mais encore leur ſuccès augmenta le nombre des mécontens, & leurs plaintes n'en devinrent que plus vives. Ils diſoient hautement que „ ce prin„ ce avoit expoſé la marine, les „ côtes & la capitale à un enne-

„ mi qu'il leur avoit attiré. Sui-
„ vant eux, l'amitié de ces com-
„ patriotes étoit auſſi fatale à la
„ nation que la ſienne, puiſque
„ leur témérité à Beachy-Head
„ & leur délais à la baie de Ban-
„ try l'avoient miſe également en
„ danger. La honte, l'infortune
„ & la ruine étoient à ſa ſuite;
„ jamais il n'avoit gagné de ba-
„ tailles que contre ſes propres
„ ſujets. La gloire maritime que
„ l'Angleterre conſervoit ſans ta-
„ che depuis pluſieurs ſiècles,
„ venoit d'être flétrie deux fois
„ dans les deux premières années
„ de ſon règne. Le commerce
„ qui étoit ſi floriſſant, ſous les
„ derniers rois, languiſſoit au-
„ jourd'hui, victime de l'ambi-
„ tion d'un Prince qui ne ſon-
„ geoit qu'à défendre ſon titre
„ & à conduire les projets des

„ autres nations (1)".

Toujours fidèle ami de Jacques, malgré le nombre des ennemis qu'il avoit à combattre, Louis n'oublia rien pour que ces mécontentemens tournassent à l'avantage de ce Roi détrôné ; il fit des préparatifs dans l'espérance de le rétablir. Guillaume, menacé à la fois d'une révolte & d'une descente, étouffa l'une par sa conduite modérée & évita l'autre par de puissans efforts. Tous les anciens vaisseaux furent radoubés & armés ; de nouveaux sortirent des chantiers & on les équipa avec tant d'activité, qu'un à trois ponts se trouva prêt à mettre à la voile, dix jours après avoir été lancé à l'eau. Il ne manquoit que des gens de mer : On publia un édit, *propre*, dit le

(1) *D'Alrymple*, Mém. T. II. p. 315.

chevalier d'Alrymple, *à étonner des hommes libres*, lequel enjoignoit à tous les matelots Anglois de se faire enroller, sous peine de subir un châtiment exemplaire. On en rassembla assez pour former les équipages de soixante-trois vaisseaux de ligne & de vingt-trois frégates, ou brulots. Le lord Russel prit le commandement de cette flotte, à laquelle se joignit celle de Hollande qui étoit composée de trente-six vaisseaux de ligne, aux ordres de l'Amiral Allemonde.

On doit sans doute être étonné que la France, qui, dans la campagne précédente, avoit mis quatre-vingts vaisseaux de ligne à la mer, n'en arma celle-ci que cinquante-cinq, dont treize, venant de Toulon & conduits par d'Estrées, ne purent arriver assez tôt, à cause de la contrarieté des

vents. Le conſeil de Louis XIV comptoit, dira-t-on, ſur la défection des capitaines Jacobites & les intelligences qu'il avoit ſur la flotte Angloiſe. Ruſſel même ne cherchoit pas à combattre les François, auxquels il vouloit fournir le moyen d'aborder en Angleterre, en employant ſon armée à tenter une deſcente ſur la côte de France (1). Mais étoit-il prudent de ſe fier entièrement à ces eſpérances & de faire dépendre d'une trahiſon tout le ſuccès ? Pourquoi ne pas multiplier le nombre de ſes vaiſſeaux, au lieu de le diminuer? Cet ordre ſi connu, *vous combattrez mes ennemis forts ou foibles par tout où vous les trouverez*, n'étoit-il pas abſurde? On voulut cependant le revoquer ſur

(1) *Mém.* de Berwick, T. I. p. 476, 477.

des avis qu'on reçut de Londres de la découverte du complot & du zèle des Officiers, soupçonnés d'y être entrés. C'étoit trop tard, & d'ailleurs aucune des dix Corvettes qu'on expédia de Cherbourg, ne put rencontrer Tourville. Elles devoient l'avertir de la quantité des vaisseaux ennemis, rassemblés à la rade de Ste. Hélène, & lui porter de nouvelles instructions pour croiser sur Ouessant & pour y attendre l'escadre de la Méditerranée. Les Anglois avoient déjà cherché d'intercepter tous les renforts que la flotte Françoise comptoit de recevoir. Deux de leurs escadres étoient en station, l'une aux ordres de Carter, à la hauteur de l'isle de Guernesey; & l'autre commandée par le Chevalier Lavalle, entre la presqu'isle du Cotentin & le pas de Calais. Tourville tenta plu-

ſieurs fois d'appareiller, mais il fut toujours repouſſé par les mêmes vents qui empêchoient le comte d'Eſtrés de le joindre (1). Ils ne permirent qu'à la ſeule diviſion du Marquis de Villette de ſe réunir à l'armée du Général François, qui ſe trouva par là avoir quarante-quatre vaiſſeaux de ligne (2). Avec ſi peu de forces

---

(1) Ces vents excitèrent des tempêtes violentes & continuelles pendant un mois. A leur occaſion, Brunet remarque dans ſes mémoires que le Ciel combattit plus efficacement contre la France que les Anglois eux-mêmes. Tourville qui avoit appareillé de Berthaume le 12 Mai, ne put ſe trouver à la hauteur de Plymouth, que le 25 du même mois.

(2) Quelques écrivains en ont compté d'avantage; mais ils ſe ſont trompés. Nous n'avançons rien qu'après des calculs exacts & des états fidèles. Si les hiſtoriens avoient pris

il ne balança point d'aller à la quête de l'Amiral Ruſſel qui avoit été aſſez heureux pour que rien ne ſe fût oppoſé à la jonction de quatre flottes différentes, qui formoient enſemble une armée de quatre-vingt dix-neuf vaiſſeaux de ligne, montés de 6994 canons, & de 40675 hommes.

Un armement ſi formidable n'étonna point la valeur de Tourville, mais avant que de combattre, il crut devoir, pour ſa juſtification, aſſembler un conſeil de guerre. Les ordres de la cour étoient précis & ne ſouffroient aucune interprétation qui fût favorable aux circonſtances; il fallut donc les exécuter, quelque dan-

cette peine, ils n'auroient pas tant différé entr'eux, lorſqu'il s'agit du nombre de vaiſſeaux des armées reſpectives.

ger qu'il y eût. Un écrivain Anglois prétend que le Général François craignoit qu'on ne les revoquât, ou qu'on n'y mît des obstacles, à cause d'un propos de Seignelai, dont il avoit eu à se plaindre, après la bataille de Beachy-Head. Ce ministre, fâché de ce qu'on n'en avoit pas profité pour brûler tous les vaisseaux ennemis, osa soupçonner le courage de Tourville, & cela l'obligea à s'expliquer. Seignelai le fit, en disant, qu'*il y avoit des gens qui étoient poltrons de tête, quoiqu'ils ne le fussent pas de cœur* (1). Cette distinction étoit une excuse outrageante, & nous serions d'autant plus fondés à la revoquer en doute, que ce même ministre étoit l'ami particulier de Tourville; mais malheureusement elle

(1) *D'Alrymple*, Mém. p. 374.

ſe trouve atteſtée par les mémoires du Roi Jacques (1).

Le flotte Françoiſe étoit au vent & pouvoit éviter le combat. Tourville ne profita de cet avantage que pour donner le tems à ſes vaiſſeaux de ſe mettre en ligne. Dès qu'ils l'eurent formée, il s'avança ſur l'ennemi qui l'attendoit en panne. Quand on fut à la portée du fuſil, l'action commença de part & d'autre & devint d'autant plus meurtrière, qu'un calme ſurvint. Il empécha l'amiral Allemonde de revirer avec ſa diviſion, pour doubler la ligne Françoiſe & pour la mettre entre deux feux; ce qui arriva, néanmoins, quel-

(2) L'extrait de ces mémoires a été publié en Anglois par M. Macpherſon, & on s'en eſt ſervi dans les additions à ceux du Maréchal de Berwick. *Voyez* T. I. p. 455.

ques heures après, lorſque le vent ayant tourné du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, & qu'une partie de l'armée de Tourville ayant été coupée, chacun de ſes vaiſſeaux eut à ſe défendre contre pluſieurs des ennemis, & fut obligé de ſe battre des deux bords. Le ſien, maltraité au commencement de la bataille, avoit été aux priſes avec celui de Ruſſel, qui le reçut, ſelon un écrivain Anglois, de manière à le faire revenir bientôt de l'erreur où il étoit tombé, en imaginant qu'il étoit poſſible de contraindre un Amiral de ſa nation, à baiſſer ſon pavillon devant un François; & qu'aucune conſidération ſur la terre ne ſauroit jamais l'y déterminer. Dans le récit d'un combat, où l'on ſe trouve le plus fort, cette réflexion n'eſt qu'une inſulte ridicule qui bleſſe la dignité de l'hiſtoire, trop

ſouvent méconnue par l'orgueil national.

Tourville ne put profiter d'un brouillard épais, pour ſe ſouſtraire aux ennemis. Le calme & la marée contraire alloient faire tomber une partie de ſa flotte au milieu d'eux, s'il n'eût pas ordonné de mouiller. Ruſſel n'imita point cette manœuvre & laiſſa dériver ſes vaiſſeaux, qui, à la faveur du brouillard, paſſèrent entre ceux des François & joignirent leur corps de bataille, qu'ils attaquèrent avec furie. Ils lancèrent pluſieurs brûlots, & en emmenèrent, avec le ſecours de la marée, cinq preſque ſous le beaupré de l'amiral François. Cet intrépide Général n'en fut pas effrayé, il évita les uns d'un coup de gouvernail & dériva les autres, par le moyen de ſes chaloupes. Le chevalier de Cœtlogon, s'appercevant du pé-

ril auquel étoit expofé fon commandant & fon ami, vint fe placer à côté de lui, en fe faifant jour à travers les Alliés qu'il écarta par la vivacité de fon feu.

On avoit combattu jufqu'à onze heures du foir, fans que perfonne eût penfé à amener fon pavillon. La nuit feule put mettre fin à ce terrible combat, où la fortune fembloit ne vouloir point encore fe déclarer pour aucun des deux partis. Le lendemain, dès le point du jour, Tourville fit le fignal d'appareiller à toute fa flotte qui étoit difperfée, & dont il n'avoit que fix vaiffeaux auprès de lui. Le refte étoit dérobé à fa vue par le brouillard. La marée qui furvint ne lui fut pas favorable, & l'obligea bientôt de jetter l'ancre. Les Alliés en firent autant & demeurèrent cette journée dans l'inaction. Sur le foir, on apper-

çut une flotte, que d'abord l'on ne connut point ; c'étoient plusieurs bâtimens marchands qui faisoient route pour le Havre, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre. L'Amiral Anglois les prit pour l'escadre du comte d'Estrées & se mit aussi tôt en bataille, craignant qu'après s'être joint à Tourville, ils ne vinssent ensemble l'attaquer. Russel passa dans cette attente une partie de la nuit & au lever de l'aurore, il s'étoit éloigné d'environ sept lieues. Une manœuvre aussi imprudente devoit être le salut de la flotte Françoise ; mais elle n'en profita pas. Engagée dans le Raz Blanchard, entre l'isle d'Aurigny & le Cotentin, elle tâcha de s'évader à la faveur de la marée. Ayant manqué, on jetta les ancres qui cassèrent. Tombant alors sous le vent des ennemis & maîtrisé par

les courans, le Général François se refugia à la Hogue. Douze de ses plus gros vaisseaux y furent brûlés, ainsi que deux à la rade de Cherbourg, & un à la fosse du Galet.

Peut-être auroient-ils évité un pareil malheur, si Louis XIV, avant que d'entreprendre aucune expédition dans la Manche, eût fait creuser un port à Cherbourg, ou à la Hogue, pour y recevoir des vaisseaux de ligne, & sans lequel il sera toujours dangereux à des armées navales de s'engager dans ce bras de mer. Le Roi Jacques, qui étoit témoin de ce désastre, & de l'ardeur qui portoit les Anglois à incendier les débris de la flotte Françoise, conseilla de mettre à bord des bâtimens échoués, des régimens qui les auroient défendus comme des citadelles. Cet avis étoit sans doute

le meilleur, mais la consternation des équipages & des soldats ne permit pas de le suivre. Peut-être si les chefs l'eussent adopté, les suites d'une pareille résolution n'auroient fait qu'aggraver la perte des François, dont le découragement dans une défaite, égale la vivacité, après une victoire.

Pannetier ayant été assez heureux pour avoir le tems de passer le Raz Blanchard avec le reste de la flotte, fit signal de ralliement & sauva vingt-deux vaisseaux. Les autres que commandoit Nesmond, prirent dans la nuit la route du Nord de l'Écosse & se rendirent par là à Brest. Telle fut l'issue d'une bataille, où le courage des François devint l'admiration de leurs ennemis. Russel eut assez de grandeur d'ame, pour écrire à Tourville, „ qu'il „ le félicitoit sur l'extrême valeur

„ qu'il avoit montrée, en l'atta-
„ quant avec tant d'intrépidité &
„ en combattant si vaillamment
„ avec des forces si inégales ".
Schowel & Lavalle, Amiraux Anglois, Allemonde & Calimbourg, qui commandoient les Hollandois, méritent aussi nos éloges, pour en avoir donné à leur adversaires: justice qu'un amour propre éclairé accorde sans peine, mais qu'une politique basse & quelquefois jalouse ose refuser. Le ministère d'Angleterre n'a écouté que trop souvent les leçons de cette dernière. Il fit supprimer, en publiant les relations de ses Généraux, tout ce qui étoit à la gloire d'un Amiral François destiné à reparoître sur la scène, & dont il craignoit la réputation. Vue étroite! moyen inutile! ressource méprisable!

Si l'intrépidité de Tourville mérite des éloges, sa conduite n'est

pas exempte de tout reproche. Il auroit pu éviter pendant le combat que la division du contre-Amiral Showel ne prît sur la flotte l'avantage du vent. En le conservant, elle assuroit sa retraite. Le Général François pouvoit encore la faire, si la nuit il eût tenu le large & ne fût pas venu mouiller sur la côte de Cherbourg, à une lieue de l'armée ennemie. Pourquoi, avant de s'engager dans le Raz Blanchard, n'avoit-il pas estimé la durée du Jussan & calculé l'espace de tems qu'il falloit à trente-cinq vaisseaux maltraités, pour y entrer & en sortir, sachant bien que ce passage, dont les courans sont rapides & les bas fonds dangereux, n'a environ que cinq lieues de long, sur une demi-lieue de large?

Ces deux dernières fautes paroissent assez inexcusables. Elles n'em-

pêchèrent cependant pas Louis XIV de donner à Tourville le bâton de Maréchal & de le louer avec cette dignité qui lui étoit propre (1). On l'a dit ſouvent, & il eſt inutile de le répéter, jamais Prince ne fut mieux récompenſer, & jamais Prince ne fut mieux ſervi. Il jugeoit des efforts, tenoit compte du ſuccès, applaudiſſoit aux belles actions & alloit juſqu'à oublier les fautes des grands hommes. Leurs revers étoient les ſiens ; il les eſſuyoit avec cette force & cette magnanimité, dont l'ame de Jacques n'étoit pas capable. Spectateur du déſaſtre de la flotte Françoiſe qui devoit eſcorter l'armée deſtinée à le faire remonter ſur le trône de ſes pères, cet infortuné monarque s'écria : *le Ciel combat*

(1) *Voyez* la lettre de ce Prince, *Mém. de Tourville*, T. III, p. 188.

*contre moi*, & se retira dans sa tente, navré de douleur.

La bataille de la Hogue est l'époque de la prépondérance maritime de l'Angleterre, mais non la cause de la destruction de la marine Françoise, comme on se le persuade ordinairement, faute de réfléchir sur les événemens postérieurs. La perte de quinze vaisseaux n'étoit pas capable de l'anéantir, & devenoit facile à réparer, chez une nation qui avoit créé, en si peu de tems, des forces navales formidables. Loin d'être détruites par cette défaite, l'année qui la suivit, elles furent portées dans l'Océan à soixante & onze vaisseaux de ligne & à vingt-neuf brûlots ou bâtimens légers. On en forma une flotte dont le maréchal de Tourville prit le commandement. Elle mit à la voile de Brest le 26 Mai 1693, & devoit être jointe par l'escadre

du comte d'Eſtrées, qui amenoit trente vaiſſeaux de Toulon.

L'objet principal de ce grand armement étoit d'intercepter une flotte nombreuſe que les alliés attendoient de la Méditerranée & qu'on faiſoit monter à quatre cents voiles, eſcortée par vingt-cinq vaiſſeaux de guerre, aux ordres de l'Amiral Rooke. Le plan de cette campagne avoit été donné par le chevalier Renau, ce héros du cabinet, ce philoſophe citoyen, qui rendit toujours à ſa patrie d'importans ſervices ſans éclat & lui conſacra ſes talens, ſans ambition. Après avoir doublé le Cap de Lagos, le convoi des ennemis parut, & Tourville le pourſuivit avec ardeur; mais ayant ſerré de trop près la côte, ce général ne put les empêcher de tenir le vent; ce qui ſauva la plus grande partie de leur flotte. Leur perte ſe réduiſit

à soixante bâtimens qui s'échouèrent, ou furent brûlés & à vingt-sept qui tombèrent au pouvoir des François avec trois vaisseaux de l'escorte. Ceux-ci étoient Hollandois & se battirent contre onze vaisseaux, dont ils se débarrassèrent, ensuite contre sept, sous lesquels ils succombèrent. On attaqua plusieurs autres navires du même convoi dans la baie de Gibraltar & dans le port de Malaga, où dix-neuf furent détruits & cinq pris. On évalua la perte totale à 2500000 liv. Les négocians d'Angleterre, de Hollande & d'Allemagne la ressentirent vivement, & en portèrent leur plainte à Londres. Ils accusoient les Amiraux Anglois qui se trouvoient alors dans la Manche, de n'avoir pas observé la marche de Tourville; mais, après bien de débats inutiles, dans le Parlement, sur leur con-

duite, ils trouvèrent le moyen de se disculper. Le Général François eut aussi à répondre aux reproches qu'on lui fit de n'avoir pas su profiter d'une pareille rencontre. Il en rejetta la faute sur Gabaret qui commandoit son arrière garde. Cet officier auroit pu par sa manœuvre conserver le vent sur la flotte marchande, tandis qu'elle étoit chassée par l'avant garde & le corps de bataille; & il n'étoit alors guères possible qu'elle échappât. D'autres attribuent à Tourville lui même la cause de cet accident. La veille, après avoir découvert le convoi, étant mouillé à la rade de Lagos, il ordonna d'appareiller, fit vent arrière, s'éloigna par là de plus de dix lieues, & perdit l'avantage du vent (1). Les ennemis le ménagè-

(1) *Mém.* de Forbin, T. I, p. 340 & 341.

rent

rent moins que ses concitoyens & osèrent dire qu'il n'étoit qu'un étourdi & un maladroit (1).

Malgré leurs discours, la réputation de Tourville ne perdit rien de son éclat. Elle s'accrut même aux yeux du sage & du citoyen dans la campagne suivante, où Louis XIV lui confia le commandement d'une flotte qui fut d'abord employée à faire par mer le siége de Palamos, tandis que Noailles attaquoit cette place par terre. L'Amiral oublia son grade & son rang pour assurer le succès des opérations du Général dont il sembloit recevoir les ordres : exemple que l'orgueil remarquera avec douleur ; c'est la condamnation de ses funestes prétentions. Russel étoit cependant arrivé à Cadix, avec une armée navale qu'il se préparoit à

(2) *Lettr.* de Bayle, p. 114.

conduire dans la Méditerranée. Loin de s'y oppofer, le Miniftre François ordonne au maréchal de Tourville de faire paffer dans l'Océan trente vaiffeaux, & de n'en garder avec lui que vingt. On fe flattoit que ceux-ci feroient autant que cinquante, parce qu'on s'imaginoit que l'Amiral Anglois feroit obligé de fe retirer. Ce Miniftre qui n'étoit plus Seignelai, fe trompa dans fes conjectures & vit échouer fon plan, que le chevalier Renau ne lui avoit pas certainement dicté. Ruffel fort de Cadix, & paffe le détroit; à fon approche, Tourville fe retire à Toulon, & Barcelone échappe au péril qui la menaçoit (1).

Après cette expédition, les Anglois ne penfèrent prefque plus, dans le cours de cette guerre,

(1) *Mém.* de Noailles, T. I, p. 248.

qu'à faire des tentatives pour détruire les principales villes maritimes de France ; ils les bombardèrent assez inutilement, & dépensèrent beaucoup d'argent, sans pouvoir assouvir leur vengeance (1). L'épuisement de ses finances ne permirent pas à Louis XIV de repousser ces insultes par de puissans armemens. Le plus considérable qui sortit encore de ses ports, fut celui, destiné contre Carthagène. Mais ce Prince ne prêta que ses vaisseaux ; une compagnie d'actionnaires se chargea de tous les frais. La perte de tant de richesses que l'heureux Pointis rapporta de cette ville, fut aussi sensible aux Espagnols, que les exploits de Jean Bart dans les mers du nord ne cessoient de l'être aux Hollandois

(1) De là est venu le proverbe, *casser des vitres avec des guinées.*

& aux Anglois. L'activité de Nesmond, la bravoure d'Hiberville (1) & les succès multipliés des armateurs François, parmi lesquels le fameux du Guay-Trouin commençoit à se distinguer, causèrent de grandes pertes au commerce de l'Angleterre. Quatre mille deux cents bâtimens marchands, évalués à 30,000,000 livres sterlings, qui furent enlevés à ce Royaume, en ruinèrent les assureurs & rendirent chancelant le crédit de ses meilleurs négocians. Les ouvriers sans travail, les assurances à 30 pour 100, l'intérêt au 9 ou au 10, pour les marchands, & des banqueroutes journalières étoient les suites inévitables de ces

(1) Les belles actions de ce Gentilhomme Canadien mériteroient d'être plus connues. Le P. Charlevoix ne les a pas toutes rapportées dans son *histoire de la nouvelle France.*

malheurs & affectoient vivement une nation dont le négoce fait la richesse & la marine la sûreté. N'osant plus mettre des vaisseaux à la mer, elle se trouva contrainte d'avoir recours aux étrangers & de leur laisser le profit du fret (1), dont elle étoit devenue si jalouse, depuis l'Acte de Navigation, qu'on

---

(1) Le nombre de nos vaisseaux „ marchands étoit tellement diminué „ pendant la dernière guerre, que l'hi- „ ver de 1699, l'on ne comptoit des „ vaisseaux Anglois dans la Tamise „ que jusqu'à la concurrence de „ soixante & cinq mille sept cent qua- „ tre vingt huit tonneaux, & il y „ en avoit d'étrangers jusqu'à la con- „ currence de quatre-vingt trois mille „ deux cent trente-huit tonneaux. „ C'est ce qu'on n'avoit point vu de- „ puis l'acte de navigation, &c. *Les intérêts de l'Angl. mal entendus*, par l'abbé du Bos. p. 117.

ne pouvoit plus alors mettre en vigueur.

Cet état déplorable de ſon commerce porta l'Angleterre à écouter les propoſitions de paix que Louis XIV, las de combattre & de vaincre, ſe trouvoit lui même forcé de faire. La haine invétérée & active de Guillaume engageoit ce Prince à les rejetter, mais les cris de la nation l'en empêchèrent. Ce n'étoit point autant les quarante trois millions ſterlings de dettes, contractées pendant le cours de cette guerre, que la ruine de ſes négocians à laquelle on devoit ces diſpoſitions pacifiques. Un écrivain fort inſtruit a dit avec raiſon ; „ la Marine de l'Angleterre n'exiſ„ te que par ſa finance, n'a d'autres „ fonds qne ſon commerce...... „ Prenez à l'Anglois une colonie, „ il menaçera ; ruinez ſon com-

„ merce il ſe révoltera (1)". Ajoutons que pour l'appaiſer le gouvernement ſera bientôt obligé de conclure la paix, comme au tems dont nous parlons.

Le principal objet des ennemis de l'Angleterre doit donc être toujours d'attaquer ſon commerce. Le ménager, c'eſt prolonger la guerre & tous les maux qu'elle entraîne, l'épargner entièrement, c'eſt laiſſer à cet État toutes ſes reſſources, & rendre éternelles les hoſtilités. Pourquoi M. l'Abbé de Mably voudroit-il que l'uſage de la courſe fût interdit entre les nations belligérentes? Les raiſons qu'il en donne ne ſont-elles pas affoiblies, ou même détruites par cet aveu, „ ſi je prouvois qu'il „ eſt de l'intérêt de l'Angleterre

(1) *Dict. Encycl.*, *art. Marine*.

„ de profcrire l'ufage des pirate-
„ ries , je crains qu'on n'en con-
„ clût que la France doit les main-
„ tenir (1) " ? En effet, quel eft le lecteur impartial qui n'en conviendra pas ? Il eft douloureux fans doute à des marchands de voir prendre leurs vaiffeaux ; mais ne l'eft-il pas encore d'avantage à des pays qui font le théatre de la guerre d'être ravagés & mis à contribution ? Des agriculteurs n'ont pas cependant les mêmes moyens de rétablir leur fortune que les négocians. Plufieurs de ceux-ci s'enrichiffent quelquefois au fein des troubles, réparent leurs pertes, & leurs bénéfices font toujours en proportion des rifques qu'ils courent. S'il y a quelque

(1) *Droit publ.* d'Europe, T. II, p. 417.

différence, elle eſt pour eux, & au déſavantage des Colons dont ils achettent des denrées, à qui ils fourniſſent des ſubſiſtances. Il ſemble même ſouvent qu'à la fin des hoſtilités, le commerce prend une activité qu'il n'avoit pas auparavant ; au moins quelques années de paix ſuffiſent pour le faire refleurir ; tandis que l'agriculture renaît difficilement & ſe reſſent long-tems des calamités qu'elle a eſſuyées.

La France peut ſuſprendre ſans danger ſes opérations mercantilles, ce qui eſt impoſſible à l'Angleterre. Cette ſuſpenſion eſt pour celle-ci auſſi funeſte que la diminution de ſes matelots. Privée d'un grand nombre par le ſuccès des courſes de ſes ennemis, elle ſe trouve forcée de déſarmer pluſieurs vaiſſeaux, & d'affoiblir les

équipages des autres. Alors elle a recours à la presse; mais ce moyen n'est pas toujours efficace; les matelots se cachent & avant de les découvrir, l'expédition est retardée, ou manquée; ils désertent, l'escadre ne sort plus du port, ou il faut qu'elle y rentre bientôt. Les négocians demandent des escortes, & les vaisseaux qu'on y emploie diminuent les forces actives de la nation & les rendent par conséquent moins redoutables à ses ennemis, dont le commerce étant moins étendu n'a pas besoin de tant de bâtimens de guerre pour être protégé. Les caboteurs qui portent des provisions fraîches, & les pêcheurs devroient être les seuls qui fussent à l'abri des hostilités. L'humanité de Louis XVI en a soustrait ces derniers, qui dans le tems des plus vives

difcordes étoient autrefois épargnés & vivoient entr'eux, comme fi leurs nations n'euffent pas été en guerre (1).

---

(1) Pendant que Charles VI faifoit de fi grands préparatifs à l'Éclufe, *pour avoir bon poiffon*, les Anglois alloient *fouvent pefcher*, dit Froiffard, *deffous Boulongne & devant la porte de Wifant...... Car pefcheurs fur mer (quelque guerre qu'il foit entre France & Angleterre) jamais ne fe firent mal ; Ainçoit font amis, & aident l'un à l'autre au befoing & vendent & acheptent fur mer l'un à l'autre leurs poiffons, quand les uns en ont plus largement que les autres, Car s'il guerroyoient, on n'auroit point de marée.* Part. III, Chap. XLI.

